

UNIVERSITÉ D'ALGER
FACULTÉ DE DROIT
ANNÉE 1930 — N° 10

Les Idées sociales dans l'œuvre de Paul Bourget

—••—
THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN DROIT

présentée et soutenue publiquement le 4 décembre 1930

PAR

MANNONI Paul

né à Oran le 4 septembre 1904

JURY { MM. GAFFIOT..... *Président.*
BIENVENÜE } *Suffragants.*
FAÜRE DE CÉRIS..... }

—||—
ORAN

ÉDITIONS HEINTZ FRÈRES

17, Boulevard Malakoff

—
1930

**Les Idées sociales
dans l'œuvre de Paul Bourget**

UNIVERSITÉ D'ALGER
FACULTÉ DE DROIT

ANNÉE 1930 — N° 10

Les Idées sociales
dans l'œuvre de Paul Bourget



THÈSE
POUR LE DOCTORAT EN DROIT

présentée et soutenue publiquement le 4 décembre 1930

PAR

MANNONI Paul

né à Oran le 4 septembre 1904

JURY { MM. GAFFIOT..... Président.
BIENVENÛE } Saffragants.
FAÛRE DE CÉRIS }



ORAN
ÉDITIONS HEINTZ FRÈRES
17, Boulevard Malakoff

—
1930

UNIVERSITÉ D'ALGER

FACULTÉ DE DROIT

MM. MORAND, O. ✱, I. ☉.	<i>Doyen, Professeur de Droit musulman.</i>
THOMAS, ✱, I. ☉.....	<i>Assesseur du Doyen, Professeur de Droit romain.</i>
PELTIER, I. ☉.....	<i>Professeur d'Histoire générale du Droit français.</i>
MALLARMÉ, I. ☉.....	<i>Professeur de Droit administratif, en congé.</i>
CHAUVIN	<i>Professeur d'Economie politique, en congé.</i>
MILLIOT, I. ☉.....	<i>Professeur de Législation algérienne, tunisienne et marocaine.</i>
BIENVENÜE, ☉.....	<i>Professeur de Droit public.</i>
CHAUVEAU	<i>Professeur de Droit commercial.</i>
GAFFIOT	<i>Professeur d'Economie politique.</i>
STÉFANI	<i>Agrégé.</i>
VIARD	<i>Agrégé.</i>
BRETON	<i>Agrégé.</i>
FRÉJAVILLE	<i>Agrégé.</i>
FAÛRE DE CÉRIS, I. ☉	<i>Chargé des fonctions d'agrégé.</i>
DUPOND, ☉.....	<i>Chargé des fonctions d'agrégé.</i>
BOUSQUET	<i>Chargé des fonctions d'agrégé.</i>
BERGER-VACHON	<i>Chargé des fonctions d'agrégé.</i>
GÉRARD, I. ☉.....	<i>Professeur honoraire.</i>
TESTAUD, I. ☉.....	<i>Professeur honoraire.</i>

JURY DE LA THÈSE



MM. GAFFIOT.....	<i>Président.</i>
BIENVENÜE.....	} <i>Suffragants.</i>
FAÛRE DE CÉRIS.....	

NOTA. — La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Je dédie cette thèse :

A MON GRAND-PERE

A MON PERE

A MA MERE

AVANT-PROPOS

I

Il est a première vue assez difficile de classer M. Paul Bourget parmi les théoriciens de la sociologie contemporaine et encore moins parmi les maîtres de l'économie politique. Peut-être pourrait-on lui faire une place dans l'enceinte des hommes politiques qui défendent avec ardeur leurs idées et leur programme par la plume et le verbe. Mais Paul Bourget n'a jamais eu la vaine ambition de briguer un mandat ou de passer pour un tribun. Le voilà donc hors de cause, mais aussi assez loin des doctrines sociales qui devraient être la raison majeure de cette thèse. Cependant si M. Bourget n'est pas un théoricien sociologue, il est un grand écrivain social et il n'est donc pas impossible de découvrir dans son œuvre des raisonnements et des aperçus nombreux que sont autant d'éléments doctrinaux.

Pour valider notre titre de thèse, faut-il défendre une cause déjà entendue : à savoir qu'on peut être romancier et avoir des idées sociales.

Nous espérons qu'on en nous tiendra pas rigueur de l'avoir admis. Ce qui est plus délicat, c'est de placer Paul Bourget dans le mouvement des idées politico-sociales de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e.

Certes, l'écrivain n'est jamais suspect de tendresse pour l'idéal socialiste et on peut donc le situer très loin du marxisme ou du socialisme français, encore qu'il ait inconsciemment subi la lourde influence de Georges Sorel.

Mais ne va-t-il pas louer sans réticences Le Play et

sa « Réforme sociale », et bientôt La Tour du Pin ; ses tendances contre-révolutionnaires ne deviennent-elles pas un penchant monarchiste ? Alors de ce fait, Bourget trouvera sa place parmi les tenants de l'individualisme, mais d'un individualisme modéré par une règle sévère de morale sociale. Il a donné sa sympathie au mouvement créé par Albert de Mun et La Tour du Pin qui avait pour but de résoudre les questions ouvrières et sociales par le catholicisme et le rappel de certaines traditions. Donc, aidé dans son système de raisonnement par les théories abstraites des philosophes positivistes et des doctrinaires de la contre-révolution, Bourget peut maintenant revendiquer un poste de choix dans les rangs des vulgarisateurs de l'idée nationaliste. Il est une étape dans le développement lent et continu de cette thèse sociale et politique qui est présentement celle d'Action Française et qui se poursuivra dans les siècles avec d'autres maîtres, d'autres défenseurs.

Nous dirons plus loin comment Paul Bourget, après diverses réactions contre l'esprit de son temps, est arrivé à trouver sa voie de romancier social.

II

M. Paul Bourget, dont nous avons à étudier la doctrine sociale, est né à Amiens en 1852. Il est le fils de Justin Bourget, mathématicien connu et successivement recteur des académies d'Aix et de Clermont. Paul Bourget suivit les classes du lycée de Clermont puis du lycée Louis le Grand à Paris. D'une nature très observatrice, il se sentit attiré par la médecine et s'adonna quelques temps aux études médicales sans jamais y prendre ses grades. Ensuite il suivit avec profit les cours de l'Ecole des Hautes Etudes. Avec un solide bagage scientifique et littéraire, il commença à collaborer à plusieurs journaux et revues. Nous pou-

vons savoir par le journal « *Figaro* » du 18 novembre 1911 que son premier article date de 1872 et traite l'intrigue amoureuse qui exista entre Spinoza et la fille du professeur Van den Ende. Paul Bourget qui désirait, contre la volonté de sa famille, suivre la carrière des lettres, dut pendant quelques années exercer le métier ingrat de professeur libre.

Mais la vocation se faisait de plus en plus évidente. En 1874 et en 1878 paraissaient 2 recueils de vers « *La vie inquiète* », « *Edel* », un peu plus tard (1882), « *Les aveux* ». La renommée allait vite le servir, dès l'apparition de ses très beaux « *Essais de Psychologie contemporaine* ».

Toute son œuvre va s'augmenter d'année en année : romans et essais. En 1894, il est élu à l'Académie Française au fauteuil de Maxime de Camp. Il y est reçu le 13 juin 1895 par le marquis de Vogüe. Depuis, il tient une place importante dans l'illustre assemblée. Paul Bourget, malgré sa belle carrière d'homme de lettres, n'a pas encore abandonné la plume. Nommé, ces dernières années conservateur du musée de Chantilly, il poursuit inlassablement sa tâche de romancier, d'éducateur et de sociologue.

III

Donc au temps que Bourget essaie de conquérir une place dans la littérature, la décadence se fait sentir dans les mœurs et dans les esprits. La mode est au dilettantisme, au nihilisme, au pessimisme même. Spinoza revient en faveur, Schopenhauer décide à son gré de la moralité des hommes. Nietzsche ne va pas tarder à créer son œuvre néfaste d'orgueilleux négativisme. Il nous faut donc voir Bourget aborder la vie d'homme de lettres dans cette atmosphère tourmentée, viciée. Stendhal, Flaubert, Leconte de Lisle, Baudelaire, A. Dumas fils, Amiel, tant d'autres proclament

le néant de la vie, le dégoût de l'humanité : « la vie c'est alors comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir » (1) dit Flaubert. Voilà l'état d'esprit que Bourget va essayer de recréer plus tard dans ses *Essais de psychologie contemporaine*. Marqué au coin de ce pessimisme hautain, il va passer sa jeunesse littéraire dans une tour d'ivoire. « Odi profanum vulgus », dirait-il. On va lui reprocher son intellectualisme supérieur, auquel semblent échapper les misères et les douleurs simplement humaines. Tel Platon, « il voit la folie du reste des hommes, veut se tenir en repos, occupé à ses propres affaires », et comme un voyageur assailli par un violent orage, s'abrite derrière un petit mur. Il est tenté par les combats d'idées, mais affecte un certain dandysme de l'esprit et des manières qui le tient à l'écart de beaucoup de problèmes. Il veut dire comme le chef romain : « Laborémus » (travaillons), mais une voix répond en lui : « Ceterum nil expedit » (d'ailleurs cela ne sert à rien).

Cependant la guerre a passé, la nation souffre, le peuple clame sa détresse. Sous le peintre des mœurs délicates et l'habitué des salons de la dernière noblesse, sous l'animateur d'intrigues mondaines, se cache un puissant observateur. Il est parmi les anatomistes et les physiologistes dont parle Sainte-Beuve. Ce dilettante aperçoit son erreur, voit vivre intensément ce qu'il a méprisé ; la discussion l'attire et bientôt la doctrine. Ce poète qui cherchait le sens de la vie loin du tumulte, qui affectait l'impassibilité des grands décadents, va faire de la philosophie, de l'exégèse, se passionner à la lecture des maîtres de la science, discuter pied à pied les postulats de cette science ; pro-

(1) Discours de P. Bourget à sa réception à l'Académie (« *Essais de psychologie contemporaine* », tome II, page 313).

poser des méthodes, en rejeter d'autres. Frappé de la vanité des pures créations de l'esprit auxquelles il s'est trop complu, il revient sur la terre, s'étonne des devoirs qu'impose la vie en commun, choisit sa tâche : La société est perdue parce qu'on croit que l'individu y est tout. Or, l'individu n'est rien. Comment éloigner de la société les maux qui l'assaillent ?

Bourget se révèle alors sociologue.

Ainsi, guidés par nos lectures, nous avons été amenés à concevoir un plan qui suive dans ses grandes lignes cette évolution : Nous y voyons l'écrivain lorsqu'il recherche dans le scientisme qui est une exagération de l'esprit scientifique la source de l'effroyable doute qui arrête l'humanité dans sa course au bonheur ; lorsqu'il défie la révolution qui s'est recommandée d'une fausse science pour porter au pays une blessure terrible, lorsque sa conscience lui ordonne d'attaquer ces deux erreurs, de réduire les sophismes qui ont fait le « credo » du peuple : l'admiration de la science, la prétention des révolutionnaires à se prévaloir de cette science. Et la démocratie actuelle qui est la suite de ces attentats contre la nature, ne méritera à ses yeux aucune grâce. Comme l'individualisme, la souveraineté du peuple et le suffrage universel sont des institutions erronées, qui ne subsistent qu'à la faveur d'un état d'esprit, commun à tous les régimes déficients, et soutenu par les propagandistes et les pédagogues à la solde de l'état. La démocratie est toujours un mal, au moins Bourget veut-il le prouver, mais parfois elle s'adapte aux mœurs, au climat, au tempérament des habitants. Ainsi avons-nous montré dans un paragraphe appendice que ce régime impossible en France est supportable et même logique aux États-Unis. Ce qui n'exclut pas certaines contradictions chez l'écrivain. Voilà donc tracée notre première partie, sans rien ajouter pour les besoins de notre tra-

vail, de fantaisiste ni d'extérieur à l'œuvre que nous étudions. L'écrivain avait en quelque sorte limité son terrain de combat et désigné ses adversaires dans *Outremer*. Trois puissances sont aujourd'hui à l'œuvre pour fabriquer cet avenir : la Démocratie, c'est-à-dire la tyrannie imbécile du nombre... La Science, dont les bienfaits sont payés cher « s'il est vrai que le nihilisme philosophique soit l'aboutissement de ce gigantesque effort » ; l'idée de la race déformée par les peuples idée qui devrait être à la base des constitutions et dont on se sert pour inciter « des millions d'hommes à attendre derrière des canons chargés l'heure stupide-ment criminelle de l'extermination » (2).

Notre deuxième partie suit toujours l'évolution de Bourget : il va établir sa doctrine positive, poussé par le désir louable en soi d'être utile à la France, il cherche pour sa thèse des états dans l'histoire comme dans l'observation directe des faits. Stendhal et Balzac louent la tradition ; Auguste Comte, Taine, Renan l'initient au positivisme, c'est-à-dire à reconnaître la valeur de l'ordre naturel, Fustel de Coulanges proclame l'éminente dignité de l'ancien régime. Les lectures de Rivarol, Bonald, Joseph de Maistre, Mallet du Pan, Le Play, tous les maîtres de la contre-révolution sont bien près de le convaincre. Et il dit à Lemaitre dans sa préface de « *Pages de critiques et doctrine* », en lui présentant son livre : « il s'y dessine une courbe très analogue à celle que vous avez suivie vous même. Nous avons grandi tous les deux, mon cher ami, dans l'atmosphère et dans l'esprit de la révolution et nous sommes arrivés, tous les deux, à des conclusions traditionnelles qui auraient bien étonné mes professeurs de Louis le Grand et vos professeurs de l'Ecole normale. Ni de votre part, ni de la mienne, ce ne fut là une conversion » (3).

(2) D'après « *Outremer* », tome II, page 6.

(3) « *Pages de critique et de doctrine* », tome I, pages 2 et 3.

Mais le sociologue sent la nécessité de bâtir après avoir démolì. Il adhère au traditionalisme par positivisme, doctrine d'observation et de « soumission au fait », doctrine d'accord avec les modestes moyens de connaissance des hommes et les immenses privilèges de la nature, mais d'accord aussi avec la religion, chef d'œuvre d'essence divine qui se perpétue à travers les siècles pour démontrer les vertus de la morale chrétienne.

Nous traiterons de la religion sans nous arrêter aux questions de métaphysique, situant simplement l'emplacement du pont, élevé par les soins de Spencer pour relier la foi et la science et qui est « l'inconnaisable », signalant la curieuse théorie pragmatiste de James, et marquant leur influence respective sur Bourget lorsqu'il conclut pour répondre aux erreurs scientifique et démocratique à la régénérescence nécessaire du catholicisme, seul et puissant principe de continuité.

Mais la religion n'est pas l'unique élément d'une pareille philosophie sociale. Si elle symbolise le lien du passé, du présent et du futur, elle n'est pas si proche des humains que peut l'être le respect des ancêtres et de leurs œuvres. La tradition est elle aussi, une force admirable puisqu'elle est l'œuvre profonde de la nature. Bourget a retrouvé dans ses maîtres l'ardeur pour ne plus douter. Il s'amende, touché par la grâce et devient après Balzac et Le Play, le théoricien de la famille cellule. Mais encore faut-il pouvoir appliquer les remèdes lorsqu'on est persuadé de leur bonté. Le sociologue qui prescrit comme spécifiques la religion et la tradition, doit réclamer un régime qui permette de les administrer.

La démocratie est anti-physique, à prioristique donc impuissante à aider la bonne nature qui veut nous ramener à la santé sociale. Aristote a dit à peu près :

Le même principe a fait le roi dans la cité, qui avait fait le chef de famille dans la maison.

Seul le pouvoir fort et durable de la monarchie héréditaire est capable de ramener l'ordre et la permanence là où règnent l'indiscipline et la versatilité. Le traditionalisme parle encore une fois, au nom de Taine, de Renan, et surtout de Fustel de Coulanges, pour la restauration de la monarchie.

Bourget est amené à se prononcer sur un système de gouvernement. Après les premières certitudes qui s'excusent par une insuffisance d'observation, il se convainc des bienfaits d'un régime « qui a fait la France ». Nationaliste intégral, il sympathise avec « l'Action Française », accepte une partie de son programme, expose dans ses essais et dans ses romans la formule royaliste, développe les institutions que doit logiquement ramener une royauté.

Ces institutions sont pour lui : Des castes sociales nettement délimitées mais ouvertes à ceux qui auront régulièrement parcouru les étapes sociales ; une reviviscence du régionalisme qui amènera la décentralisation et l'autonomie des universités provinciales. Enfin pour défendre ce gigantesque appareil social, le rôle de l'armée sera enfin compris par les gouvernants, qui devant le péril extérieur délaisseront les phantasmes de la solidarité internationale pour pratiquer une politique extérieure nationale. Sommes-nous parvenus à justifier notre plan ? La difficulté est réelle de chercher au milieu d'une intrigue romanesque des notes sociales, de colliger les éléments d'une doctrine politique lorsqu'ils sont distribués sans aucun ordre parmi les portraits littéraires et des débats psychologiques. Cependant deux idées sont très nettes dans notre ouvrage, et nous pourrions les incorporer dans deux équations sociales :

Erreur scientisme + erreur révolution = Mal démocratie.

Vérité religion + vérité tradition = Remède monarchie.

Nous avons suffisamment marqué l'influence primordiale de la philosophie comtiste sur Bourget ; c'est elle qui a servi de défense à ce traditionalisme, résultant d'observations répétées dans le présent et dans le passé. De même que le maître s'est aidé de l'étude positive du fait pour construire sa politique, se soumettant, à son dire, à l'absolu objectivisme, nous allons essayer de traiter très objectivement, c'est-à-dire impartialement ce sujet. Nous allons réunir tout ce qui dans l'œuvre de l'écrivain peut intéresser chacune des questions sociales, limitée à son cadre naturel. Si Bourget s'est souvent attardé à quelques développements, c'est que certains problèmes ont pour lui plus d'importance, et comme nous exposons ici ses idées et non les nôtres, nous suivrons les préférences du maître. N'avons-nous pas le désir de faire une « somme » des théories sociales de M. Bourget et non un ouvrage de critique ? Le seul but que nous poursuivons est d'aider à connaître une doctrine que d'aucuns partagent, trop souvent entraînés par un simple penchant sentimental et que d'autres vitupèrent sous le prétexte qu'elle n'est pas selon la logique de l'évolution.

Les doctrines se heurtent, les hommes disputent ; mais ce qui rend défiant comme dit Anatole France « c'est que tout se démontre par le raisonnement ». Zenon d'Elée a démontré que la flèche qui vole est immobile, il aurait aussi bien pu démontrer le contraire. Comment alors pourrions-nous pénétrer et prendre parti dans les conflits d'idées, puisque nous ne dépassons jamais l'exégèse ? Nous ne tâcherons pas

à démontrer que la doctrine de M. Bourget est bâtie sur la pierre et non sur le sable. C'est l'avenir qui jugera et selon la parabole de Saint-Mathieu : La maison ne tombera pas si elle est bâtie sur la pierre.

AVERTISSEMENT. — *Toutes nos citations ont été prises dans les éditions premières des œuvres de M. Paul Bourget. Ceci pour éviter les confusions dans les références.*

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Considérations sur le mouvement d'idées au cours du 19^e siècle. — Affirmation de l'action religieuse et contre-révolutionnaire.

En 1830, à ce moment du 19^e siècle, où rompant avec les joutes dialectiques des encyclopédistes et de leurs successeurs, naissait le romantisme, où l'homme se révoltait à grands cris contre son impuissance, où l'écrivain rejetait les règles draconiennes du classicisme, et la Société subissait en bronchant le renouveau de l'autocratie, à ce période d'une névrose presque collective qui était, comme la maladie de BYRON : la révolte, le désir immodéré de liberté, la crainte de ressembler à ce qui fût hier, le rationalisme s'ordonnait lentement derrière le décor. En pleine crise de mal du siècle, au début de la grande floraison romantique, de même que dans un fruit de saine apparence le ver ronge la chair intime, apparurent les prémices de l'esprit scientifique : la réaction implacable suit l'action, il était donc nécessaire qu'à cette exaspération de l'être s'opposât la rude loi de la mesure. Phagocytose sociale, les globules de raison accoururent vers la plaie qui tendait à s'envenimer, pour défendre l'organisme.

Et en 1850, le mouvement perd son ampleur ; le déclin s'annonce ; un terrible élément catalyseur précipite la transformation. En 1870, c'est après les derniers soubresauts d'une vie ardente, la disparition, la « liquidation du romantisme ».

Ce tableau rapide des premiers courants de pensée du 19^e siècle, peut servir à expliquer cette phase nouvelle de la pensée contemporaine qui prend à son tour une remarquable puissance, se manifeste pendant de longues années dans la vie sociale, littéraire, morale de la FRANCE : l'avènement de la SCIENCE. La frénésie romantique se déplace pour reparaître dans l'ardeur à la découverte :

Au début du siècle, FRESNEL enrichit l'optique de ses observations ; AMPÈRE donne à la Science l'électromagnétisme, l'électro-dynamisme et la théorie mathématique des phénomènes magnétiques. CUVIER, GEOFFROY SAINT-HILAIRE veulent soulever le voile du mystère de la vie et ne craignent pas les plus hardies hypothèses. FLOURENS apporte des éléments primordiaux à l'étude du système nerveux.

Devant tant de merveilles, l'homme oublie sa petitesse, il se croit de la race des géants « quo non ascendam » ? Il veut chercher plus loin, et à mesure qu'il découvre, il s'aperçoit du néant autour de lui, dans lui. Un vague relent de romantisme remonte, un résidu pathologique du désarroi moral de ses créateurs subsiste encore. Le pessimisme latent qu'aurait dû détruire la Science, s'affirme au contraire. On laisse un mal pour retomber dans l'autre : l'excès scientifique. Tout s'explique ou s'expliquera : la religion est une création des humains, un simple moment dans l'évolution, elle aidait à mater la peur de l'au-delà « *Primus in orbe timor fecit deos* ».

Certes la religion regresse, mais l'homme perd souvent pied. Après l'hyperesthésie romantique qui voulait le hausser jusqu'aux dieux, il renie la foi inutile, les dogmes desuets et installe une nouvelle croyance : le SCIENTISME. FOUCAULD, en physique ; LE VERRIER en astronomie ; SAINT-CLAIR-DEVILLE, BERTHELOT, en chimie ; Claude BERNARD, en histoire naturelle, ajoutent bientôt à cette fureur scientifique par leurs travaux.

Mais le 19^e siècle n'est pas le jouet d'une seule passion ; une autre se manifeste plus importante, parce que plus sentimentale : l'idéal du bonheur universel.

Après avoir brièvement suivi le romantisme et sa disparition dans le Scientisme, peut-on oublier la grande poussée démocratique, qui, plus que la Science, réservée à une élite de penseurs, a trouvé dans les cerveaux échauffés depuis 1789 un terrain propice pour y semer des idées de justice sociale. Sans retracer en détail les péripéties historiques, il est bon de rappeler que l'événement connexe à l'efflorescence romantique fût la royauté populaire de LOUIS-PHILIPPE. A la Restauration avait échu le lourd tribut de la gloire Napoléonienne : à l'extérieur, les inextricables complications qui avaient suivi la défaite de WATERLOO, à l'intérieur, l'accommodement difficile du principe autocratique avec les revendications du peuple qui commençait à se souvenir de 1789. Tant bien que mal, les royautés constitutionnelles du podagre LOUIS XVIII et du roi citoyen LOUIS-PHILIPPE 1^{er} continrent la rancune populaire contre le gouvernement d'un seul. Mais, en 1848, le peuple et la bourgeoisie reconquirent, dans les journées de Février la souveraineté : ce fût la deuxième République. Comme pour la première, sous le couvert des trois vocables de LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ, les sujets secouent les chaînes, s'affranchissent à nouveau d'une tutelle qui menace de redevenir héréditaire. Les théoriciens reprennent, aux sources du « Contrat Social » les doctrines de révolution et de démocratie, et la navrante histoire du second Empire, sinistrement achevée dans le désastre de 1870 ne fait qu'énervner, pendant une période assez longue, la frénésie populaire qui se déchaîne plus forte de son silence et de ses rancœurs accumulées.

Si, pour employer une forme scientifique, nous voulons faire le diagramme du 19^e siècle, nous obtenons

deux courbes d'inégale importance mais significatives l'une et l'autre, libres à leur départ, à première vue, mais bientôt en état de mutuelle dépendance dans leurs variations : le mouvement scientifique et le mouvement démocratique. Ils sont tous deux vérifiables par tous, mais diversement interprétés et discutés. Quels sont les résultats attendus ou inattendus ? Les avatars de leur doctrine ? Qui signale ces avatars et s'en aide pour établir une doctrine contraire ? C'est ainsi que nous sommes amenés à donner une certaine ampleur à ce qui touche au courant scientifique, au courant démocratique, et à leur répercussion ; ainsi, que par la force opposée à ces deux idées génératrices de toutes les idées du siècle, nous verrons naître les deux courants contraires : la Religion et la Tradition, animés par les grands maîtres et leurs épigones.

Dans notre discussion de l'erreur scientifique et de ses résultats dans la métaphysique et la sociologie, de la question démocratique et de ses incidences, nous verrons poindre la personnalité du célèbre romancier et sociologue que nous avons à étudier : M. Paul BOURGET.

CHAPITRE I

LE MAL : LA SCIENCE ET L'ERREUR SCIENTISTE

La vigoureuse impulsion du progrès scientifique que nous avons signalée, a fait germer une idéologie contre laquelle les penseurs les plus mesurés n'ont pu se défendre. Cette idéologie a imprégné toute la philosophie de l'époque, autant l'éthique que la métaphysique et la sociologie, puisque ces sciences réagissent fatalement l'une sur l'autre. Nous voici donc, non plus en face des sciences qui ont fait un grand pas dans la connaissance des phénomènes, mais de la SCIENCE, entité morbide, aux dires de plusieurs, et aux dires d'autres : religion de l'avenir.

D'une façon un peu inconsidérée, on conclut des méthodes appropriées à chacune des sciences à une méthode qualifiée scientifique et qui veut s'élever systématiquement contre les dogmes de la foi révélée, renverser la tradition, donner à la sociologie, jusqu'à délaissée, une base solide. C'est ici, c'est contre ces prétentions exagérées de la Science du 19^e siècle, que M. Paul BOURGET est entré en lice et a pu se trouver souvent en conflit d'idées avec presque tous ceux qui ont été ses maîtres et qui ont décidé de ses conceptions sociales : TAINE, en particulier, qui n'a peut-être pas su tirer toutes les conclusions de son œuvre philosophique, TAINE, qui professait un certain détachement des choses humaines, s'adonnant à la Science, retiré dans les hautes sphères du raisonnement. Ainsi, ni lui ni ceux qui l'ont précédé, ni ceux qui vécurent à son époque d'intellectualisme, n'ont su discerner les ré-

percussions funestes de leur labeur. Le péril scientiste n'a pas été évité, et M. Paul BOURGET ne tarde pas, avant de mettre en ordre ses conceptions sociales, à combattre le danger qui semble durer encore, bien qu'atténué : la SCIENCE, mère de ces fléaux : le monisme intellectuel, aberration de penseurs confinés dans l'abstraction et son cortège : le pessimisme et le nihilisme, tous virus de mort qui touchent aussi bien les écrivains que le peuple ignorant ; la Science qui croit tout pouvoir connaître ; la Science contre la Religion.

« Pour les jeunes gens de 1870, les doctrines de TAINE et de RENAN ne dégageaient qu'un principe de négation et de pessimisme, et cela à l'heure où les désastres de la guerre venaient de frapper si durement la Patrie et d'imposer à nos consciences l'évidence du devoir social ». C'est à cette grave conjonction entre la moralité sociale et le mouvement scientiste, que nous trouvons l'origine des grands concepts sociaux de M. Paul BOURGET. Quand il signale la déformation de l'esprit scientifique et l'influence prépondérante de ces Maîtres de la pensée française, dans les « Essais de psychologie contemporaine », il parle de cette jeunesse française de 1870 à qui on essayait de faire oublier les vicissitudes de la guerre en la plongeant dans le torrent du nihilisme. Ainsi, M. BOURGET, torturé encore par le doute, mais voyant éclore la fleur merveilleuse du devoir, va bientôt renverser l'idole de la Science pour relever le Dieu du catholicisme. Pour préparer cette renaissance sociale, il doit remonter à la genèse de la philosophie contemporaine, rechercher dans le positivisme d'Auguste COMTE, dans celui de TAINE, qui furent ses pères en philosophie générale, la part du démon tentateur, le point de départ de la négation :

Auguste COMTE, dans sa « Philosophie positive », a relégué l'Eglise et la foi d'hier dans les périodes théologique et métaphysique où l'on cherchait le pourquoi des phénomènes et la nature intime des substan-

ces. Il oppose, à ces deux états, « l'état positif » où l'on essaie de découvrir les grandes lois de la nature, sans leur accorder l'absolu qu'elles n'ont pas, simples vérités d'approximation. Presque toute la partie sociologique de l'œuvre de COMTE est rejetée par ses disciples immédiats, ils ne conservent que les idées spéculatives : c'est ainsi que TAINÉ se déclare positiviste parce qu'il estime insolubles les problèmes de l'origine et des destinées du monde. Il dresse une sorte de « botanique » des hommes et étend son déterminisme aux problèmes moraux, en affirmant que « la vertu et le vice » s'expliquent comme « le sucre et le vitriol ». Ainsi, poussé jusque dans ses derniers retranchements, le positivisme implique une politique et une religion nouvelles. Paul BOURGET, lui-même, s'est laissé prendre au jeu de ces idées et l'avouera plus tard dans ses « Nouvelles pages de Critique et de Doctrine » : « Elles ont été le Credo de ma jeunesse, le mot d'ordre auquel j'ai subordonné mes efforts » (1). Mais, bien vite il s'est repris ; ces apparences de logique troublent son sens de la vérité. Il subordonne ces prétendus axiomes scientifiques aux nécessités vitales du pays. Comme toute la jeunesse de son temps, ivre de connaître, il passe par la douloureuse épreuve de « réduire une contradiction », c'est-à-dire de se soumettre à l'évidence du devoir social, en ramenant la Science à ses justes limites. Pour cela, Paul BOURGET trace lui-même sa « courbe de pensée » ; il dénonce à ceux de sa génération l'outrance du procédé scientifique. Il reconnaît l'admirable principe des nouvelles méthodes « la soumission au fait » qui demeurera dans toute son œuvre, mais renie, après d'âpres discussions, le monisme intellectuel, autrement dit, l'étroite dépendance de toutes les sciences, fruit d'abstractions spéculatives. Quelle hérésie de vouloir faire entrer l'une

(1) « Nouvelles pages de Critique et de Doctrine », tome I, p. 6.

dans l'autre, toutes les sciences ; à quoi peut-on arriver par ce déterminisme absolu ? A dire « que l'Univers s'explique par lui-même, qu'il y a, entre les phénomènes dont cet Univers est le total, une continuité ininterrompue ? » Eh bien ! dit M. BOURGET dans le discours de réception de M. BOUTROUX à l'Académie Française : « Vous établissez qu'il y a des étages, des ordres de faits absolument irréductibles les uns aux autres... il n'y a pas une Science mais des sciences, elles n'ont de commun qu'une règle : la soumission au réel, mais le réel n'étant pas un, cette commune règle fait leur différenciation » (2). Vous avez ainsi dressé le bilan des Sciences. C'est une attaque directe contre le monisme intellectuel, et aussi le monisme métaphysique qui en découle et par la vertu duquel la Science ne veut plus seulement expliquer les phénomènes de la terre mais conquérir le ciel, la vie, Dieu, les causes premières, en se servant des mêmes méthodes qui avaient servi à la biologie. BOURGET cite le témoignage du Professeur GRASSET : « le tort a été de faire entrer la biologie dans toutes les sciences parce qu'il y avait certaines identités frappantes entre elles. Avec cet appui, le philosophe ne se trouve pas en peine de marquer les limites de la Science : conditionner les phénomènes les uns par rapport aux autres, la Science ne peut que cela, emprisonnée comme elle l'est dans l'incapacité de dégager une cause première » (3). Et c'est pour cette Science que vous abandonnez vos croyances et vos traditions, cette philosophie basée sur un postulat trompeur « Allons, comme disait HAMLET à HORACIO, il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que n'en peut rêver notre philosophie. » Ce procès du monisme qui se conclut au fil des œuvres de M. BOURGET l'amène à décrier, non plus le scientisme

(2) « Nouvelles pages de Critique et de Doctrine », janvier 1914, tome I, p. 206.

(3) « Sociologie et littérature », page 9 et suivantes.

en soi-même, mais comme nous en avons déjà parlé, ses résultats dans l'esprit du siècle. L'homme s'est laissé entraîner à ne plus croire qu'à la raison, c'est le mal qui le domine, qui va le tuer. « C'est la moralité que la Science suggère à ceux qui ne croient qu'en elle. L'homme est très faible vis-à-vis des forces du dehors qui l'enserrent de toutes parts, il ne l'est pas moins vis-à-vis de celles qui l'attaquent par le dedans. Il va sans cesse où il ne veut pas... Dans cette extrémité de détresse, il trouve un ferme appui s'il a le courage d'être vrai avec les choses, en essayant de les comprendre, vrai avec les autres hommes » (4). Et Paul BOURGET veut être vrai, guérir ce mal qui attaque l'homme par « le dedans » en le mettant en garde contre ces ravages. Le « fouillis pathologique » qui accompagne le scientisme, disposition malade qui s'amplifiera en suivant un processus de mort, c'est le déterminisme, le pessimisme et le nihilisme. Dans les premiers romans de M. BOURGET et dans les *Essais de psychologie contemporaine* se dévoile cette tendance d'ultra-scientifisme contre laquelle il a réagi. Jeune intelligence ouverte au problème de la connaissance, lucide et initié aux Sciences il ne pouvait pas, de prime abord, prendre le contre-pied des tendances de son temps. Fortement influencé par Spinoza et les durs théorèmes de son « Ethique », il s'accorde avec lui pour « étudier les sentiments humains comme le mathématicien étudie ses figures de géométrie ». Avec cette attitude impassible qui convient à la littérature décadente et au dandysme du siècle, BOURGET trouve dans TAINÉ une base de raisonnement d'où il partira pour se hisser dans une logique impérieuse aux sommets de l'indifférence et du nihilisme. Ne fait-il pas dire, et on sent qu'il est bien prêt de partager l'avis de son personnage, à Armand DE GUERNE dans *Crime*

(4) « Pages de critique et de Doctrine », tome I, p. 171. - Réception de M. Donay.

d'amour (5) : « Est-ce que la liberté n'est pas un vain mot et par suite, le bien et le mal, la vertu et le vice ? Que suis-je ? Le produit d'une certaine hérédité, placé dans certains milieux. Les circonstances, une fois données, je devais sentir comme j'ai senti, penser comme j'ai pensé, vouloir comme j'ai voulu ». Cette profession de foi déterministe, cette attitude presque résignée devant la chaîne implacable des destinées, nous la trouvons en effet dans TAINE qui voulait tout ramener à l'hérédité, dans SPINOZA qui décrétait que « la somme entière des forces conspire à mettre au jour le moindre petit fait » (6). Être déterministe c'est assister impassible aux créations et aux destructions, c'est ne prêter aucune attention aux contingences morales et sociales des faits régis par le motif le plus fort parmi tous les autres motifs. Cette jeunesse de 1870 n'était-elle pas résolument déterministe lorsque AMIEL (7) soutenait que l'âme humaine tout entière est un produit et comme tel, nécessitée dans ses moindres mouvements par des causes profondes que le plus souvent elle-même ignore. N'est-ce pas nier au nom d'une philosophie de résignation le bien, le mal, le vice, le mérite et le démérite ? Comment peut-on être responsable quand on n'est pas libre de choisir ? C'est alors la position de dégoût ou d'indifférence. De l'impassibilité des savants, ceux qui n'en sont pas, n'ont retenu qu'une chose : la pauvreté des découvertes qui n'ont rien appris sur la cause de la vie. Deux épidémies vont de disputer le monde : le pessimisme et le nihilisme. Ce n'est pas impunément que « notre âge moderne joue avec la pensée comme un enfant avec un poison » (8). Cet âge moderne, c'est celui de DES ESSEIN-

(5) « Crime d'Amour », p. 323.

(6) « Essais de psychologie contemporaine, tome I, p. 234.

(7) id. tome II, p. 280.

(8) id. tome I, p. 159.

TES, (9) qui cherche l'oubli dans des fantaisies délirantes ; celui de la féroce révolte de SCHOPENHAUER ; c'est le pessimisme qui plonge les hommes supérieurs, eux-mêmes dans la paralysie, eux qui sont capables des plus hardies spéculations et deviennent « inhabiles au moindre effort quotidien. » Innombrables cas, du duel entre l'intelligence et la volonté ! BOURGET peint dans la préface de ses *Essais* (10), cet éréthisme des intellectuels qui souvent n'envisagent pas le triste résultat de leur inconsciente propagande « de ces grands aînés, qui se trouvent sans le savoir, et par la seule vertu de leur talent, exercer une irrésistible et constante propagande d'idées et de sentiments. » « Il m'a semblé, continue-t-il, qu'une même influence se dégageait, douloureuse : on pensait en avoir fini avec la race d'OBERMANN et de RENÉ. Ces causes profondes commençaient d'agir sur ceux qui étaient des jeunes gens en 1855 et qui nous ont transmis une part de leur cœur » (11). Et si BOURGET nous avertit qu'il ne veut pas étaler complaisamment cette crise et faire figure de « maître pour douter » le mal fait penser au remède et comme « dans le doute sincère il y a toujours un principe de foi » (12) c'est à lui qu'il se raccrochera désespérément, comme ceux qui souffrent, comme le voyageur attaché à la barque du DANTE, criant : « Vedi che soi un che piango » (tu vois que je suis un qui pleure). Pour le moment, il subit l'emprise des fauteurs de doute : BAUDELAIRE qui a « cette sorte de mélancolie inévitable produit d'un désaccord entre nos besoins de civilisés et la réalité des causes exté-

(9) Personnage du roman « A Rebours » de Huysmans.

(10) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, préface de 1885, page 20.

(11) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, préface de 1885, p. 24.

(12) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, préface de 1885, p. 28.

rieures (13). Une nausée universelle, déclare BOURGET a son sujet, devant les insuffisances du monde, soulève le cœur des Slaves, des Germains et des Latins : la rage meurtrière des conspirateurs de Saint-Pétersbourg, les livres de SCHOPENHAUER, les furieux incendies de la Commune, la misanthropie des naturalistes ne révèlent-ils pas un même esprit de négation de la vie, qui, chaque jour, obscurcit davantage la civilisation occidentale ». Encore une fois, il nous incite à user de la religion, seul cordial capable de remonter les hommes.

Outre BAUDELAIRE, il y a DUMAS Fils qui crée son de RYONS, féru d'introspection et farouchement pessimiste (14). Et AMIEL (15) ce doux égotiste qui se regarde mourir après avoir crié « A force d'analyse je me suis tué ». Tristesse du « moi » profond qu'on retrouve chez BARRES « las avant l'effort ». Aucun deux n'a pu vivre dans une ambiance facile et aimable ; infidèles à GOETHE qui avait dit « Pour se guérir il faut un intérêt sincère au monde extérieur » (16).

Mais le mal du siècle a revêtu une autre forme : le nihilisme moral qui a rencontré en LECONTE DE LISLE, FLAUBERT et TAINÉ, d'après interprètes. LECONTE DE LISLE trouve « dans cette tourbe démocratique qui semble avoir perdu la joie de vivre, la raison de sa philosophie » (17). HEREDIA le suit de près et pratique une objectivité impassible, résultat de la fuite irréparable des choses humaines. FLAUBERT a vu « les morts des civilisations anciennes venir jurer qu'un même néant était au fond des bonheurs d'alors » (18). Et TAINÉ, dont la sensibilité s'est dé-

(13) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, p. 13.

(14) id. tome II, p. 41

(15) id. tome II, p. 259.

(16) id. tome II, p. 252.

(17) id. tome I, p. 119.

(18) id. tome I, p. 153.

formée à travers le prisme de la Science, décide que si « toute notre personne n'est qu'aboutissement, si notre façon tendre ou amère de goûter la vie n'est que le produit de la série indéfinie des causes, comment ne pas sentir le néant de ce que nous sommes, par rapport aux puissances gigantesques, démesurées ? » (19) Qu'est-ce sinon l'aveu de l'impuissance qui avait poussé SCHOPENHAUER à prêcher « le renoncement définitif et la suppression de la volonté de vivre », qui faisait dire à TOURGUENIEW « tout se dépêche d'aller on ne sait où, tout se précipite, et tout s'évanouit sans laisser de trace, sans avoir rien atteint » (20).

Encore à ce noir tableau du nihilisme qu'il a peint aussi en grande fresque, dans « Crime d'amour » (21). BOURGET opposera-t-il plus tard le rayonnement de la foi. Mais n'attaque-t-il pas avec plus de vigueur le dilettantisme des scientifiques et des écrivains qui se piquaient de croire à la déesse « Raison ». BOURGET n'a pas oublié ce qu'il doit à la Science quand il parle des GONCOURT (22). Il fait le départ entre « une certaine Science qui s'est faite la complice de l'affaiblissement de l'énergie morale en vulgarisant la doctrine du déterminisme » et la vraie Science... « Aperçue sous cet angle de fatalisme absolu, la vie humaine n'est plus qu'une aventure triste et dangereuse. »

RENAN qui, lui aussi, prêche « cette volupté d'intelligence, seul motif de notre existence, le terme et l'aboutissement de l'univers entier », comme disait M. DE MONTFANON, dans « Cosmopolis » (24), chasse du tem-

(19) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, p. 243.

(20) id. tome II, p. 224.

(21) « Crime d'Amour », page 336.

(22) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome II, page 168.

(23) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome II, page 170.

(24) « Cosmopolis », page 24.

ple les fanatiques qui ont cette horrible manie de certitude ; et Paul BOURGET ne cache pas une certaine sympathie pour lui en avouant « qu'il vaut mieux la sincérité d'un Renan qui accepte la légitimité des solutions diverses » (25). Ne va-t-il pas jusqu'à dire « s'il faut admettre que l'extrême intelligence répugne aux conditions imposées à l'action... le mieux est de nous soumettre à l'esprit bon ou mauvais de l'Univers » (26). Où donc est alors le secours de la religion ? M. BOURGET ne nie pas qu'il ait douté, qu'il a failli presque être « un de ces disciples de M. RENAN qui ont mis le dilettantisme à la mode (27) ». Mais il rejette violemment cet orgueil de l'esprit dont se parent les savants, il sait trop qu'il sera châtié « en aboutissant au plus terrible des dilettantismes ou à la plus désespérée des révoltes » (28). Nous vivons sur la terre avec des hommes, et loin de cette Cité vague, chère à STENDHAL « patrie des curiosités suprêmes, des vastes théories générales, de l'indifférence compréhensive » (29). Et pour vivre, BALZAC l'a déjà dit : « La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion ».

Nous voyons donc, puisque « Crime d'amour » est postérieur aux Essais de psychologie, que M. BOURGET suit bien la courbe évolutive que nous désirons dessiner : parti en 1883 d'une doctrine « qui réduit la vie à l'art d'être heureux » (30), doctrine logique à cette époque où la méthode expérimentale règne en maîtresse, BOURGET commence dans « Crime d'amour » à fuir la mortelle senteur du nihilisme, et dans « Le Disciple » en 1889,

(25) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, p. 67.

(26) id. tome I, p. 68

(27) « Crime d'Amour », page 29.

(28) « Sensations d'Italie », page 59.

(29) « Essais de Psychologie Contemporaine », tome I, page 318.

(30) Paul Deschanel : « Figures littéraires », Calmann 1889, page 73.

il montre un Robert GRESLOU, nourri aux doctrines d'abstractions de son maître Adrien SIXTE, convaincu de l'indifférence de la nature « sentant que le « moi » seul est réel qui se laisse aller au criminel désir né de la fugue de ses vingt ans et de la fausse conscience de sa supériorité » (31). Ce personnage prend la froide résolution d'abandonner la pensée pour passer à la Science et séduit la fille du châtelain, chez lequel il occupe le poste de précepteur. Ainsi s'oppose le problème de la responsabilité de l'éducateur : Adrien SIXTE, qui va voir bientôt la vanité des abstractions et de l'analyse, devant le cadavre de GRESLOU tué par un frère vengeur, revient inconsciemment à l'aide divine. Le romancier, dans le dénouement tragique de ce livre, nous laisse deviner qu'il s'est détaché complètement de sa philosophie de jeunesse dont il tient responsables ceux qui l'ont conduit, et qu'il adhère dans l'esprit d'une vaste réforme morale et sociale, au catholicisme, suprême sauveteur des désespérés.

Première phase de l'évolution de BOURGET qui a dû abandonner ses facilités de romancier mondain pour aborder les graves problèmes de philosophie sociale. En réprouvant les bâtisseurs de doctrines qui ne prennent pas garde aux interprétations fantaisistes de leurs élèves et bouleversent ainsi l'institution sociale, la tendance critique du « Disciple » apporte à son auteur la sympathie de BRUNETIÈRE qui défie les abstraiteurs de quintessence de se sauver de la formule voltairienne : ceux qui proposeront des lois devront obéir à la loi naturelle, et comme il s'agit, non de l'homme idéal, mais de l'homme vivant, social, tel qu'on ne peut l'abstraire des autres hommes (32), sont vraiment criminels ceux qui peuvent modifier les actes

(31) Préface du « Disciple ».

(32) F. Brunetière : « Nouvelles questions de Critique et de Morale » ; chez Calmann 1890, page 367.

par des mots et des idées. BOURGET s'est rendu compte, après ces quatre premières œuvres, des conséquences pratiques de ses théories vers lesquelles l'entraîne « son excès d'intelligence qui renferme en elle-même des germes de ruine et rend incapable d'asseoir sa pensée sur un équilibre stable » (33). Il dit dans la préface du « Disciple » pour marquer sa scission avec les décadents : « Nous sentions peser sur nous le grand désir du relèvement de la Patrie. Nous nous disions que notre œuvre, à nous, était de vous refaire, à vous, une France nouvelle par notre action privée et publique, par nos actes et nos paroles ». C'est un geste nécessaire pour cette génération « que soulève le noble espoir de refaire la France ».

L'abbé TACONET du roman « Mensonges » semble limiter les errements de l'écrivain, fait l'office de redresseur de torts, et dans ce livre l'auteur donne presque franchement le coup de barre vers la religion salvatrice, ce christianisme ou plutôt ce catholicisme qui, comme BALZAC l'affirmait dans « Le médecin de campagne » est le système le plus complet de répression des tendances dépravées de l'homme et le plus grand élément de l'ordre social » (34). C'est la première œuvre de la thèse traditionaliste qui se développera au fur et à mesure que BOURGET observera le monde extérieur et la société. C'est par ce lien que nous pourrons le rattacher à ses vrais éducateurs sociaux. Nous verrons le psychologue faire place plus complètement au moraliste, pilier de la société, et effrayé des dilections de l'esprit qui tâtonne, essayer de découvrir les fondements les plus branlants de l'édifice en prenant, comme critérium ce « suffrage universel des siècles », qu'il avait méprisé.

(33) Edouard Rod : « Les Idées morales du temps présent », chez Perrin et C^{ie} 1892, page 115.

(34) « Sociologie et Littérature », page 56.

CHAPITRE II

L'AUTRE MAL : LA REVOLUTION ET L'ERREUR REVOLUTIONNAIRE

Si nous voulons marquer l'apparition des idées sociales de M. BOURGET, en essayant de les grouper en une synthèse approximative et former ainsi les deux concepts sociaux de religion et de tradition, il nous faut, en suivant si possible l'ordre chronologique de ces livres, dégager les plans successifs de raisonnement, depuis le tâtonnement jusqu'à l'affirmation de la doctrine positive en passant par la réfutation de la thèse adverse.

Aux dires de MAURRAS, le premier texte explicite de la philosophie sociale de BOURGET, est dans les « Essais de psychologie contemporaine ». « Le temps approche où la Société n'apparaîtra plus, au regard des adeptes de la philosophie de l'évolution, comme elle apparaissait aux derniers héritiers de l'esprit classique. On y verra, non plus la mise en œuvre d'un contrat logique, mais bien le fonctionnement d'une Fédération d'organismes dont l'individu est la cellule ». (1) De même que BOURGET, passionné de science, a trouvé et dénoncé dans le scientisme, un vice qui l'amène insensiblement à des conclusions religieuses, de même il part pour ses conclusions traditionalistes et monarchistes, d'une proposition spécifiquement démocratique : l'individu cellule sociale. Pêché de jeunesse, postulat à la mode pour un décadent, toujours est-il qu'il rejettera cette assertion

(1) « Essais psychol. contempor. », tome I, page 94.

à son retour des Etats-Unis et enfoncera les premiers pieux de sa doctrine de tradition, après avoir voyagé dans une démocratie typique et avoir reconnu, entre ce voyage et ses théories, une relation de cause à effets. « Puissant et profond retour sur nous-mêmes, inspirés du spectacle de la force, de l'efficacité de la tradition en un pays qui passe pour le plus neuf du monde » ?(2) Malgré ce que cette affirmation peut avoir de paradoxal, c'est elle qui symptomatise ce retour sur soi-même dont le sociologue ne s'est pas défendu, il veut « dès lors détruire systématiquement l'œuvre meurtrière de la révolution » (3), mais avant tout, pour montrer quelles sont ses idées sur la révolution, nous le suivrons quand il abordera cette première manifestation de la démocratie. Comme cette phase de discussion critique de la révolution, M. Paul BOURGET la doit peut-être autant à ses pères qu'à son raisonnement, nous pourrions ainsi aisément détacher les influences très nettes de certains penseurs sur sa formation sociale. Depuis les apophtegmes de RIVAROL jusqu'aux déductions de son maître le plus aimé, M. TAINÉ, c'est comme une géniale association de BALZAC, BONALD, DE MAISTRE et LE PLAY, pour pousser BOURGET à donner un sens philosophique à ses arguments contre la révolution et l'animer d'une volonté de logique irréfragable. Il cite à tous propos ses directeurs de conscience, cueille une phrase dans un de leurs ouvrages, pour appuyer une observation et surtout, quand paraîtra la prétention des démocrates de fonder leur République sur la Science, il en appellera aux témoignages d'Auguste COMTE, de TAINÉ et de RENAN. Ainsi M. BOURGET s'est abreuvé aux sources des maîtres de la contre-révolution. On pourrait remonter jusqu'à ARISTOPHANE, ironique contempteur de la démocratie, mais c'est dans les adeptes de la cause mo-

(2) « Revue Hebdomadaire », 15 décembre 1923, page 299.

(3) « Outremer », tome II, page 320.

narchique qui ont levé les boucliers depuis 1789, que le sociologue trouve les étais pour bâtir le temple de l'ordre. D'abord, qu'est-ce que cette révolution ? De qui est-elle l'œuvre ? BOURGET emprunte les conclusions de BONALD dans « Sociologie et Littérature » (4). La révolution, névrose collective, plonge loin ses racines dans les années qui l'ont précédée, et BONALD dit à peu près (*loco citato*) : La bourgeoisie française avait forgé, sous forme de justice, des rancunes sévères contre une aristocratie qui n'avait pas rempli son devoir. L'aristocratie avait perçu le besoin de paraître aussi intellectuelle, aussi généreuse, que les écrivains démocrates. Les paysans avaient mûri, sous l'étiquette aimable de Liberté, Egalité Fraternité « leur désir âpre de posséder en propriété, le sol qu'ils avaient cultivé en mercenaires » (5). Cet état d'âme des trois classes de la Nation devait déchaîner le torrent dévastateur. La faute en incombe donc autant à l'inertie des grands qu'à la haine féroce du peuple, et les plus grands responsables sont ceux qui, sciemment, ont désillé les yeux de la tourbe ignorante. RIVAROL a lancé l'anathème contre les promoteurs des « Droits de l'Homme ». « Pourquoi révéler au monde des vérités purement spéculatives. Ceux qui n'en abuseront pas sont ceux qui les connaissent comme vous, et ceux qui n'ont pas su les tirer de leur sein ne les comprendront jamais et en abuseront toujours » (6). Ceux qui ont bouleversé la Nation en 1789 soupçonnaient-ils même le formidable appareil de logique révolutionnaire que leurs philosophes avaient construit, que les philosophes à venir voudraient perfectionner. VOLTAIRE a conseillé d'éduquer le peuple avant de donner libre cours à son instinct : « plus les hommes seront éclairés, plus ils seront

(4) « Sociologie et Littérature », page 31.

(5) *Idem*.

(6) « Œuvre de Rivarol », chez Eugène Didier, 1852, pages 180 et suivantes.

libres », et RIVAROL ajoute : « Les successeurs ont dit que plus ils seraient libres, plus ils seraient éclairés ; ce qui a tout perdu » (7). BOURGET connaît l'ardent pamphlétaire, s'en est imprégné et rapproche cette prose enthousiaste des longs développements de BONALD un peu perdu dans le fatras philosophique. Enfin, il découvre chez TAINE une autre confirmation de l'effroyable erreur révolutionnaire. Dans ce dernier, se condense tout l'essentiel de la thèse contre-révolutionnaire, ce n'est plus la diatribe de RIVAROL, mais l'inventaire ponctuel de toutes les causes de la Révolution et des conséquences nécessaires d'une collusion entre les forces vives du pays et la philosophie doctrinale de l'époque à l'effet de renverser la Monarchie. Donc, c'est le 18^e siècle, d'après TAINE, qui est à l'origine du mouvement, siècle où, « l'incroyance est de mode, où le scepticisme entre par toutes les brèches » (8). On sent déjà dans cette opinion du scientifique quelque peu repentí, le désir de modérer la frénésie méthodiste de ses contemporains. Il a poussé trop loin son système déterministe et le vrai TAINE des traditionalistes c'est seulement celui des « Origines de la France Contemporaine », celui qui a entraîné, sans s'en douter, BOURGET dans ses convictions réactionnaires et lui a secrètement envíé pour l'affirmation d'une morale sociale, l'appui de la foi chrétienne. Sous les lumineux raisonnements de l'historien, nous découvrons les moyens de propagation des ondes de révolte, et l'appel successif des motifs révolutionnaires ; sous ce tableau synoptique, dressé avec un grand souci de méthode, nous sentons l'œuvre d'un médecin autant que d'un savant. TAINE n'osera pas avouer son désir de guérir, mais il observe pour préserver, pour éviter à la société qu'elle retombe,

(7) « Œuvre de Rivarol », chez Eugène Didíer, 1852, mêmes pages.

(8) Taine « Origines de la France contemporaine », Hachette 1891, 1^{er} volume, livre IV, chapitre III, page 409.

par lentes étapes, dans l'irrésistible tourbillon qui l'entraînerait à un nouveau désastre. Le premier élément propagateur, il le trouve dans la divulgation des écrits légers du siècle : DIDEROT, D'ALEMBERT, MONTESQUIEU, VOLTAIRE, tous qui se meuvent dans une sorte d'anarchie intellectuelle dont ils méprisent les conséquences. Vient en même temps le mécontentement de la noblesse : tous ceux qui se croient frustrés dans la distribution des emplois et des grâces, et l'adoption par eux de la majeure partie des théories de révolte. De plus, en quelques années, on est passé du christianisme au déïsme, puis au matérialisme. C'est l'époque où l'on dogmatise, où les femmes font les beaux esprits, les abbés de salons modifient les rites trop exigeants de la religion. C'est aussi le rapprochement du tiers Etat et de la Noblesse, de plus en plus férue de maximes humanitaires et radicales. Aussi, la remarquable influence de ROUSSEAU qui convertit le Tiers à la philosophie au point que MALLET-DUPAN écrit en 1799 : « J'ai entendu MARAT, en 1788, lire et commenter le « Contrat Social » dans les promenades publiques, aux applaudissements d'une foule enthousiaste » (9). Toutes ces causes agissent les unes sur les autres, les passions vont s'exalter et quand CHAMFORT, en 1789, vouera aux gémonies « La noblesse qui se recrute et se régénère par l'adoption des hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre » (10), l'énervement populaire est déjà à son comble et va entraîner le bouleversement. M. BOURGET veut signaler l'importance des conclusions tainiennes ; l'observateur impassible qui a voulu garder toute sa vie la neutralité politique a reconnu dans le fait démocratique la résultante inévitable de toutes les causes énumérées « les Jacobins sont les successeurs

(9) Taine « Origines de la France contemporaine », édition Hachette 1891, 1^{er} volume, livre IV, chapitre III, pages 415 et suivantes.

(10) Idem.

et les exécuteurs de l'ancien régime, et quand on regarde la façon dont celui-ci les a couvés, nourris, intronisés, provoqués, on ne peut s'empêcher de considérer son histoire comme un long suicide » (11). Alors ajouté BOURGET, « M. TAINÉ montre ensuite dans un chapitre, d'une condensation extrême, comment les règles maîtresses de la santé politique, ont été violées les unes après les autres, pendant les cent dernières années de la Monarchie ». Et ce qui a le plus heurté le philosophe de l'évolution lente, ce qui lui a répugné dans la méthode et dans le principe, c'est la révolution parce que révolutionnaire, elle a commencé par faire place nette, usant ainsi de la méthode de son principe. Jusqu'ici, BOURGET est en étroite communion d'idées avec son maître, mais là où il se sépare résolument de lui c'est quand le philosophe, persuadé comme il l'est de la nécessité inéluctable des choses et « professant nettement le culte des faits accomplis, juge comme vains tous les efforts que pourraient tenter, vers le passé, les apôtres de la réaction. Bienfaisante ou malfaisante la révolution a eu lieu, et la sagesse consiste à compter avec elle comme avec un de ces faits accomplis » (12). C'est le statut d'indifférence de l'observateur, la même position que celle de RENAN « qui, devant le triomphe insolent des médiocres, goûte un peu de cette volupté vantée par LUCRÈCE dans les vers fameux sur les temples élevés par la doctrine sereine et d'où le Sage perçoit la frémissante mêlée des passions » (13). Paul BOURGET ne veut pas de cette expectation, au contraire, pour s'attaquer à tant d'aberrations meurtrières, il faut entrer, dès maintenant, au vif de l'action. Dans « Cosmopolis », parlant d'un réfractaire, RIBALTA écrit « il lui apparaissait comme l'in-

(11) « Essais de psychol. contempor. », tome I, pages 251 et suivantes.

(12) Idem.

(13) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 91.

carnation de ce qu'il haïssait le plus en sa qualité d'intellectuel passionné : le révolutionnaire moderne qui n'a plus qu'un programme, détruire ; lui qui avait comme devise la parole de GËTHER, « j'aime mieux l'injustice que le désordre » (14). Le romancier nous laisse donc entendre qu'il veut faire le procès, non seulement de la révolution de 1789, mais de celles qui ont suivi et de toutes celles à venir. Peut-il oublier la COMMUNE qui lui fut « une précoce révélation de la férocité de la vie » et ses pauvres résultats dont il est loisible de juger. « Inutile c'est le mot sinistre dans sa simplicité qu'il faudrait écrire à toutes les pages de toutes les histoires de toutes les révolutions. Ceux qui ont servi la révolution ont labouré la mer » (15). Inutile, parce que les forcenés ne sont jamais satisfaits. « De même ceux qui avaient fait l'unité italienne ne furent point heureux, de même les illuminés de la révolution ne doivent pas être heureux du résultat (16). « Decipimur votis ». Nous sommes déçus dans nos vœux. Inutile, donc cette révolution parce que ses résultats sont quasi nuls et le moraliste contre-révolutionnaire prétend faire bon marché de l'excellence de l'œuvre démocratique et de l'argumentation pseudo-scientifique de ses zélateurs. La contradiction que BOURGET a découverte entre la révolution d'une part, et la nature et la science d'autre part, nous oblige à effleurer souvent les théories sociales et politiques de BONALD, de DE MAISTRE et TAINE. C'est par le rapprochement de ces conclusions et de celles de ces philosophes, avec lesquels il reste en contact presque permanent que vont se délimiter d'elles-mêmes les séries d'influences. En partant du vieux mot de BACON « Nemo naturaé nisi parendo impérat », nous voyons apparaître le grave axiome, base de toute une

(14) « Cosmopolis », page 369.

(15) « Recommencements », page 288.

(16) « Sensations d'Italie », page

philosophie et signalé dans la Préface du « Disciple ». « La révolution procède tout entière d'une conception fausse de l'homme qui découle de la philosophie cartésienne » (17). Comment cela ? Le philosophe qui, dans son poêle, avait reconstruit l'algèbre et la géométrie, ne préconisait-il pas de faire table rase de toutes les croyances et de se servir exclusivement de la méthode scientifique pour la construction d'une théorie « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » ; et par la seule puissance de la pensée (Cogito, Ergo, Sum) parvenir à la vérité ? C'est refuser de se soumettre à certaines nécessités de la vie, à l'impératif indiscuté de la nature, c'est prétendre à la force illimitée du raisonnement humain et signifier ainsi que l'homme est le maître puisqu'il peut connaître tout ce qui l'entoure et qui ne dépend pas de lui. Assez logiquement, une interprétation dévoyée de cette méthode a pu permettre à la philosophie révolutionnaire, d'établir son mode de défense BOURGET oppose catégoriquement ses théories sociales parties de la même science, mais autrement interprétée « à cette doctrine de l'individu Dieu, de l'individu inconditionné qui est la base de la démocratie libérale » (18) comme en a parlé MAURRAS. Les hommes de 1789, tout imbus de la philosophie abstractive de DESCARTES et méprisant l'aphorisme de BACON, ont violenté la nature, renversé une société pour en installer une autre, issue de leurs cerveaux et ils ont cru faire ainsi la preuve de leur science. Or « dans le domaine des mœurs la méthode scientifique consiste essentiellement dans une constatation, et cette constatation ne peut être faite ni avec les procédés mathématiques, ni avec ceux de la biologie » (19), et BOURGET reprend dans

(17) « Le Disciple », préface, page 49.

(18) « Revue Hebdomadaire », décembre 1923, page 307.

(19) « Sociologie et Littérature », page 16.

« Sociologie et Littérature » « Construire une société à priori, géométriquement, d'après des axiomes abstraits, c'est se condamner à un avortement certain. Les faits politiques, éthiques, religieux, sont des faits premiers et il faut dégager leur Loi d'une manière non pas rationnelle, mais expérimentale » (20). Et un peu plus loin « Contrairement à ce que croyait le démocrate, la science n'est pas une conception rationnelle de la vie, mais une conception expérimentale » (21). Voilà les révolutionnaires qui, pour accepter la discipline scientifique, débutent par un paradoxe. Comment se soumettent-ils à la souveraineté du fait, base de la science d'observation ? Ils se trouvent acculés à un dilemme : ou ils se sont servis de l'abstraction pure et c'est une base impossible pour construire une société, ou ils ne doivent rien à la science ni à la nature puisque la science est l'observation des faits naturels. Or, ce qu'ils ont fait, c'est contrecarrer la nature en excipant d'une science qui n'était qu'une collection de sophismes : toujours cette exaltation de l'individu qu'ont encore les derniers tenants du Jacobinisme, une maladie que la République n'a fait qu'augmenter et que l'on trouve dans ceux que les démocrates reconnaissent comme patrons, en particulier « ROUSSEAU, un malheureux atteint de neurasthénie spasmodique obsédante, un paranoïaque (délire systématique) » (22). BOURGET attaque ce désir de construire une société viable qui, se servant d'idéaux généreux, ne peut être qu'une prétention d'utopiste ou une manie d'aliéné. BONALD, dans la Préface de « La théorie du Pouvoir » dit : Je crois possible de démontrer que l'homme ne peut pas plus donner une constitution à la société religieuse ou politique, qu'il ne peut donner

(20) « Sociologie et Littérature », page 16.

(21) Idem, page 27.

(22) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome I, page 139.

la pesanteur aux corps, ou l'étendue à la matière, et que bien loin de pouvoir constituer la société, l'homme par son intervention, ne peut qu'empêcher que la société ne se constitue ou, pour parler plus exactement, ne peut que retarder le succès des efforts qu'elle fait pour parvenir à sa constitution naturelle » (23). Et aussi « la société existe, elle est donc dans la nature de l'homme, sinon pourquoi y a-t-il des sociétés ? Les lois de son existence sont nécessaires comme la nature de l'homme ; elle a, comme lui, l'existence pour objet, et elle doit, par sa nature, tendre à sa conservation, à sa perfection, parce que l'homme, par sa nature, tend à l'existence et au bonheur » (24). Donc une société imaginée ne peut pas vivre. Seule celle qui procède de la nature et de sa lente évolution, est vouée à la durée : c'est la première des propositions de DE MAISTRE « Continuité, Unité ». TAINÉ tend aussi au même but, en faisant sienne la règle d'ARISTOTE « rechercher les lois de la Cité par l'observation et se figurer la nation avant de rédiger la constitution ». Il y a, comme dit ce sagace LE PLAY, une constitution essentielle des sociétés humaines. « Evoluer pour ces sociétés, c'est s'adapter aux exigences de l'action contemporaine d'après des règles qui sont de tous les temps » (25). Les lois de la Cité ce sont les lois naturelles qui tendent à se perfectionner

(23) « Théorie du Pouvoir », édition Adrien Leclère, 1843, tome I, chapitre I, page 236.

(24) Idem.

(25) « Nouvelles pages de critique et doctrine », préface du tome I, page 2.

Nous retrouvons la même influence de la pensée tainienne et un rappel de cette même règle en des termes presque identiques dans « Figaro » 18 février 1930 : Le monument de Taine : « En politique la réalité c'est le pays avec l'immense complexité de ses besoins, de ses passions, de son histoire, de son tour d'esprit. Comment discerner a priori les lois qui conviennent à ce corps vivant, car il vit, et tenter sur lui l'application d'idées non vérifiées par l'expérience. Quelle présomption et quel danger !

lentement, mais sûrement. Il faut attendre ce perfectionnement et ne pas le brusquer « *Natura non fecit saltus* ». Et la bienfaisante nature, qui n'est pas l'aveugle nature, a créé des modalités différentes pour l'existence de chaque nation : de même qu'elle n'a pas fait tous les hommes à la même image, elle a soumis l'organisation sociale à la race, au milieu et au moment, théorie primordiale qui a influencé nettement l'œuvre de BOURGET : 1° La race, c'est la somme des traits caractéristiques d'un pays ; elle a sa source dans les habitudes accumulées par les ancêtres, tous ceux qui ont déjà lutté contre les forces hostiles, comme le dit DARWIN, dans l'hérédité et dans l'adaptation au milieu ; 2° Le milieu ; c'est tous les éléments du dehors, climat, configuration géographique, etc ; 3° Le moment, assez difficile à expliquer, doit être le stade d'évolution auquel est parvenu un pays donné. TAINE a coordonné ces trois éléments de théorie générale à la théorie plus spéciale de la « faculté maîtresse » par laquelle il expliquait le génie particulier de certains écrivains ayant une faculté nettement développée. Toutes ces facultés maîtresses des individus se surajoutent dans un peuple et on obtient alors, en discernant la plus répandue, la faculté maîtresse d'une collectivité sociale. Cette faculté dominante agira et subira l'action de la race, du milieu, du moment, et TAINE conclut à l'action combinée de tous ces éléments pour créer une température, un « climat » moral et social. Le système politique et social d'un pays si l'on veut obéir à la nature, doit être le cadenas de cette chaîne de contingences ; il ne doit pas être livré à la fantaisie des hommes qui n'en entendront jamais la complication. Une constitution ne peut être qu'une œuvre apostériori, la ratification et l'explication à la fois des données impérieuses de la nature. BOURGET qui se prévaut toujours de conclusions identiques à celles des philosophes réactionnaires et du sociologue positiviste s'associe alors à TAINE condamnant la cons-

titution révolutionnaire bâtie, à priori, sur des sophismes « s'il est au monde une œuvre difficile à faire, c'est une constitution, surtout une constitution complète. Remplacer les vieux cadres dans lesquels vivait une grande Nation par des cadres différents appropriés et durables, appliquer un moule de 100,000 compartiments sur la vie de 26 millions d'hommes, le construire si harmonieusement, l'adapter si bien, si à propos, avec une si exacte appréciation de leurs besoins et de leurs facultés, qu'ils y entrent d'eux-mêmes pour s'y mouvoir sans heurts et que tout de suite leur action improvisée ait l'aisance d'une routine ancienne, une pareille entreprise est prodigieuse et probablement au-dessus de l'esprit humain » (26). C'est ce qu'ont fait les hommes de 1789, de 1830, de 1848, de 1871. BOURGET proclame alors l'erreur antiphysique de la révolution avec BONALD, DE MAISTRE, TAINE, qui a décidé « qu'un système nouveau d'institutions ne fonctionne que par un système nouveau d'habitudes et décréter un système nouveau d'habitudes c'est vouloir bâtir une vieille maison. Il ne suffit pas d'inscrire dans les lois, des principes généreux pour obtenir des résultats excellents » (27). Il en appelle aussi à Auguste COMTE qui se moque de « la chimère de construire d'un seul jet, toute l'économie d'un système social » (28), Auguste COMTE qui, en développant la doctrine du positivisme, a opposé aux conceptions à priori, d'une société nouvelle, aux réformes humanitaires utopiques, les lois naturelles des phénomènes sociaux, la science du développement du « Grand Être », c'est-à-dire de l'humanité passée, présente et à venir, organisme puissant et jusqu'ici insoupçonné, total d'hommes nécessaire, indépendant de la volonté humaine. C'est l'étude de ce « Grand Être » qui a fait

(26) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 249.

(27) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 30 et suivantes.

(28) Idem.

créer à Auguste COMTE, sa « statique sociale », résultat à une certaine période, d'un certain ordre, d'un certain équilibre de la société et sa « dynamique sociale », science du progrès, du mouvement qui emporte l'humanité, qui la transporte à travers les âges, vers le bonheur ou le malheur, peu importe ! Le positivisme sociologique de BOURGET en tire des lois constantes d'état et d'évolution : les sophistes seuls peuvent faire fi d'un pareil travail subconscient du « Grand Etre » et sans craindre de déranger l'équilibre du monde, introniser une république, créée sans souci de la nature sous la seule garantie de la raison. Qu'est-ce donc que cette raison ? « Par elle, tout se justifie et tout se détruit, puisque tout se discute depuis que le monde est monde, avec des arguments de force pareille » (29). Non, il n'est pas possible, sans s'apercevoir de leur antinomie, de rapprocher une société installée à l'aveuglette, de la méthode scientifique. Comment prétendre à suivre l'ordre des choses sans marquer la significative solution de continuité qui existe maintenant et pour toujours dans les sociétés démocratiques, depuis qu'elles ont arrêté la nature dans son processus d'évolution. Les pères spirituels de BOURGET ont traduit cette erreur devant l'opinion publique, chargeant à l'envi les visionnaires, coupables d'un excessif respect de l'individu et d'une absolue méconnaissance de la Société. Pour avoir signalé, après tant d'autres, ce qu'il appelle les errements révolutionnaires, BOURGET ne veut pas s'arrêter à la critique du mouvement générateur : la révolution a détruit, dévasté ; elle a osé remplacer la nature. Qu'a-t-elle enfanté dans un accouchement douloureux et sanglant : reprenant en substance la philosophie qui l'a si vivement impressionné, le sociologue dit, des hommes de 1879 : « ils osaient se relever de la nature, universelle connexité des événements qui relie tout ce qui est à

(29) « L'Etape », page 459.

tout ce qui sera ; du progrès qui est le développement par continuité en vociférant : du passé faisons table-rase ; de la justice, et en proclamant le despotisme du nombre, ils glorifiaient le plus brutal abus de la force et le moins légitime parce que le plus stupide » (30). Voilà le substratum de cette création prétentieuse des hommes, voilà ce que les sophistes ont opposé au consensus conservateur de la vie des sociétés, si l'on en croit Auguste COMTE, et le résultat qu'il soit : la première, la deuxième, ou la troisième république, est toujours « cet état anarchique du pays qui laisse la France en proie aux convulsions d'une épilepsie qui risque d'être mortelle » (31). BOURGET veut mener la rude bataille comme l'écrivain monarchiste de 1793 « en faveur et au nom de l'humanité et de l'expérience de tous les siècles ». Il veut faire comme RIVAROL disait à CHENEDOLLÉ : « Quel plus beau rôle que celui de dévoiler les systèmes de l'organisation sociale encore si peu connus. Quelle plus noble et plus éclatante mission que celle d'arrêter, d'enchaîner par la puissance et l'autorité du talent, ces idées envahissantes qui sont sorties comme une doctrine armée des livres du philosophe et qui, attelées au char du Soleil comme l'a si bien dit ce fou de DANTON, menacent de faire le tour du monde » (32). Une peinture exacte de la démocratie française doit se charger, aux dires de BOURGET, de troubler ses plus ardents sectateurs.

(30) « L'Étape », page 146.

(31) Pages de critique et doctrine », tome I, pages 126 et suivantes.

(32) Idem, page 130.

CHAPITRE III

LE RESULTAT DES DEUX MAUX : LA DEMOCRATIE FRANÇAISE

L'agrégation des erreurs scientifique et révolutionnaire a donné un conglomérat d'apparence homogène : la démocratie. La fâcheuse inspiration qui commanda la première révolution s'est poursuivie pour perpétrer une démocratie républicaine, notre régime actuel. M. BOURGET doit nous prouver que les institutions de la République, l'état d'esprit néfaste qu'elle a créé, sont la revanche de la nature, déité outragée, le juste retour des choses d'ici-bas ou, suivant le dogme de la réversibilité chrétienne, le paiement, par les enfants, des dettes inconsidérées des parents. La parole sainte n'avait-elle pas prédit « les parents ont mangé les raisins verts et les enfants grinceront les dents ».

Les paradoxes de 89 avaient exaspéré l'individualisme au point que l'homme se croyait propre à inventer une divinité nouvelle qui s'appellerait : la raison. Une somnolente réaction du monarchisme n'avait pas su purger la société de ses humeurs malsaines. Et quand pour rejeter NAPOLÉON III et sa défaite, on installa à nouveau la République, une et indivisible, les penseurs lançaient dans le peuple, des professions de foi de négativisme ou de haine sociale. Vous avez voulu un individu-Dieu, vous l'avez, mais que reste-t-il du passé et de sa force ? A la place, il y a le citoyen et l'Etat ; écoutez FLAUBERT qui, peu de

temps avant les grands jours de la guerre, écrivait à Maxime DU CAMP, s'excusant d'avoir eu, une seconde, l'idée de servir cet Etat « Tu as raison, j'étais fou, sois magnanime, pardonne-moi ». La patrie, la famille et tous les biens qui rattachent l'homme à un milieu, ne leur sont que des chaînes » (1) prononce M. BOURGET. Le mal scientifique a fait son œuvre : les plus mesurés sombre dans le désespoir, les exaltés vont retremper leur fougue à la Révolution, cette Révolution plus dangereuse que l'autre parce qu'elle se veut des antécédents plus scientifiques, et voilà bientôt bâtie la maison dans laquelle nous vivons, vaste édifice qui paraît solide mais où BOURGET se sent vivre presque à rebours sinon la tête en bas.

§ I. — Les institutions erronées

Qu'est-ce d'abord que cette égalité qui sert d'assise à la souveraineté populaire, qui lui a permis par un décret spontané de l'intelligence, de dire que tout ce qui jusqu'ici avait été « inégal » serait « égal ». L'égalité n'est qu'une sentence transmise par la Déclaration des Droits de l'Homme : « les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit ». Il a bien fallu les rendre égaux par la vertu d'un arrêt humain puisque la nature et la science sont en conflit direct et permanent avec l'égalité. C'est dire que l'idée d'égalité est contre l'ordonnance naturelle et, partant, anti-scientifique ; c'est dire que le premier des dogmes révolutionnaires est vicié et doit pourrir toute la constitution. Au reste, les individualistes ont employé une méthode individualiste et ont fait « la raison de chacun juge de la vérité en toutes matières », ils se sont lourdement trompés et BONALD prévient BOURGET

(1) « Essais de psychologie contemporaine », tome II, page 314.

en les décrétant d'accusation, pour avoir confondu dans la nature de l'homme, similitude et égalité « Dieu et l'homme, les hommes entre eux, êtres semblables de volonté et d'action, mais non égaux de volonté et d'action, sont tous, par le fait seuls de cette similitude et de cette inégalité, dans un système nécessaire de volonté et d'action appelé « société » ; car si l'on suppose égalité de volonté et d'action dans les êtres, il n'y aura plus de société, tout sera fort ou tout sera faible, et la Société n'est que le rapport de la force à la faiblesse » (2). BONALD contredit l'hypothèse du « Contrat social » qui désirait l'égalité des hommes, il s'insurge contre ROUSSEAU qui a fait servir ses idées par ses sentiments, et décide que de contrat social, il n'y en a pas, puisqu'il n'y a pas d'égalité. « Jamais, comme l'avait pensé ROUSSEAU, la société n'est sortie d'une délibération » ; on peut en appeler à la phrase de DE MAISTRE, et les protocoles factices issus de cette prétendue délibération sont des fantaisies de manieurs de mots. Au nom de quel raisonnement supérieur a-t-on pu écrire les « Droits de l'Homme » ? « L'homme, je ne l'ai jamais rencontré (DE MAISTRE) . Il y a un homme, deux hommes, fondamentalement différents et votre politique de comptabilité ne serait pas mauvaise si les hommes étaient des quantités mathématiques. Mais pour avoir tous mêmes droits, il faudrait qu'ils eussent même intelligence, pour qu'ils aient devoirs égaux il faudrait qu'ils eussent égale puissance » (3). L'égalité n'existe pas plus dans la société qu'elle n'existe dans un organisme ; TAINE au moins, l'a affirmé en disant à peu près : dans un organisme il ne peut y avoir que solida-

(2) Œuvres de Bonald : « Législation primitive », tome II, livre I, chap. VIII, page 402.

(3) Emile Faguet : « Politiques et Moralistes du 19^e siècle », tome I, page 9.

rité en vue d'une fin commune. C'est le fond de l'apologue célèbre des « Membres et de l'Estomac » dont BOURGET se sert souvent pour opposer à la pratique grégaire du scrutin, la saine hiérarchie des droits, fondée sur la compétence et la division du travail. Cela peut servir aussi de pierre angulaire à tout l'édifice de castes sociales et d'hérédité naturelle. Nous y reviendrons quand BOURGET préconisera pour sa rénovation nationale, une organisation logique des classes et un statut monarchique, plus habile à distribuer les pouvoirs que le peuple souverain et aveugle à conduire le Gouvernement « Savoir dix fois plus qu'un autre homme, c'est pouvoir dix fois ce qu'il peut, et comme la chimère d'une instruction également répartie est irréalisable par suite de l'inégalité des intelligences, l'antinomie se manifestera de plus en plus entre les tendances de la démocratie et les résultats sociaux de la science » (4).

MAURRAS, en faisant l'exégèse de la doctrine sociale de BOURGET, dans « La Revue hebdomadaire » du 15 décembre 1923, écrit « Que dit la science ? Que la sélection est une loi du développement de la vie, c'est-à-dire l'hérédité fixée. Quoi de plus contraire à ce principe que l'égalité dans l'ordre social ? » Et à travers la sociologie, un peu trop organiciste à son gré, de M. BOURGET, il rapproche la constitution monarchique des lois naturelles si habilement, qu'il semble les confondre : la teneur de ces sortes de lois naturelles choque le principe même du contrat social ; une société peut tendre à l'égalité mais en biologie l'égalité n'est qu'au cimetière. Tout l'être vit et se perfectionne. La division du travail entraîne l'inégalité des fonctions qui entraîne une différence des organes et leur inégalité, même l'inégalité de leurs éléments de quelque identité originelle que ces éléments pri-

(4) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 96.

mitifs se prévalent. L'égalité peut être au bas, au départ de la vie ; elle est détruite par la vie même. C'est exactement la même thèse que l'on retrouve dans « l'Enquête sur la Monarchie ». En réponse à la lettre que Paul BOURGET lui adresse de Douvres pour lui dire son admiration pour le programme d'Action française : « aucun ordre ne saurait être égalitaire, dit-il, si ce n'est dans les types les plus humbles et les plus récents de la vie politique, en des sociétés très pauvres et dénuées de toute complexité. Tout observateur attentif distingue que les différences de classes se marquent et s'accroissent en France » (5). Voilà non seulement la base première de réactionnarisme pour discuter le système révolutionnaire définitivement opposé à toute la science moderne, mais celle aussi qui va servir à BOURGET comme à MAURRAS pour édifier une théorie d'action monarchique, respectant la sélection et la continuité. Nous aurons à revenir plus tard sur ces deux termes de l'équation dont l'équivalence est : Monarchie intégrale. Dans l'instant, nous n'en sommes qu'à la critique de l'institution démocratique, et BOURGET en fait une analyse irréductible aux principes premiers de la Science. MAURRAS conclut avec lui : rien ne prouve que notre progrès social doive s'accomplir aux dépens de l'égalité des individus mais on ne peut admettre que deux conjectures : ou bien il y a dans la nature universelle un règne humain établi comme un empire dans un empire, qui a une réglementation différente de toutes les lois naturelles, ou alors le statut du genre humain est aussi soumis aux lois d'autorité et de hiérarchie comme tous les êtres (6). Voilà pour BOURGET, détruite par

(5) Charles Maurras : « Enquête sur la Monarchie », NLN 1924, page 119.

(6) D'après la « Revue Hebdomadaire » de décembre 1923, page 308.

l'application pure et simple de la loi de sélection, cette étrange prétention d'égalité que les républicains affirment à l'origine de leur doctrine. La souveraineté du peuple et l'instauration du régime parlementaire qui lui sert à se manifester, n'ont pas d'autres racines mais avant de suivre M. BOURGET dans sa démolition du gros œuvre républicain, nous nous permettrons d'ouvrir une parenthèse pour rappeler le conflit d'idées qui exista sur la question de l'égalitarisme entre lui et le comte d'HAUSSONVILLE pourtant acquis à la thèse aristocratique mais légèrement évolué dans le sens d'une plus grande justice sociale. C'est seulement contre la tournure scientifique des théories bourgétiennes, que le Comte d'HAUSSONVILLE a voulu s'élever. C'est, on peut dire, le mode de réponse employé dès lors contre l'argumentation générale des philosophes réactionnaires : vous dites que la démocratie est anti-physique parce qu'elle suppose l'égalité et qu'il n'y a pas deux hommes égaux en force et en intelligence comme il n'y a pas deux feuilles semblables. Et comme le poète LÉOPARDI a dit en vers « e non del ben solécita fu, ma del esser solo » la nature ne se soucie pas du bien mais de l'existence, nous faut-il alors accepter l'écrasement des faibles, résultat premier de la lutte pour la vie ? Mais nous, nous soutenons que toute constitution, pour s'occuper de garantir les droits de l'individu contre l'oppression d'un homme, d'une majorité, doit non pas prendre la nature pour modèle mais la corriger et la combattre. Au reste, vous vous flattez d'être positivistes c'est-à-dire soumis aux faits et vous niez le fait démocratique, ce mouvement qui est partout ! Si vous recherchez un correctif, c'est dans un remède à l'égalité des suffrages qu'on peut le trouver « un minimum de droits politiques étant garanti à chaque citoyen, certains droits particuliers pourraient être accordés à l'intelligence et aux intérêts, mais votre grand tort, c'est de nier le

fait démocratique et de dresser définitivement la monarchie contre la démocratie » (7). Le Comte d'HAUSSONVILLE qui n'est, certes pas, suspect de tendresse pour la démocratie, reproche à BOURGET son respect surhumain pour une nature qui accepte cependant d'être corrigée, les progrès des sciences le prouvent. Mais BOURGET poursuit son implacable raisonnement en répondant à cette attaque par la toute puissance de l'ordre défini aux choses et aux hommes qui doivent le respecter s'ils veulent subsister. Pour parfaire sa réfutation de l'égalité, mère de tous les vices actuels de notre régime, il prend à parti ses produits immédiats : la souveraineté du peuple qui extériorise l'égalité et la liberté de tous et sa funeste réalisation le suffrage universel et le parlementarisme « ces deux moyens de pesée de la ploutocratie » (8) car quoiqu'on dise, les riches ont pris la place de l'aristocratie naturelle.

TACITE avait déjà découvert, en son temps, un terrible appétit de pouvoir dans le peuple. « On met en avant la liberté et d'autres prétextes spécieux, et qui-conque veut assujettir les autres à sa domination, ne manque jamais de faire sonner ces grands mots ». Et plus tard, MONTESQUIEU cité aussi par BONALD : « toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas » (9) Donc les agitations et les disputes sont le signe de la liberté : le sujet des disputes est que les uns ont le pouvoir des autres et que ceux-ci le réclament. Quand chacun a repris son pouvoir, il n'y a plus de liberté, il y a alors égalité ce qui prouve que l'égalité et la liberté ne peu-

(7) Comte d'Haussonville : « A l'Académie française et autour de l'Académie », Hachette, 1907, pages 276 et suivantes.

(8) Léon Daudet : « Charles Maurras et son temps », Flammarion, 1930, page 159.

(9) Œuvres de Bonald, tome XIII, livre 5, page 6.

vent jamais exister ensemble dans les républiques. C'est la lutte en vue d'obtenir une parcelle du pouvoir non pour le bien de la Nation entière, mais pour la satisfaction d'une ambition personnelle. « Contre les passions dominantes de l'homme, au lieu d'installer une force égale à leur force, au nom de la souveraineté du peuple, on retire au Gouvernement toute autorité, toute initiative, toute durée... On crée des serviteurs qui deviennent des corvéables, plus disgraciés qu'un valet ou qu'un manœuvre, et le dogme de la souveraineté du peuple, interprété par la foule, va produire la parfaite anarchie jusqu'au moment où, interprété par les Chefs, il produira le despotisme parfait » (10). BOURGET s'en prend à cette idée, il pense qu'avec le manteau de l'égalité et de la liberté qui n'existent ni l'un ni l'autre dans la nature, on a voulu couvrir la souveraineté populaire. Le nouveau régime est celui de la gabegie et des parlotes. On a fait prendre au populaire « la paille des mots pour le grain des choses ». L'erreur continue « le monde sera livré aux discussions, d'après le Livre saint ; cela vient de ce qu'il y a des ignorants et des savants qui ne voient qu'un seul côté de la question » (11). Bien qu'on soit parti de prémisses fausses, on pouvait donner à la conclusion une apparence de logique, mais si précieuse qu'il n'est que de considérer notre mode de gouvernement pour en déceler la fragilité. « Quand tout le monde est roi » est le titre que M. Hubert BOURGIN donne à un livre qui paraît chez BOSSARD. « Eh Bien, eut continué TAINÉ « on aboutit à la dictature de l'Etat ».

CALIBAN (Théâtre de RENAN 1878) immole tout ce qui n'est pas démocrate, exile ses ennemis même les

(10) Taine « Origines de la France contemporaine », tome I, livre III, chapitre IV, pages 319 et suivantes.

(11) Œuvres de Balzac, Furne 1849, préface du tome XVII.

plus loyaux, place ses amis « compense l'inégalité forcée des noms et du passé en établissant une réelle inégalité politique au profit de ceux qui sont les fils de leurs œuvres et à qui il attribue toutes les fonctions d'Etat » (12). Monstre inassouvi il prêche, sans relâche, l'émancipation et prend comme commandement « les idées enfantines du peuple, onde mobile sous toutes les brises » (13). Ces idées-là, sans discipline et sans contrainte, peuvent se faire jour pour diriger la marche du Gouvernement, décider des lois et faire nommer des Ministres par le truchement des politiciens. « L'effort séculaire de notre histoire aboutit aujourd'hui, avec la complicité de tous les charlatans électoraux, à la souveraineté de pareilles incompétences » (14). La plaie, c'est le suffrage universel, inguérissable tant que les corps social gardera sa foi au parlementarisme, le suffrage universel qui avorta tant de fois, subit l'essai de 1793, les modifications hétéroclites telle que la Pyramide de SIEYES, et fut remis en vigueur par une Loi du 15 Mars 1849, et à la suite de la Commune par un décret du 29 Janvier 1871. BOURGET, sans considérer ces avatars, en attaque le principe même ; l'électeur est déterminé par l'art électoral des candidats et il ne faut pas chercher « à pallier par des modalités différentes de scrutin à ces défauts... C'est le principe lui-même qui est vicié » (15) et « pourquoi supporter ce honteux esclavage de l'intelligence par le nombre ? » (16) quand on s'aperçoit que « le désordre des affaires publiques a toujours été, en France, depuis 120 ans, fonction du

(12) « Pastels », page 4.

(13) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 112.

(14) « L'Etape », page 105.

(15) Pages de Critique et Doctrine », tome II, pages 60 et suivantes.

(16) « Un cœur de femme », page 214.

régime parlementaire » (17). Ce système d'élection est du reste absolument antiphysique « les démocrates français, avec ce dogme absurde de l'égalité, donnent au présent, sous sa forme la plus brutale, par la souveraineté du nombre, tous les droits sur le passé » (18).

Or, « un peuple est-il uniquement constitué par la collection des individus vivant à l'heure présente sur son territoire ? La génération actuelle constitue seulement une part du peuple français ; une autre part est constituée par les morts dont l'activité prolongée dans leurs œuvres n'a pas disparue avec eux. Une troisième part est constituée par ceux qui doivent naître et dont notre conscience nous ordonne de respecter, par avance, les intérêts. L'élection peut-elle représenter ces trois éléments ? Non, puisqu'elle est par essence, la chose des vivants » (19). C'est une erreur dirimante que cet abandon de la force traditionnelle qui fait équilibre dans un pays. MAURRAS vient encore à la rescousse en nous éclairant par une glose sur l'opinion de BOURGET, formulée dans une lettre que celui-ci lui adresse de Douvres le 19 août 1900 « il est remarquable que toutes les hypothèses sur lesquelles s'est faite la révolution se trouvent absolument contraires aux conditions que notre philosophie de la nature, appuyée sur l'expérience, nous indiquent comme des lois de la santé politique. Ainsi la science nous donne comme une ds lois les plus constamment vérifiées, que tous les développements de la vie se font par continuité. Appliquant ce principe à ce que RIVAROL appelait le corps social on trouvera qu'il est exactement l'inverse de cette loi du nombre ou, pour

(17) « Pages de Critique et Doctrine », tome II, page 56.

(18) « L'Étape », page 391.

(19) « Pages de Critique et Doctrine », tome II, pages 59 et suivantes.

parler le langage électoral : de la souveraineté du peuple qui place l'origine du pouvoir dans la majorité actuelle et par suite interdit au pays toute activité prolongée » (20). Mais il y en a d'autres « pour arriver à élaborer une oligarchie de gens retors, âpres et dégradés, une oligarchie de supériorités inférieures... la machine électorale travaille à modifier le vote : c'est la cuisine électorale » (21). Et ceux-là seulement qui pratiquent ses recettes peuvent parvenir au pouvoir. C'est du moins ce que pense RENAN quand il déclare que le suffrage universel est hostile à l'homme supérieur, et qu'on élimine par le mode de recrutement démocratique tous les esprits distingués des ambitions gouvernementales. Comment ceux qui connaissent les joies de la pensée forte et souveraine, qui sont dans « les dispositions d'esprit que produit la haute culture, c'est-à-dire la multiplicité des points de vue et la défiance les formules absolues » pourraient-ils se rabaisser « à l'amour des grands partis, forme naturelle de l'opinion ou mieux de l'ignorance populaire » (22) ? Les habiles manœuvriers de la tribune font et défont l'opinion ; ils n'agissent « que par corruption réciproque des élus par les électeurs et des électeurs par les élus » (23) et le résultat en est « des alternatives d'inquiétude paroxystique et de léthargie comateuse dans une opinion tour à tour enfiévrée, puis épuisée par un éréthisme analogue à celui des spectacles de gladiateurs » (24). A la synergie de l'action française au moment où il n'y avait pas de Gouvernement élu, on a substitué les ambitions

(20) Maurras « Enquête sur la Monarchie », page 116.

(21) « Pages de Critique et Doctrine », tome II, pages 62 et suivantes.

(22) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 89.

(23) « Pages de critique et Doctrine », tome II, pages 62 et suivantes.

(24) Idem, page 55.

individuelles. RENAN, dans sa « Réforme intellectuelle et morale » dit bien « C'est la politique Capétienne qui a fait en 1,800 ans la France comme nous l'entendons, alors qu'un des résultats de la démocratie est de faire de la chose publique, la proie des politiciens médiocres et jaloux » (25). Et, continue-t-il « un pays qui n'a d'autres organes que le suffrage universel, est un être ignorant et sot » (26).

Vous avez donc, d'un côté, les élus satisfaits de leur titre et des prébendes obtenues, tournant souvent au vent des opinions : ainsi le montre au moins BOURGET dans une comédie en collaboration avec M. BEAUNIER (27), où ils critiquent les mœurs parlementaires, les volte-face de politiciens radicaux et socialistes, les compositions fantaisistes de ministères.

Quelques intellectuels se sont fourvoyés dans ce cloaque et c'est un pénible spectacle de les voir servant des mains pour conquérir des bulletins « c'est toujours à une absurdité de cet ordre que se ramène le droit étrange de suffrage dont le monde moderne est si fier et qui ramènera la civilisation à la barbarie » (28). Où donc a passé cette dignité de STENDAHL disant : « je préfère faire la cour à M. GUISOT qu'à mon portier ». Le paradoxe le plus blessant de ce parlementarisme, alimenté par le suffrage de tous, est de mettre le pouvoir en bas, asservissant l'intelligence au nombre. Si le principe en est vicieux, les résultats ne s'en sont pas fait attendre. Tout près de nous, BOURGET nous affirme que « les Assemblées issues de la majorité numérique, promulguent des mesures contraires au but qu'elles se proposent ; ainsi 1° la loi

(25) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, pages 31 et suivantes.

(26) Idem.

(27) André Beaunier : « La Petite Illustration », mars 1912.

(28) « Sensations d'Italie », page 219.

de 8 heures, facteur de vie chère — 2° L'impôt sur le revenu aboutissant au gâchis financier » (29). Ceci reste encore à prouver, mais il revient à la charge dans « Figaro » à la date du 19 Novembre 1929, et dit au sujet de la Loi, sur les assurances sociales, que les modérés dénomment la loi folle « elle a le prestige de passer pour généreuse, et quand ce mot est prononcé, les objections les plus évidentes prennent une physionomie d'égoïsme qui les rend, non seulement inopérantes mais odieuses. L'aventure des assurances sociales suffit à montrer comment les vérités du plus élémentaire bon sens sont étrangères à notre Parlement, et révèlent chaque jour l'incapacité des Assemblées délibérantes à diriger la vie d'un grand peuple ». On répondra que, du fait que la loi n'était alors pas appliquée, ces assertions étaient purement gratuites mais « la réalité aura tôt ou tard, sur ce point comme sur tous les autres, raison de l'utopie » (30). Il faudrait donc suivre MAURRAS quand il soutient que pour sauver la France « on doit, avant tout, fermer la Chambre et le Sénat » sinon, c'est la débâcle, née de ce parlementarisme et hâtée par le système d'éducation que les républicains ont découvert pour leur progéniture, nouveau soutien de la démocratie. « Dans quelques années les démocrates auront tué l'Europe. Oh, le hideux monde qu'ils nous préparent » (31). M. BOURGET va s'en prendre aux éducateurs, à ceux qui, au lieu de dénoncer l'erreur en préparant les jeunes esprits à la clarté, les bourrent de dogmes et de formules, leur apprenant, avant tout, à mépriser la saine tradition, et les préparant ainsi au sectarisme et à l'arrivisme, nerfs moteurs du corps démocratique.

(29) « Au service de l'ordre », page 205.

(30) Figaro, 19 novembre 1929.

(31) « Sensations d'Italie », page 220.

§ II. — L'état d'esprit démocratique

1° *Ce qu'il est :*

BOURGET nous en fait un tableau sinistre, dans un paragraphe des Pages de Critique et de Doctrine intitulé « Les suites logiques d'une erreur », erreur assez proche, qui est celle d'avoir installé une nouvelle République en France après 1870, au nom de la revanche, « suite du mensonge de la légende révolutionnaire qui avait faussé l'intelligence française » (32). Quels défauts la guerre avait-elle découverts dans la vie française ? « Un manque de sérieux dont la cause était le manque de discipline sociale, une pénurie d'individualités supérieures dont la cause était un mauvais recrutement du patriciat nécessaire à tout grand peuple, une absence d'initiative dont la cause était cet émiettement des volontés, vice radical de toutes les démocraties. La révolution et la démocratie avaient ainsi réalisé la prophétie de BALZAC : l'étranger grandi sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la royauté, sans loi avec la légalité, sans propriétaire avec la propriété, sans gouvernement avec l'élection, sans bonheur avec l'égalité. LE PLAY répétait le même diagnostic et le même pronostic dans sa « Paix sociale après le désastre » (33).

Toute cette pauvreté de cœur et d'esprit qu'on trouve dans les hommes de la République, c'est la marque du Jacobinisme ; les élèves de l'éducation laïque et républicaine ne se départissent jamais de leur fanatisme. BOURGET donne une explication de cette étonnante psychologie : « Bien que la France ressemble à un homme qui recommencerait indéfiniment une ad-

(32) « Pages de critique et de doctrine », tome II, pages 36 et suivantes.

(33) Idem.

dition par deux et deux font cinq, et rencontrerait toujours un total faux, il continuait à subir un invincible attrait pour la poésie de la révolution, état lyrique de la pensée qui n'admet pas que des idées puissent avoir tort devant des faits et d'un état héroïque de la volonté pour essayer de réaliser cet accord de l'idée et du fait » (34). Il trace ainsi le portrait d'un universitaire, convaincu de la bonté de notre régime, « type accompli du développement que préconisent les doctrinaires de notre démocratie » (35). Ce Joseph MONNERON ne doit rien « qu'à lui-même et à l'Etat, curieuse identité de forme et d'esprit entre les sophistes sanglants de 1893 et leurs successeurs plus béni-ins » (36). Son fils, plus raisonnable, dira de lui « les faits ont beau lui démontrer que plus la France s'enfonce dans le parlementarisme jacobin, plus elle est malade, il veut l'ignorer » (37). Les voilà bien tous ces fanatiques à rebours qui tiennent à honneur de passer pour tolérants et qui s'enferment dans leur illuminisme. Ils voudraient pousser plus loin encore le système au lieu de l'abandonner. Combien préconisent l'élargissement des monopoles aux dépens de l'industrie privée. Sincères affidés de l'Etat, ils en veulent la primauté, insoucieux d'une ingérence trop grande qui n'aura rien à envier au despotisme. Taine les a cependant mis en garde contre l'étatisme : les droits de l'Etat viennent de ce qu'ils représentent une somme de volontés. Il a donc les mêmes droits que les individus qui le composent : sauvegarde, défense, etc. Il ne faut pas enfler ses prérogatives ni lui imposer une forme de Gouvernement, fût-elle la meilleure. Son rôle se résume à celui d'un bon gendarme : défense

(34) « L'Etape », page 3.

(35) Idem.

(36) Idem, page 9.

(37) Idem, page 45.

à l'intérieur et à l'extérieur. Les associations d'individus feront le reste, mais issues de leur propre initiative, non pas interprétées par un radicalisme qui ramène tout à la toute puissance de l'Etat. TAINÉ croit ainsi voir dans le peuple français la haine du fonctionnarisme et des monopoles, mais a-t-il pensé à ces jacobins impénitents qui ne se contentent pas de couvrir leurs bévues mais inoculent un terrible venin aux générations qui montent. Le virus républicain attaque tout : les croyances, l'armée, les principes les meilleurs de politique extérieure. « Déjà, dit BOURGET, on a saboté le noble idéal militaire. Les soirées de MÉDAN prônent une philosophie de la guerre qui la dépouille de toute grandeur ». Maintenant ce mépris est poussé jusqu'à l'antimilitarisme et partant d'un même esprit, les relations avec l'extérieur sont expédiées suivant les directives des partis : ainsi les manœuvres imprudentes du « métèque » GAMBETTA au sujet des affaires d'Egypte en 1881 (38) ; ainsi les difficultés commerciales entre la France et l'Italie « fatal résultat de la théorie des nationalités si imprudemment conçue et réalisée par les régimes issus de notre malheur : Révolution, Empire au rebours de l'œuvre profondément politique des anciennes et bienfaisantes monarchies » (39). Ce que rapportent en République les tractations avec l'étranger, c'est donc un affaiblissement du pays, à l'opposé des nations comme l'Allemagne, la Russie, les Etats-Unis, qui semblent vivre sur une conception aristocratique et « avec la seule idée de la grandeur du pays » (40). BOURGET écrivait ceci en 1891 : la grande guerre s'est chargée de bouleverser ses pronostics, mais il doit toujours, comme en 1909, déplorer le saccage de la France et

(38) « Pages de critique et de doctrine », tome II, page 50.

(39) « Sensations d'Italie », page 193.

(40) Idem.

dire avec WILHEM MEISTER : « Seras-tu donc toujours mutilée, sublime image de Dieu, par le dehors et par le dedans ? » (41).

2° Comment on le prépare et on le soutient.

Il est indéniable que la grande loi de l'atavisme joue aussi bien à notre époque de troubles qu'à celle de l'ordre et de la permanence. Aussi bien la République, soucieuse d'en ne point perdre une jeunesse fougueuse et prompte à défendre les idées, l'arme, dès l'enfance avec l'aide d'éducateurs triés. La tâche qu'elle a confiée à la famille se réduit à rien. Elle a chargé les instituteurs de l'éducation laïque, c'est-à-dire non pas tolérante, mais éloignant la foi de nos pères « enlevant à l'enfant un élément d'énergie sans pouvoir rien lui substituer » (42). M. BOURGET voit s'accroître le péril primaire « l'instruction primaire, par son recrutement et sa conception, s'applique à détruire le lien de l'enfant et de la famille : tous les enfants doivent être prêts à se déclasser » (43). C'est le sophisme en vogue chez les instituteurs, « déracinés » sans s'en douter qui, « ont pour fonction de créer des esprits libres, des consciences individualistes et prennent souvent au tragique cet étrange apostolat » (44). Ils croient en niant l'armée, la patrie et la religion, découvrir un principe d'affranchissement, ils vont professant une foi laïque et sectaire, sans prendre garde aux quolibets qu'on leur adresse, poursuivant leur rêve intérieur, épanouis de satisfaction devant la génération qu'ils viennent de former

(41) « Pages de critique et de doctrine », tome II, page 51.

(42) « L'Etape », page 271.

(43) « Sociologie et littérature », page 125.

(44) Idem.

et qui va « se croire autorisée à mettre le pays au pillage » (45).

Le sociologue en veut aussi aux professeurs : « Vous visitez un Lycée français, vous en faut-il plus pour vous rendre compte que le jeune homme élevé là, doit y avoir appauvri sa physiologie, exaspéré son système nerveux ? Il en est sorti fonctionnaire ou réfractaire, brisé ou révolté, voisin du bourgeois ou de l'anarchiste ces deux types également funestes du civilisé qui avorte dans la platitude impuissante de l'insanité destructrice. Tel est le terme fatal d'un système de dressage conçu à l'inverse de la nature et de la tradition par les Conventionnels puis par l'Empereur » (46). Et ce système n'a pas épuisé ses manifestations erratiques : au lieu de modérer la pensée par l'action, décriant cette mesure, la taxant d'obscurantisme, les éducateurs forment des demi-lettrés qui, saturés d'aphorismes, deviennent « des BOUVARD et PECUCHET et des THOMAS GRAINDORGE » (47). Mieux que cela, poursuit BOURGET, la démocratie veut maintenant l'école unique, le mirage l'entraîne : égaliser le point de départ, c'est attirant certes, mais unifier les intelligences, c'est impossible. Il croit même relever une contradiction flagrante entre l'idée de créer une élite pour conduire la démocratie avec un pareil recrutement, et l'égalité professée par les dirigeants républicains. Une des plus lourdes fautes de la démocratie est d'avoir pensé effectuer le nivellement social sans prendre garde aux difficultés qui naîtraient par la suite lorsqu'on constaterait un fléchissement dans l'intellectualité du pays. Or, il y a une nécessité croissante d'une élite de l'esprit et BOURGET écrit alors « Les défenseurs de la dangereuse utopie de l'école

(45) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 59.

(46) « Outremer », tome II, page 71.

(47) « Sociologie et Littérature », page 131.

unique la justifient en arguant de la nécessité de diriger le peuple par une élite. Mais l'élite n'est-ce pas la négation même du faux dogme de l'égalité ? Nous croyons, nous traditionalistes, qu'il faut le Gouvernement des meilleurs. Comment nos démocrates, contraints par l'évidence, de l'incapacité du nombre à distinguer les meilleurs, vont-ils essayer de les ressusciter ? C'est bien simple : en imposant à tous les enfants de toutes les classes une éducation identique qui permette d'instituer, dès l'adolescence, une sélection des valeurs intellectuelles et de dégager ainsi la qualité dans le triage de la quantité » (48). Le défaut de la cuirasse apparaît bientôt : la République a besoin d'une élite mais ne se rend pas compte qu'il y a des élites différentes, comme il y a des différences d'espèces et que la définition du mot élite est « ce qu'il y a de meilleur dans les individus et dans les objets d'une même espèce » (49). BOURGET cite alors les plus nobles représentants de l'élite littéraire, de l'élite littéraire, de l'élite scientifique, de l'élite ouvrière et paysanne, de l'élite militaire, de l'élite bourgeoise. C'est évidemment maintenir l'injuste distinction des classes mais, réplique le sociologue : « Harmonisez donc ces classes en pratiquant la formule de LA TOUR DU PIN : « un respect égal des droits divers », et invitez chaque famille à se prolonger par la continuité du même travail » (50).

On discernait déjà la même argumentation dans les Nouvelles pages de Critique et Doctrine : « Il faut la maturation par la durée, un milieu propice... Il y a divers types sociaux ; à chacun peut correspondre une élite : paysanne, prolétarienne, bourgeoise, etc... Un concert ne se fait pas avec les mêmes sons. La synergie so-

(48) Figaro, 12 décembre 1929.

(49) Idem.

(50) Idem.

ciale viendra de la conjonction des élites » (51). Et en passant, il signale la jalousie secrète du prolétariat qui ne peut laisser d'admirer la supériorité des travaux de l'esprit sur les travaux manuels. Ainsi s'est formé ce préjugé fâcheux pour l'ouvrier autant que pour la Nation « que l'intelligence professionnelle est inférieure » (52). Voilà tout le système tendancieux et subtil, brutalement élevé par des penseurs dogmatiques qui, maintenant, ne peuvent plus baisser les écluses pour modérer le courant social qu'ils ont déchainé par leurs idées.

APPENDICE

D'une démocratie logique et de quelques contradictions

Nous avons gardé à dessein, pour la conclusion de ce chapitre, quelques conclusions à tendances un peu différentes et qui semblent former un îlot dans la pensée de BOURGET. D'aucuns les ont relevées comme des contradictions majeures ou pour reprocher au philosophe ses revirements et ses palinodies. C'est au retour de son voyage aux Etats-Unis, quand il fait paraître en 1895, son « Outremer » qu'il se laisse porter à des conclusions sympathiques à la démocratie américaine. Chose très vraisemblable, bien que à la page 319, volume II, il dise alors : « Il faut détruire l'œuvre meurtrière de la révolution » et ceci présenté comme une conviction murie pendant son voyage. Quel drame intérieur M. BOURGET a-t-il donc subi ? Déjà il avait affirmé, depuis ses « Essais » jusqu'à son volume « Un saint » qui date de 1894 ses

(51) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 170.

(52) Idem.

affinités traditionalistes. Mais il a été impressionné par l'ordre du grand état américain, par la conception rationaliste d'une démocratie et nous pouvons même dire que ces derniers temps, prenant son mal en patience, tout partisan qu'il soit du royalisme, il a prôné quelques réformes de source traditionnelle, il est vrai, mais parfaitement compatibles avec la République. L'orthodoxie de sa méthode s'en trouve singulièrement diminuée. En effet, ce qui apparaît le plus nettement dans son reportage « Outremer » c'est l'admiration pour l'individualisme bien compris des Américains et, par opposition, la critique acerbe de notre étatisme français.

TAINE, et BOURGET rappelle bien souvent son opinion, était un adversaire acharné du despotisme quel qu'il soit : les révolutionnaires qui veulent l'omnipotence de l'Etat sont rétrogrades, disait-il. En France comment se présente notre démocratie ? « En France, le mot démocratie signifie que tous les pouvoirs de l'Etat se trouvent délégués aux représentants du peuple, c'est-à-dire de la majorité ; et si oppressives, si injustes que soient les mesures prises par eux, du moment qu'elles satisfont les passions du plus grand nombre, nous les estimons démocratiques. Ainsi conçue, la démocratie réside dans le sacrifice constant de l'individu à la communauté. Or, la démocratie américaine travaille dans le sens contraire : c'est au développement le plus intense, le plus complet de l'individu qu'elle a tendu et à la diminution, à la suppression s'il était possible, de l'ingérence de l'Etat » (53).

Cette démocratie a quelque chose de naturel qui n'existe pas chez nous ; elle s'adapte parfaitement au milieu américain, à son tonus vital et, puisque l'Amérique semble satisfaite de son sort, il est vraisemblable qu'elle en restera là, faisant foin des critiques et des

(53) « Outremer », tome II, page 316.

recettes qu'on lui propose. « C'est une démocratie conservatrice au contraire de la nôtre. Ce pays n'est pas arrivé à la démocratie par le raisonnement, il s'y est trouvé par constatation » (54). Magnifique illustration de la doctrine tainienne sur la race et le milieu : des hommes se révèlent démocrates parce que tout ce qui les entoure le veut ainsi ; c'est ce que nos utopistes n'ont pas compris. De plus les Américains ont laissé à chaque Etat une certaine autonomie, une certaine existence particulière, répondant mieux qu'une constitution draconienne aux exigences des mœurs et des populations. « Toutes les contrées construites de la sorte dans la logique de leurs origines, ont cette même unité profonde et par suite, cette plasticité, quelle que soit la nature de leur Gouvernement. L'aristocratique et monarchique Angleterre en est la preuve, c'est une leçon que nous donne la démocratie américaine. Mais pour la pratiquer, il nous faudrait travailler dans un sens opposé à celui où marche depuis cent ans, chez nous, le parti démocratique » (55).

L'encombrement systématique par l'Etat des affaires de notre pays bride les individualités, et BOURGET découvre alors son jeu : « Du moment que la démocratie est conciliable avec le plus intense développement de l'individualité et le plus personnel, toutes les objections adressées à cette forme de civilisation tombent à la fois » (56). Voilà l'affirmation, sans retenue, d'un individualisme doctrinal qu'on ne manquera pas de confronter avec la défense de la hiérarchie naturelle et la thèse du traditionalisme ; mais le sociologue peut répliquer : je n'ai pas dit qu'un gouvernement du genre traditionnel fût un bien par-

(54) Idem, page 319.

(55) « Outremer », tome II, page 320.

(56) Idem.

tout, il naît et il demeure là où il doit naître, et devrait demeurer ; il est une condition de vivre pour la France mais vérité en deçà, erreur au delà. Le traditionalisme par positivisme, c'est de décréter une France traditionnelle par nature, parce que les événements de tous les jours corroborent cette assertion. En Amérique la race veut tout autre chose : l'éducation est différente, basée sur la volonté non sur les traditions et les sentiments ; les femmes sont libres et travaillent et si elles sont trop riches, elles forment une aristocratie de parure. Les socialistes eux-mêmes, au contraire des agitateurs étrangers, bâtissent leurs utopies avec un admirable souci de méthode (Perfectionnistes d'« Oneïda », et Schakers) ; l'Eglise est indépendante de l'Etat, etc. Il n'y a donc pas un seul point commun avec notre pays.

Mais BOURGET ne peut pas se défendre trop longtemps d'une sympathie visible pour le principe démocratique de la Confédération : « Si leur démocratie est si vivante et si forte, c'est parce que l'individu est libre et puissant en face d'un Etat réduit à son minimum d'action. Si elle réunit toutes les volontés et une immense harmonie, c'est qu'elle est vraiment nationale » (57). La critique s'adresse alors plus spécialement à la centralisation française : « C'est pour avoir établi un régime où l'Etat centralise en lui toutes les forces du pays et pour avoir violemment coupé toute attache historique entre notre passé et notre présent que notre révolution a si profondément tari les sources de la vitalité française. La critique, n'est pas neuve : BALZAC, LE PLAY et TAINE, partis de doctrines si différentes et avec des méthodes plus différentes encore, sont arrivés à cette même conclusion. Il n'est pas sans intérêt de constater que c'est la conclusion du voyage

(57) « Outremer », tome II, page 319.

accompli par un indépendant au pays le plus souvent cité par les partisans de cette révolution » (58).

Mais avec quelque vigueur que soit mené ce procès, il n'en demeure pas moins que M. BOURGET a fait un pas en arrière. L'Édition de 1895 d'« Outremer » est tout imprégnée d'une admiration sans réserve pour la stabilité de la grande République et surtout pour l'individualisme fécond qu'on y pratique et, comme un peu plus tard, sa doctrine devient plus exigeante. BOURGET va modifier ses propos : « Le nœud de la tragédie se forme en 1897/1898 » (59). C'est le moment des graves troubles panamistes, aussi de l'affaire DREYFUS, et de grèves violentes, et en 1899 il change un terme à sa doctrine sociale comme on peut le voir dans les « Essais de psychologie ». (édition de 1899) mentionnés par MAURRAS : « En souvenir de TAINE et de SPENCER, l'individu lui paraît être la cellule sociale. BONALD et LE PLAY vont lui révéler que la dignité cellulaire appartient à la famille » (60). Flottement et incertitude, toujours est-il que BOURGET, sans se départir de sa sympathie pour les États-Unis, a, depuis lors, dépassé les limites du traditionalisme moral pour accepter le principe d'une modification sociale. Pourra-t-on lui reprocher d'avoir écrit dans « Outremer » des réflexions qui, d'après lui, ont brisé ses dernières attaches avec une jeunesse turbulente ? Il faudrait pour cela ne pas admettre sa méthode qui lui a fait entrevoir la nécessité de l'individu américain en Amérique comme après une visite à Oxford, il entrevit celle du sujet anglais, « intimement conservateur, respectueux du passé dans ses plus fortes ardeurs d'initiative » (61).

(58) « Outremer », tome II, page 319.

(59) Maurras « Revue hebdomadaire », décembre 1923, p. 300.

(60) Idem, 15 décembre 1923, page 302.

(61) « Outremer », tome I, page 71.

Nous atteignons ainsi, à la fin de cette partie, le point critique en ce qui concerne la discussion de l'œuvre révolutionnaire. Sans suivre à la lettre la chronologie de l'œuvre de l'écrivain, nous avons pu, en dépassant rarement la date de 1912 situer la position de combat du sociologue : il a maintenant renversé les derniers remparts de la forteresse, il se sent armé pour mener à bien son ouvrage de construction et le défendre contre les attaques du dehors. Les scientifiques et les démocrates resteront confondus. Mais encore faut-il donner aux hommes, éternellement avides de doctrines, des directives pour aménager un nouvel ordre social, un appui moral pour atténuer le désarroi qui a fait suite à la faillite de la science. L'homme doit s'adresser, s'il veut réussir, à Dieu et à l'Eglise, à la tradition et au roi. Ainsi en décide M. Paul BOURGET.

DEUXIÈME PARTIE

Les vérités et les remèdes

CHAPITRE I^{er}

LA RELIGION

L'attitude religieuse de BOURGET est sans doute d'un intérêt beaucoup plus moral que social, mais pour lui comme pour tous les doctrinaires de la réaction, la valeur sociale de l'Eglise est immense. Elle est un des principaux facteurs de redressement de la Nation par les règles sévères de ses dogmes autant que par la propagande de ses prêtres ; et qui plus est, dans la France monarchique, elle a toujours été au premier plan : les rois réclamaient toujours, par la cérémonie protocolaire du Sacre, l'investiture de l'Eglise et le peuple rassemblait dans une même idée : DIEU et son roi. C'est ainsi que la foi, soutien traditionnel d'une nation, aida la monarchie dans ses périodes de faiblesses et de trouble. Nous devons donc aborder le problème religieux avec BOURGET, non pour rechercher dans le domaine métaphysique des éléments de discussion mais pour situer exactement la tenue sociale de la religion dans une doctrine de construction. Comment rétablir une monarchie avec le seul appui de la tradition politique ? C'est vouloir supprimer sciemment un principe de durée : la religion et son organisation terrestre : l'Eglise. Il nous faudra donc, sans tomber dans les subtilités philosophiques qui sont les arguments d'élection des joutes théologiques, faire la part du

catholicisme et de ses dogmes dans la thèse réactionnaire du sociologue : c'est, rappelons-le, pour avoir voulu démolir le scientisme et le démocratisme que BOURGET s'est trouvé dans l'obligation de prendre l'offensive. Et comme il n'a répudié que la fausse science, il s'aide de la science vraie et humaine pour étayer son argumentation traditionnelle et religieuse. Il a résolu la prétendue antinomie qui existait d'une part entre la science et la religion, d'autre part entre la science et la tradition. Certain de sa victoire sur les démocrates idéologues, fort de son rationalisme, il ne craint pas de défier le progrès ou ce qu'on nomme ainsi ; même il confie sa doctrine à de jeunes recrues qui la propagent dans le même sens. Et revenant aux vérités premières qui ont toujours conduit le monde, il déclare la primauté du spirituel, fraternisant sans retenue avec les ultra-montains. Que pense-t-il du conflit entre le Pape et l'Action française ? Aucun de ses livres n'en parle. Mais nous penchons à croire que tant d'années de fidélité à une cause intransigeante ne pourraient supporter des réticences aussi tardives. M. BOURGET aime la tradition parce qu'il la croit un bien ; il aime la foi, sans discussion, parce qu'il admet une révélation inappréciable par l'esprit humain ; et il veut soumettre son roi à son dieu parce qu'ainsi fût toujours la royauté : de droit divin. Mais veut-il le soumettre aux serviteurs de Dieu ? Nous ne le savons pas ; certes on peut être fidèle à Rome sans renouveler CANOSSA.

§ 1^{er} Querelles de principes. - Co-existence rationnelle de la foi et de la science. - Incompatibilité de la religion et de la démocratie.

Il faut, avant tout, détruire cette fable qui circule encore dans les milieux laïques : que la religion est

incompatible avec les données modernes de la science. C'est la ridicule prévention que l'on transmet précieusement aux jeunes cerveaux qui, souvent, n'osent même pas la discuter. Et l'on va même chercher, pour la rendre plus pernicieuse, des attaches vagues dans les siècles précédents « le préjugé mis perfidement à la mode au 18^e siècle demeure si vivace, l'antinomie entre croyance et raison est si généralement admise que la co-existence dans un grand esprit de la culture et de la foi, déconcerte comme une anomalie paradoxale » (1). BOURGET s'est, tout au long de son combat contre le scientisme dont il fût d'abord une aveugle victime, appliqué à réduire cette prétendue opposition. Il emploie de multiples formules pour situer le débat et limiter immédiatement le domaine propre à la science et celui propre à la religion : il faut dorénavant se garder contre l'insurrection de l'une chez l'autre. En Amérique, l'écrivain a trouvé le calme et la paix, instaurés grâce à un esprit de logique inconnu de certains moralistes français : « on reconnaît combien sont calomnieuses ces affirmations de nos moralistes sur le nihilisme foncier de la science, puisqu'elle vit là-bas côte à côte avec le christianisme le plus fervent. L'abbé de Broglie le remarquait justement : le mot de science signifie chez nous, depuis trop longtemps deux ordres d'idées très distincts : un groupe de notions positives, acquises par le procédé expérimental et des hypothèses de pure métaphysique construites sur ces notions » (2).

Un *modus vivendi* s'est parfaitement établi, absolument conforme à la philosophie de clarté qui a remplacé le système nébuleux et abstrus qu'on a offert chez nous à l'imagination populaire toujours fascinée par l'hermétisme. SPENCER a fortement aidé à la ré-

(1) « L'Etape », page 12.

(2) « Ouremer », tome II, page 322.

conciliation « Les Ecoles et Universités américaines ont démontré comme par une leçon de choses l'exactitude de la théorie posée par H. SPENCER : la réconciliation possible de la religion et de la science par l'agnosticisme. Il suffit de ne pas mêler les deux empires pour que ces deux puissances également nécessaires de l'âme humaine, fonctionnent côte à côte et sans s'atteindre » (3). Certes, cette manière de ravalier la religion à une conception un peu terre à terre et surtout à une puissance au service des humains, n'aura pas toujours l'agrément de BOURGET, mais il trouve là une transition facile pour passer plus tard à une solution orthodoxe du problème de la foi.

Ce qu'il est nécessaire de montrer pour les besoins de la cause traditionaliste, c'est que la foi est compatible avec la science, tous deux nécessaires à l'esprit humain; c'est aussi que la religion corrolaire de la foi ne peut jamais servir la démocratie, qu'elle ne peut aider qu'un Gouvernement traditionnel, et que tous les arguments laïques pour rapprocher la République de la nature sont insignifiants, car ils ne peuvent en appeler qu'à une science rendue inexacte par son outrance même.

La prétention ridicule de tout connaître par l'esprit humain est de la même vanité qui a déclenché la révolution de 1789 : vouloir établir in abstracto une constitution procède du même esprit que de rejeter la foi parce que les hommes ont fait un pas dans la connaissance des phénomènes. Du reste, ce sont à peu près les mêmes qui ont tué la foi et le pays. Mais déjà l'agnosticisme avait trouvé une porte ouverte sur le mysticisme « il voit que la raison et l'expérience, les seules méthodes révélatrices de ce qui est, s'arrêtent sur le bord de l'absolu et rangent toutes les causes dans le domaine fermé de l'inconnaissable.

(3) « Outremer », tome II, page 323.

Quand l'agnostique admet qu'il ne peut pas scientifiquement connaître des causes, il admet du même coup qu'il ne peut pas scientifiquement réfuter les hypothèses de la révélation sur ces mêmes causes » (4).

Certes, devant l'inconnaissable, on découvre la pauvreté de la conscience humaine et TAINÉ avait assez souffert de se débattre contre un meurtrier déterminisme et JOUFFROY, pendant sa fameuse nuit, avait perdu le sens du bonheur. Au lieu que n'acceptant pas la toute puissance de la Science « on reconnaît un prix à l'inconscient et à ses divinations traditionnelles » (5). William JAMES, avec une théorie différente, n'a-t-il pas certifié la vérité de la religion en révélant le pragmatisme, infiniment plus près des hommes puisqu'il est l'expérience humaine. Tous se rendent compte que « l'attitude de résignation devant la nature aveugle et sourde n'est qu'une parade. Le besoin subsiste, indestructible, dans les profondeurs de notre sensibilité, que le monde ait en lui de quoi satisfaire à notre cœur » (6). Seuls les prétendus intellectuels de la démocratie veulent jouer aux esprits forts. Ils n'ont pas compris que la vraie Science est d'admettre un domaine et une méthode propres aux faits religieux et n'ont pas pris garde à l'attitude sereine et ironique de croyants comme le marquis de Vogüé qui les traite de « Bouvards » parce qu'ils pâment au seul mot de Science. Surtout pour qui est français, il est impossible de se contenter de l'incrédulité. « Savoir qu'on ne peut pas savoir, connaître qu'on ne peut pas connaître, ah, l'atroce angoisse ! » (7). Et comme jusqu'ici on a seulement opposé à la foi le naturalisme

(4) « Essais de psychol. contempor. », tome II, page 61.

(5) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, pages 190 et suivantes.

(6) « Sensations d'Italie », page 143.

(7) « Essais de psychologie contemporaine », tome I, page 84.

irreligieux et l'universel mécanisme, il suffit de demander secours non à WILLIAM JAMES qui n'est pas de chez nous, mais à PASCAL qui s'arrêta stupéfait devant la limitation de la science parce qu'il la connaissait à fond et bien avant JAMES, savait que nous ne connaissions pas l'étendue de nos facultés et « que souvent l'individu a conscience d'entrer en communication avec une puissance consciente et personnelle mais incommensurablement supérieure à sa propre nature » (8). Ainsi ce grand penseur, vers lequel nous poussent des affinités de race, pourrait nous dire, comme ce personnage de « L'Étape » : « Vous êtes un français, c'est-à-dire l'héritier d'une longue lignée d'hommes et de femmes qui, pendant des siècles, ont été des catholiques » (9). Non, laissez la science où elle doit demeurer. Connaissez et dépassez le fini pour apercevoir l'infini et ne troublez pas les calmes vastitudes de la foi par des discussions bruyantes qui n'apporteront rien. BOURGET nous parle, dans ses « Sensations d'Italie » de ce voyage en Toscane où, parmi les magnificences de l'art, il trouva un tombeau de MICHELOZZI sur lequel une femme aux traits émouvants semblait se crisper d'angoisse; « toute l'irréremédiable tristesse d'une grande force impuissante se lit sur cette face dont la beauté avait pourtant vaincu la vie, et ce serait la Science, prise d'épouvante, devant l'invincible énigme » (10).

Ainsi en séparant ces royaumes de l'esprit, on se trouve amené à détruire en même temps une légende aussi chère au démocratisme, « née de Louis BLANC, QUINET, MICHELET, HUGO ; d'autre part de

(8) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, pages 215 et suivantes.

(9) « L'Étape », page 38.

(10) « Sensations d'Italie », page 86.

TOCQUEVILLE, MONTALEMBERT, LACORDAIRE : celle que la révolution étant inévitable était compatible avec la religion » (11) ; « que, entre le christianisme et la révolution il n'y a pas cette antinomie radicale que la sagesse de LE PLAY avait aussitôt distinguée » (12). On y découvre cette énormité : « Pourquoi la liberté serait contraire au Sermon sur la montagne, pourquoi l'égalité pourquoi la fraternité, quand le Sauveur est venu susciter entre les hommes la justice et l'amour, glorifier les humbles, les simples, condamner les riches et les puissants ? Il n'est pas besoin de discuter un sophisme dangereux qui confond l'ordre surnaturel d'une part, et qui, de l'autre, admet la bonne foi chez les idéologues de 89 et leurs successeurs » (13). Ce compromis est impossible ; BOURGET a déjà répondu en 1902 : « Le christianisme n'a pas le même principe que la révolution. Il en a un au contraire, et l'expérience nous autorise à conclure que de ces deux principes, celui dont l'application s'est toujours accompagné de santé est vrai, c'est-à-dire conforme à la nature des choses, et l'autre non » (14). Nous devons, pour la vérité de notre enquête, rappeler que BOURGET, au cours de son voyage en Amérique, avait approuvé d'enthousiasme le programme de l'Archevêque de Minneapolis, et qu'il semblait alors rêver d'un christianisme modernisé. « Les temps sont venus où le christianisme doit accepter toute la science et toute la démocratie sous peine de voir trop d'âmes s'en aller de lui » (15). Ainsi la sévérité des dogmes tant affirmée

(11) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome I, page 12.

(12) Idem, page 12.

(13) Idem.

(14) « L'Etape », page 396.

(15) « Outremer », tome I, page 191.

par les Papes pourrait être entamée pour le bien de la religion, le voyageur semble le concevoir sans difficulté. « De quel élan ce monde moderne, malade de négations à travers sa science incomplète, irait vers l'Eglise si beaucoup de ses prêtres parlaient le langage de celui-ci. Dans le naufrage de la civilisation européenne que le militarisme et le socialisme sont en train de noyer de barbarie, voilà un point de lumière vers lequel marcher » (16). Mais dans « L'Etape » BOURGET ne se cache pas, pour faire le procès des prêtres qui ont subi l'attirance de la démocratie : « La rencontre d'Auguste COMTE, de BONALD, TAINE et DE MAISTRE, dans les théories de gouvernement, identiques en leur fond, ne les a pas éclairés sur la banqueroute que l'avenir réserve aux faux dogmes de 89 et à leurs partisans. La crainte de voir l'Eglise perdre la direction des masses est le généreux motif qui domine ces apôtres sans esprit critique » (17).

M. BOURGET à sept ans d'intervalle, semble avoir retailé les arêtes de sa doctrine religieuse, et ce voyage « Outremer » paraît avoir attiré pour un moment le trouble et la fantaisie dans la pensée de ce logicien.

Mais nous devons considérer, hors de ces conflits de théories, l'application de la religion à la régénération de l'individu et de la nation : c'est la question de la valeur sociale de l'église.

§ 2. — Valeur sociale de l'église

En 1887, l'abbé TACONET dans le roman « Mensonges », voulait reconstituer l'âme française par le christianisme. En 1893, dans « Cosmopolis » BOURGET fait tenir ce

(16) « Outremer », tome I, page 191.

(17) « L'Etape », page 391.

propos à M. DE MONTFANON, gentilhomme de bon sens et de hauts sentiments « Il y a une guérison au mal de notre siècle. BALZAC a dit : la pensée, principe de maux et de biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion » (18). Et en 1899, dans sa nouvelle Préface du premier volume des Essais psychologiques le philosophe déclare, après avoir employé le doute méthodique de DESCARTES : « La longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle m'a contraint de reconnaître, à mon tour, la vérité proclamée par les maîtres : BALZAC, LE PLAY et TAINE, à savoir que pour les individus comme pour la société le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique de santé et de guérison » (19). La religion, ce poème métaphysique, comme le dit TAINE est efficace et populaire. « A certains moments critiques de l'histoire, des hommes, sortant de leur petite vie étroite et routinière, ont saisi par une vue d'ensemble, l'univers infini » (20). BOURGET n'oublie pas son maître qui comparait la religion à une grande paire d'ailes. « Toujours et partout, disait celui-ci, depuis 1800 ans, sitôt que les ailes défailleient ou qu'on les casse, les mœurs publiques ou privées se dégradent. En Italie, pendant la Renaissance, en Angleterre sous la restauration, en France sous la Révolution et de Directoire, on a vu l'homme se refaire païen comme aux premiers siècles. Du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de TRIBERE, c'est-à-dire voluptueux et dur, etc (21). BALZAC, lui, écrit « à la lueur de ces deux vérités éternelles :

(18) « Cosmopolis », page 125.

(19) « Essais de psychol. contempor. », tome I, pages 12 et suivantes.

(20) Taine « Origines de la France contemporaine », livre III, chapitre III, page 272.

(21) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 13, et « Pages de critique et Doctrine », tome II, page 117.

monarchie et religion » (22). LE PLAY, dans sa « Réforme sociale » a appris « par l'étude méthodique des sociétés européennes que le bonheur et la prospérité publics y sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses » (23). Ainsi BOURGET adhère à la conclusion de ces « beaux génies » ; donc à cette « apologétique expérimentale » qui doit naître chez tous les penseurs sincères et qui semble la grande vérité en matière de sociologie.

BONALD dont il a subi l'indiscutable influence, veut que la religion soit à la base d'une reconstruction sociale et balaie d'abord dans les cerveaux des hautes classes les miasmes de la corruption et de la dépravation. « Donc, dans une société où la religion et le gouvernement auront été détruits, il est nécessaire que la religion renaisse chez les grands, avant que le gouvernement renaisse pour le peuple, parce qu'il est dans la nature des êtres que les dispositions de celui qui doit commander précèdent les dispositions de celui qui doit obéir » (24).

C'est aussi bien le conseil de TAINÉ : dresser avant tout la religion, assise solide de l'édifice traditionaliste. Car autant d'hommes qui ont douté, autant qui ont reporté ailleurs leur désir de croire à une volonté supérieure. C'est l'exemple de MONNERON qui n'échappe pas à ses hérédités et « chrétien dévoyé, a reporté sur des idées abstraites et inexactes, les dévotions de ses atavismes » (25). Ainsi doivent se soumettre même les indifférents ; la vérité les frappe et s'ils ne la suivent pas, au moins lorsqu'ils sont impartiaux ils avouent qu'elle les a frappés : TAINÉ qui semblait omettre le fait religieux « comme

(22) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 13.

(23) Idem.

(24) De Bonald « Théorie du Pouvoir », tome I, livre IV, page 334.

(25) « L'Etape », page 297.

les philosophes du 18^e et du 19^e, vivait en dehors de l'expérience sociale, lui rend son ampleur quand il entre avec ses « Origines » dans la vie réelle » (26). Les incroyants n'ont pu se dispenser de payer un tribut à la cause sacrée : RENAN « qui se démontrait qu'il ne devait pas croire et ne se démontrait pas comment et pourquoi d'autres avaient cru, restait sans arguments contre ce fait indiscutable et colossal d'une religion maîtresse du monde depuis 1800 ans » (27). Et bien d'autres, tous reconnaissant ce besoin de l'au delà qui a touché BOURGET malgré son positivisme. « Pendant des siècles, nos aïeux, ces hommes dont l'énergie s'additionne dans notre énergie présente, se sont agenouillés matin et soir, pour adorer la cause inconnue » (28).

Les hommes qui avaient « le besoin profond de se passer de Dieu » n'ont pas compris qu'ils enlevaient ainsi une chance de durée à leur société. La France, née dans la religion la réclame, elle sait « que si Dieu ne garde pas la cité, celui qui la garde veille en vain ». Si les administrateurs et les administrés d'un pays discipliné et prospère ont pu, sans grands dommages, donner libre cours à leurs turpitudes, c'est que l'intolérance a détruit la famille et l'ordre par la quasi-suppression de l'autorité paternelle, par la loi du divorce, par la suppression de la propriété, autant de violences faites au Décalogue qui, suivant LE PLAY, « résume toutes les conditions de santé sociale des peuples » (29). La France reconnaîtra-t-elle un jour ses torts et fera-t-elle amende honorable ou simplement pour maintenir sa dignité dans le concert des nations, suivra-t-elle l'exemple du grand politi-

(26) « Sociologie et Littérature », page 111.

(27) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 74.

(28) « Essais de psychol. contempor. », tome II, page 56.

(29) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 112.

que TALLEYRAND qui, comme le rappelle BOURGET « voulut, malgré son scepticisme, mourir en catholique, attestant que l'église et la France ne peuvent se séparer » (30).

BOURGET a traité, dans quelques-uns de ses livres des bienfaits sociaux de la religion, il a montré dans « Outremer » les pas de géant faits par le catholicisme à cause de ses résultats moraux : les conversions en masse ont amené là-bas le nombre des catholiques qui étaient de 25,000 à la fin du 18^{me} siècle, à celui prodigieux de 10 millions en 1895. Mais c'est dans un très beau roman que le philosophe traite de la toute-puissance des dogmes. « Le DÉMON DE MIDI » a paru à la veille de la guerre en 1914. En voici le sujet : Louis SAVIGNAN écrivain traditionaliste et catholique (quelle joie profonde de se sentir chiffre vivant d'une addition vivante, au lieu de tomber dans « l'à quoi bon » du nihilisme) se laisse entraîner par une femme qu'il avait aimée, jeune et pure, à commettre le péché d'adultère. Il va donc, lui, le rude théoricien du catholicisme, renier la règle sévère de son église, lorsque son fils est sur le point de fauter plus lourdement encore en suivant les hérésies bizarres d'un prêtre relaps. Louis SAVIGNAN, pour ramener son fils à l'orthodoxie, ne doit pas être lui-même en contradiction avec la religion : il vaincra son amour et rendra son fils et l'hérésiarque même à l'église du Christ.

Il est à remarquer que BOURGET a toujours donné aux serviteurs de la religion catholique, une grande place dans tous ses livres. Nous avons cité souvent l'abbé TACONET, de « Mensonges ».

Dans une nouvelle intitulée « Le Candidat », l'écrivain veut prouver la haute influence des prêtres sur la moralité des jeunes gens : Un jeune candidat

(30) « Pages de critique et doctrine », tome I, page 254.

aux élections législatives, en possession de lettres compromettantes qui pourraient perdre son adversaire radical, les envoie à celui-ci sur le conseil d'un prêtre « Nous les vaincrons en ne leur ressemblant pas et parce que nous sommes, nous, avec nos morts » (31). L'écrivain voit donc dans les prêtres les piliers de la tradition ; les révolutionnaires les craignent et tremblent de leur confier leurs enfants de peur qu'ils ne les ramènent dans le chemin de la vérité. Ainsi BALZAC réclamait ardemment mais vainement l'éducation congréganiste qu'il savait « hideuse aux révolutionnaires ». Et BOURGET louange jusqu'aux modestes curés de campagne qui luttent comme ils peuvent contre la déchristianisation et aussi contre la dépopulation en voulant réunir la famille autour du clocher, car « le clocher c'est la tradition » (32).

(31) « Les deux sœurs », page 313.

(32) « Au Service de l'Ordre », page 250.

CHAPITRE II

LA TRADITION

§ 1^{er}. — Ce qu'elle est

BOURGET n'a pas trouvé dans la religion la seule source de sa doctrine. Du reste s'il l'a nommée « traditionalisme par positivisme » c'est que la tradition lui paraissait, par ses verus profondes, digne de restaurer la société française. Certes la religion est une tradition elle-même et parmi les plus puissantes : elle est la forme sensible de la durée. Mais la tradition, pour le sociologue, c'est l'interprétation par les esprits sensés, des grandes lois de la nature : de l'hérédité, de l'atavisme. Et cela devient alors le culte des ancêtres, le respect de leur pensée et de leur œuvre, le courant spirituel qui, depuis l'origine des mondes, détermine les hommes, même ceux qui y opposent la pauvre force de leur personnalité ; enfin, c'est la chaîne imbrisable que symbolise la terrible puissance du passé.

La base de la tradition est la grande idée de la race, la pierre de touche de toute la pensée philosophique de TAINE. Elle détermine l'homme et la nation, agence les coutumes et les mœurs, et à travers les siècles poursuit son œuvre. BOURGET marque puissamment cette subordination à la race dans ses réflexions sur le peuple américain. « Les idées, constitutions, doctrines, systèmes, ne sont qu'apparences sous lesquelles travaille un petit nombre de faits et parmi eux le plus réel, le plus essentiel, le seul es-

sentiel peut-être, demeure la *race* » (1). Ainsi va l'Amérique, entraînée dans le tourbillon des affaires, là où la conduit un passé restreint et tourmenté, sous l'égide de l'individualisme le plus forcené mais spécial à la race. Ceux qui comprendront que la race s'est faite à travers les années, suivant le rythme de la nature, avec les apports de plusieurs siècles c'est à-dire des hommes nouveaux, des pensées et des gestes nouveaux et que la sélection la débarrasserait de ce qui ne devait pas subsister, ceux-là comprendront qu'on ne peut pas jeter impunément le fruit d'expériences immenses. Comment songer à la pérennité d'un peuple, d'une nation, d'une race, si on ne reconnaît pas l'immense influence du passé ? C'est ne pas avoir « le sens des causes » dit BOURGET (2).

Dire qu'on a souvent lancé dans le creuset d'une race qui s'épure lentement, des éléments de souillure, c'est là l'œuvre du cosmopolitisme que l'écrivain a si tragiquement dépeint dans « Cosmopolis ». L'incompréhension du passé pousse ainsi les hommes à aller chercher chez leurs voisins des ferments d'idées et même des individus qui, en transportant chez nous des antécédents différents heurtent de front les expériences les plus vérifiées. « Le cosmopolitisme détruit les races. L'homme doit accumuler en lui une longue succession de volontés identiques pour fixer la force. C'est pour cela que les robustes races ont toujours eu des commencements monotones, des mœurs étroites, un respect superstitieux de la tradition » (3). On a remplacé cela par un monde moderne, on a livré l'individu, inconscient de ses ancêtres, à la fantaisie de ses ambitions, on a renversé les coutumes, chanté les charmes de

(1) « Outremer », tome I, page 310.

(2) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 167.

(3) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 318.

l'aventure, et ce chant a tellement troublé les hommes qu'ils croient avoir inventé un trésor : l'émancipation. Ainsi ils prennent, une fois de plus, les pâles reflets de leur esprit pour la vraie lumière. « Au lieu de la vieille France, s'exclame M. DE MONTFANON, votre société, issue de la révolution, est pourrie avant d'être mûre » (4). L'incarnation de cette moralité par manque de tradition, on la trouve dans l'aventurier international, coureur de palaces. « Ça n'a pas de patrie, pas de religion, protestant en attendant qu'il se fasse schismatique, pas de famille, pas de tradition. Où est le passé ? Tout ce qui constitue, qui établit l'homme moral ? » (5).

BOURGET s'insurge contre ceux qui ont établi la France actuelle parce qu'ils ne se sont pas contenté de violer l'ordre naturel, mais ont renié leurs morts et « les morts ont une hypothèque imprescriptible sur la propriété des vivants. En outre, ils n'ont pas seulement légué le résidu de leurs efforts à tous les vivants actuels, ils l'ont légué à tous les vivants à naître » (6). Briser le lien sacré de la tradition c'est mépriser la volonté des morts. L'écrivain découvre en Angleterre ce culte du passé qu'il souhaite à la France : « Là-bas, ils ont ce génie du prolongement qui fait reposer tout ce qui est sur tout ce qui fût » (7). Et le respect de ce qui a précédé n'implique pas l'abnégation de l'individu, la suppression de son initiative. Il la réduit seulement à ce qui est juste. BARRÈS qu'on offre tous les jours comme un exemple d'égotisme, se sentait rattaché par des fibres profondes à la tradition. Il avait senti que « le moi est

(4) « Cosmopolis », page 22.

(5) Idem.

(6) « Sociologie et Littérature », page 96.

(7) « Etudes anglaises », page 351.

issu d'une longue suite d'aïeux, dont les hérédités se sont accumulées en lui » (8).

L'état d'esprit qui entraîna la chute de la tradition a, en même temps, affaibli le patriotisme. Les historiens qui excusent cet attentat, ne comprennent pas que la patrie c'est la « terra patrum, le pays tel que les ancêtres l'ont fait » (9). BOURGET rappelle à dessein la forte théorie de FUSTEL DE COULANGES, qui voulut être enterré religieusement par respect des ancêtres. Il s'en aide comme d'un argument de valeur pour désapprouver ceux qui ont renié un grand passé quand ils ont remanié la constitution du pays. FUSTEL disait : « Les institutions politiques ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme. La volonté même de tout un peuple ne suffit pas pour les créer. Les faits humains qui les engendrent ne sont pas de ceux que le caprice d'une génération puisse changer. Les peuples ne sont pas gouvernés selon qu'il leur plaît de l'être, mais suivant que l'ensemble de leurs intérêts et le fond de leurs opinions exigent qu'ils le soient » (10). La prétention des hommes, à peine arrivés dans la société, de substituer leur mince raison à la longue théorie des expériences ancestrales pousse le vieillard du TIMÉE (PLATON) à dire à SOLON : « Vous êtes jeunes quant à vos âmes. Vous ne possédez aucune vieille doctrine transmise par les aïeux, aucun enseignement donné de siècle à siècle, par les têtes blanchies » (11).

Combien ont ainsi méconnu la loi de la durée, qui ont aidé les utopies de constructeurs trop hardis. Ils n'ont pas su chercher dans les générations précé-

(8) « Sociologie et Littérature », page 191.

(9) « Pages de critique et doctrine », tome II, pages 157 et suivantes.

(10) Idem.

(11) « L'Etape », page 307.

dentes, le secret de leur force, de ce qui allait leur servir pour détruire l'œuvre de ces générations. ALBERT SOREL estimait que « le meilleur de notre force est hérité » et il disait en parlant de la nation : « Cette personne collective est formée des aspirations permanentes, des instincts constants, etc. Et la somme sentie de son histoire, l'aboutissement de mille causes convergentes, c'est l'idée nationale » (12). Pour le bien de la Nation qui se perd au milieu des déclamations républicaines, BOURGET croit qu'il est temps de susciter une reviviscence des vérités conservatrices : il faut à nouveau, au-dessus de la tempête révolutionnaire et de l'épopée napoléonienne, que l'homme se sente à nouveau lié aux éléments secrets de la France, à son être éternel et puisse hausser son esprit jusqu'à dire avec SAINT-PAUL « étant lié, je suis libre ». Il n'était, certes, pas besoin de faire un essai aussi pitoyable de gouvernement et de se passer de la tradition pour échouer de la sorte : pour aboutir, comme dit TAINE, à un ordre social contradictoire qui ressemble tantôt à une bacchanale d'énergumènes, tantôt à un couvent spartiate. Les démagogues continueront à louer le désordre actuel parce qu'il a été établi au nom de ces deux divinités : l'avenir et la raison. C'est, dit BOURGET, toujours « cette même forme d'esprit dont le monument le plus significatif est la Déclaration des Droits, et qui consiste à vouloir, après des centaines de siècles, recommencer la société » (13). Quelle négation du positivisme, qui, lui, peut certes aider à découvrir les réalités nécessaires à la vie d'une nation, à démasquer les redoutables utopistes « qui veulent substituer la demi instruction aux forts ins-

(12) « Pages de critique et doctrine », tome I, page 373.

(13) « Sociologie et Littérature », page 42.

tinets de la coutume, la demi éducation à la saine rudesse des mœurs héréditaires » (14).

L'écrivain cherche des leçons dans les exemples des grands pays voisins : il cite l'Angleterre surtout, ce foyer de conservatisme, qui s'appuie sur « une famille royale, associée à beaucoup de passé, une noblesse, une église nationale, une vigoureuse vie locale et provinciale » (15). Il livre ces faits à la réflexion de ses lecteurs, à l'occasion du Jubilé de la reine VICTORIA en 1897, et plein d'admiration pour ce pays qui sait « admettre le nouveau sans jamais détruire le passé » (16), il essaie d'établir une morale de la force non de la force individuelle, mais de la force nationale dans ses attaches au passé. Il flétrit le Jacobin qui ne peut s'empêcher d'un retour vers la vieille France, calme et puissante, le républicain âpre et individualiste « qui ne rêve, quand il s'abandonne à ses goûts, que d'une famille établie, de mœurs locales et traditionnelles, d'un milieu terrien » (17).

BOURGET veut ramener à la vérité ce que beaucoup appellent des préjugés. Le plus effroyable préjugé n'est-il pas d'avoir détruit sans juger de ce qu'on pourrait construire ensuite ? Ses préjugés à lui, aux traditionalistes, ce sont les éléments d'ordre « les vérités sociales profondes : l'addition des efforts des générations, le domaine patrimonial, les classes sociales, la race » (18). Ainsi parle le Marquis DE CLAVIERS GRANCHAMP à son fils dans « L'Emigré ». On a beau essayer de miner le passé en ordonnant des sapes, on ne le fera pas disparaître complètement ;

(14) « Pages de critique et doctrine », tome I, page 279.

(15) « Etudes anglaises », page 354.

(16) Idem, page 78.

(17) « L'Etape », page 26.

(18) « L'Emigré », page 61.

il est dans les esprits et ne s'efface pas. Ces destructeurs, pour en éloigner le spectre, agitent le progrès. Mais BOURGET dénie toute vertu à ce progrès : on a voulu abattre la tradition, faire entrer dans les mœurs un faux esprit de réforme, suivant l'idéologie démocratique, on a forcé la science aux œuvres de destruction et le résultat, nous le voyons tous les jours dans les « Faits divers » d'enfants ou d'adultes se livrant aux forfaits. C'est à peu près ce qu'il dit dans les Nouvelles pages de Critique et Doctrine(19).

La maxime de TAINÉ que les préjugés sont « des raisons qui s'ignorent » s'avère tous les jours, puisque la France réclame la discipline qu'elle a perdue et qu'elle avait péniblement acquise à travers les temps. L'erreur de ceux qui veulent maintenir le régime actuel sous un prétexte de justice, s'est révélée depuis longtemps. Pour cette prétendue justice, le désordre s'est installé en même temps qu'une constitution idéaliste à laquelle nos ancêtres n'ont jamais voulu s'arrêter. Et serions-nous même obligés à constater la justice de notre démocratie que BOURGET est prêt à nous conseiller de croire LACTANCE, ce père de l'église catholique qui écrivait : « *Justicia spéciem quamdam stultitiæ habet* » ou à peu près : Ceux qui suivent toujours la justice font figure de sots.

A l'état de choses créé par les révolutionnaires qui ont prétendu déduire la société de quelques principes, BOURGET va opposer un régime de traditions « codifié par la coutume, l'humble et quotidienne expérience » (20). Et à sa suite, nous allons dénombrer les remèdes qui doivent guérir sans conteste le corps social.

(19) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, pages 231 et suivantes.

(20) Préface du « *Tribun* », page 210.

§ 2. — Ce que veut la tradition

Nous avons dit que la crise nationale qui sévissait en 1898 avait singulièrement précipité les conclusions sociales de BOURGET. La nécessité du relèvement national lui paraît alors impérieuse et pour avoir raisonné sur les errements révolutionnaires, il se sent un peu coupable de n'avoir pas exposé les grandes lignes de sa doctrine positive. Certes, il excuse ses doutes et ses incertitudes en se donnant l'étiquette de traditionaliste par positivisme, qui implique une lente et longue expérience des choses avant de pouvoir conclure. Et le sociologue s'il est, comme nous l'avons déjà montré, franchement attiré vers les traditions à cette date de 1898, se trouve encore assez loin de l'adhésion au monarchisme. En 1902, il annonce « qu'il présente une somme des idées de la contre-révolution, aux antipodes des idées de la révolution sans pour cela être réactionnaire » (21). C'est là une subtilité de langue que BOURGET doit regretter maintenant puisque depuis nous avons eu au moins deux manifestes de royalisme évident. La doctrine Bourgétienne s'est donc créée à la longue, elle n'en a sans doute que plus de valeur et c'est là comme une cristallisation des tendances sociales qui aboutit à la nécessité d'un Gouvernement adéquat. Nous devons donc suivre cette période critique et extrêmement importante qui part de 1898 jusque vers 1912, et pendant laquelle notre sociologue abordera les graves problèmes de morale sociale et nationale. MAURRAS qui a suivi l'évolution de BOURGET et pris la défense de sa philosophie, considère aussi cette époque comme la plus significative des idées sociales du Maître, et il énonce un programme de reconstruc-

(21) Préface de « L'Etape », page 3.

tion par un tableau « des raisons strictement humaines, elles-mêmes strictement issues des sciences sociales et politiques pour vouloir : la famille stable, le mariage indissoluble, l'héritage transmis, le métier continu de père en fils, la province autonome, l'état aristocrate, la religion souveraine » (22).

Nous avons déjà traité de la religion ; nous parlerons plus tard de l'état aristocrate, de la province autonome, etc. En effet, pour arriver à réinstaller ces systèmes, il faut avant tout fortifier la cellule sociale et pour cela modifier les lois démocratiques de l'héritage et supprimer le terrible fléau du divorce. BOURGET veut donner à la France des personnalités fortes et il résume les moyens d'y parvenir dans la Préface du « *Tribun* » en 1911. A ce moment, il a traité de presque toutes ces graves questions et il prend, en quelque sorte, une position politique : il lui faut recréer la famille, véritable cellule sociale, il lui faut le droit d'ainesse ou celui de tester pour que cette famille puisse durer, il lui faut l'indissolubilité du lien conjugal. Avant cela, il veut supprimer les erreurs individualistes : l'égalité successorale qui aboutit à la médiocrité du milieu familial, le divorce qui entraîne comme syndromes là où il existe : la criminalité, la folie et le suicide ; la diminution de l'autorité paternelle. Ainsi on aura dégagé le caractère invariable de ce que LE PLAY appelait « la constitution essentielle » (23).

1° LA FAMILLE

Déjà le catholicisme avait compris la nécessité de la famille unie, car le lien du sang est le plus solide par sa nature et la réversibilité chrétienne va même

(22) « *Revue hebdomadaire* », 15 décembre 1923, page 312.

(23) *Idem*.

jusqu'à faire payer aux enfants innocents les fautes des parents. BOURGET, ces dernières années, en 1927, a traité dans un roman « Nos actes nous suivent » le thème délicat de la responsabilité morale d'un père prévoyant douloureusement que son fils devra racheter les erreurs paternelles. L'attachement invincible qui unit ordinairement les membres d'une même famille est si naturel qu'il semble impossible de laisser l'individu se débattre seul contre l'existence sans l'adjuvant moral de la famille. C'est rabaisser l'homme au seul désir de la satisfaction matérielle, à l'âpreté au gain, que l'éloigner de la famille. Et cette tâche impie a été assumée par la révolution lorsqu'elle exhaussait des politiciens comme ce PORTAL du « Tribun » (acte I) qui dit « Oui ou non nous séparons-nous de l'ancien monde en affirmant comme dogme fondamental que l'unité sociale est l'individu et non pas la famille... Toute l'iniquité de la société actuelle tient dans ce mot : la famille ». Pourquoi ? Parce qu'elle seule est gardienne vigilante des traditions, parce qu'elle fait profiter l'enfant de l'expérience du père, qu'elle implique une tutelle sérieuse jusqu'à l'âge de raison et que l'enfant prend ainsi doucement conscience de son devoir de pas déroger

Il y a quelques années, un auteur célèbre mettait sur la scène un personnage qui, s'adressant à un jeune homme, disait : « La famille est une boutique dont la religion est la porte basse » (24). A celui-là on ne peut opposer que le personnage de BALZAC, auquel fait allusion BOURGET et qui peut répondre : « Chaque animal a son instinct : celui de l'homme est l'esprit de famille » (25). La famille est faite non seulement du lien du sang mais de l'amour partagé, de la fibre

(24) Henri Lavedan « Le Marquis de Priola ».

(25) « Sociologie et Littérature », page 80.

maternelle, de l'autorité du père, et aussi des menus gestes quotidiens, des habitudes contractées dans ce cercle étroit et pieusement gardées, aussi, de la propriété commune et du travail commun : « C'est le travail dit-on, dans « Cosmopolis » qui additionne l'effort des fils à celui des parents, qui fait les familles, et les familles font les pays puis les races » (26). L'hérédité y perpétue les qualités mais aussi souvent les tares, et c'est le resserrement des affections familiales qui peut en atténuer les conséquences tragiques (ainsi dans le roman « La Geôle », les suicides dans une même famille). BOURGET traite magistralement du sujet de la famille telle qu'elle est envisagée par les jacobins dans le « Tribun ». C'est la plus rude critique qu'il ait faite de l'individualisme démocratique si opposé à celui de BARRÈS, qui prend sa force dans l'âme collective, œuvre de la terre natale et des morts :

PORTAL, Président du Conseil, socialiste militant, veut faire voter trois lois importantes de son programme : élargissement du divorce, suppression totale du contrôle des parents sur leurs enfants, suppression de l'héritage. Négateur de la famille et promoteur de l'individu cellule, il va bientôt souffrir de l'acte malhonnête accompli par son fils GEORGES qui vend des documents importants à ses adversaires politiques pour l'amour d'une maîtresse. PORTAL, logiquement entraîné par ses convictions, devrait dénoncer son fils, mais la fibre paternelle s'éveille et il démissionne, reconnaissant douloureusement l'existence de la solidarité familiale.

Où passerait donc l'hérédité d'honneur, de probité, si la famille n'était pas là pour en faire sentir la valeur ? Et le rude labeur que supportent les pères de famille, une vie durant, ne démontre-t-il pas qu'une chaîne solide l'attache au devoir familial.

(26) « Cosmopolis », page 425.

BONALD a dénoncé le mal et BOURGET y voit, comme lui, le crime de réformateurs dangereux. Ceux-ci veulent donc détruire la société car « la famille est le commencement et le terme de la société ; elle est nécessaire à la conservation des trois êtres qui la composent » (27). De plus, les relations entre les familles entraînent nécessairement la législation de la société « Elles sont la législation primitive : il existe donc une constitution éternelle dont nos constitutions promulguées ne doivent être qu'une application. L'histoire des peuples démontre la grandeur de tout pays construit d'après cette constitution. Voilà le principe du traditionalisme de BONALD » (28). On voit là une des applications de la doctrine d'un des grands maîtres de la contre-révolution, de cette doctrine à principe ternaire qui soumet l'homme à trois éléments : cause, moyen, effet. Dans la politique nous obtenons ainsi : le pouvoir gouvernemental, le Ministre et le sujet. Dans la famille, les trois membres qui la composent. Auguste COMTE partage cette idée sous des formes différentes : l'individu n'est pas strictement égoïste comme le pense HOBBS. Il a même certaines tendances à vivre en société mais il n'en a pas le moyen par soi-même, et il faut avoir recours à la famille pour lui permettre d'exister socialement. Car la famille est l'élément social indiscutable ; à cet effet, il faut la consolider et propager son esprit : on ne saurait séparer en biologie la cellule du tissu dont elle fait partie ; c'est ce tissu qui est l'unité sociale de départ. Pareillement l'individu n'est pas l'élément primitif dans la société. Le noyau vital auquel il est intégré est la famille et les familles réunies dans un concours à un but commun forment la société. Il ne faut pas omettre cette interdépendance des centres

(27) « Sociologie et Littérature », page 106.

(28) Idem.

familiaux ; la diminuer, c'est diminuer l'énergie vitale de chaque noyau, partant, l'énergie de la société. BOURGET paraît fortement imprégné de cette théorie quand il nous dit : « Comme un organisme, la société se résout en une fédération d'organismes moindres. Il ne faut pas que l'énergie des cellules devienne indépendante. Or la famille est la cellule sociale et non l'individu ; pour celui-ci se subordonner à la société, c'est se servir lui-même » (29).

La famille est aussi le principe premier de toute la sociologie de BALZAC. BOURGET cite la thèse de M. FUNCK BRENTANO qui a trouvé plus de trente romans balzaciens traitant du problème de la famille : « Un ménage de garçon », « Eugénie Grandet », « Cousine Bette », « Le lys dans la vallée », « Le contrat de mariage », etc. et qui le fait conclure par cette appréciation de BONALD sur le Décalogue : « cette loi est le germe de toutes les lois subséquentes parce que le germe de tout état ultérieur de la société est dans la famille » (30). Nous ne multiplierons pas les citations dans l'esprit de celle-ci ; ce que nous essayons de montrer c'est une des idées majeures du sociologue. Il magnifie l'œuvre familiale pour contrebalancer la propagande néfaste, à son sens, de l'arrivisme individualiste. Dans un discours à l'Académie française pour le prix MONTHYON, il fait l'éloge de la vertu dans la famille française et regrette que les belles familles, force du pays, tendent à disparaître (31). Pour revivre, pour s'étayer, pour durer enfin, elles ont besoin de l'armature solide que la tradition seule avait su forger.

(29) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 21.

(30) « Sociologie et Littérature », page 67.

(31) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 89.

2° L'HÉRITAGE

C'est dans « Un homme d'affaires » que BOURGET a clairement abordé la question de l'héritage et de ses fâcheuses répercussions sur la propriété familiale : « On sait que le titre 1^{er} du 3^e livre de ce recueil de nos abus, dit-il en parlant du Code, par son règlement des héritages est sans doute entre les erreurs issues de faux dogmes révolutionnaires, la plus meurtrière, la plus perfidement aménagée pour empêcher toute œuvre durable de création et de conservation. Quelle fortune patrimoniale résiste au partage forcé ? » (32).

Il est certain que le bien de famille se trouve singulièrement diminué du fait que les enfants, d'après le Code civil, doivent être traités sur un pied d'égalité, sans qu'aucune faveur particulière puisse être consentie par les parents. Mais cela, le principe de l'héritage étant admis, paraît assez conforme à la plus élémentaire équité et si l'affection des parents ne se répartit pas uniformément, faut-il alors aider à créer une animosité presque certaine entre frères et sœurs. Le sociologue n'est pas de notre avis. Pour lui le père doit avoir le droit de tester à son gré, ou bien alors on doit purement et simplement rétablir le droit d'ainesse. L'opinion de BALZAC est d'un grand poids en la matière : il n'est pas de plus rude théoricien de la famille dont il accusait la révolution d'avoir détruit les bases pour inaugurer un individualisme « horrible produit de la division à l'extrême des héritages » (33). BALZAC a donc recherché les conditions de vigueur des familles. Avec LE PLAY, il attribue à l'article du Code, relatif au partage forcé des héritages cet éparpillement de notre énergie na-

(32) « Un homme d'affaires », page 26.

(33) « Sociologie et Littérature », page 69.

tionale que TAINÉ résumait un jour : « Quand on veut construire une maison, on ne commence pas par broyer les pierres jusqu'à ce qu'elles soient du sable » (34). La divisibilité périodique des fortunes a entraîné le relâchement du lien établi entre les générations. « L'intégrité du capital matériel et moral » s'effrite lentement au fur et à mesure des transferts de père en fils. L'auteur de « la Comédie humaine » n'a pas cessé d'attaquer ce principe funeste du partage égal ; il dit « le partage égal entre les enfants offre une image séduisante, mais il n'a que des avantages momentanés » (35). La cause du mal git dans le titre des successions du Code qui ordonne le partage égal des biens. Il émiette le territoire, individualise les fortunes, etc. En proclamant les vérités des droits à la succession paternelle, ils ont tué l'esprit de famille.

Et BOURGET poursuit avec BALZAC la théorie successorale des individualistes jusqu'à ses derniers retranchements. Ainsi parvient-il à accorder à ceux qui nient la réalité du bien familial que la propriété est un vol et qu'on ne doit reconnaître au possesseur provisoire qu'un droit d'usufruit. La continuité dans la famille est donc menacée de disparaître ; avec elle disparaîtra ce goût de la terre des aïeux, qui attachait au sol de rudes travailleurs et ce sera le déracinement, dont a tant parlé BARRÈS.

La vérification par l'expérience de nombreux siècles, du bienfait de la liberté de tester ou du droit d'aînesse, s'est heurtée à une idéologie égalitaire. Quand saura-t-on que pour rendre la continuité à la famille française, il faudra lui rendre l'indivision du domaine patrimonial par l'unicité de l'héritier. La réhabilitation des majorats sera un heureux rappel

(34) « Sociologie et Littérature », page 69 et suivantes.

(35) Idem.

de ce dernier vœu que SAINT BENOIT exigeait de ses moines : permensitas (la continuité).

BOURGET a dû abandonner ces derniers temps la discussion de l'intégrité du domaine patrimonial pour aborder celle plus importante de la légitimité de l'héritage : ce qu'avait prévu BALZAC est arrivé avec les progrès rapides du communisme. Et il n'est plus temps de ratiociner sur les bienfaits du droit d'aînesse quand de dangereux fauteurs de troubles lancent dans le peuple des sentences de ce genre : il y a dans le monde, deux grandes institutions créées par la paresse : l'esclavage et l'héritage. BOURGET saisit l'occasion d'un acte récent de M. MUSSOLINI (décret du 1922) en Italie, exemptant de tout droit l'héritage direct, pour justifier une pratique séculaire qui trouve ses racines dans l'histoire la plus reculée. En effet l'héritage est organe de durée, comme le langage et l'écriture. Le foyer l'est aussi et s'isole des contingences dans le bonheur : « L'instinct de permanence, sans cesse en révolte dans le cœur humain contre l'invincible écoulement du temps, s'est ému chez le père à la pensée que le fils ne posséderait pas l'habitat construit de ses mains, et cela dès l'époque la plus sauvage » (36). Il existe une mystique de l'idée d'héritage et les sophismes devraient plier devant la puissance d'un sentiment qui exclut l'égoïsme habituellement odieux. « Se complaire à posséder pour transmettre, c'est transformer en bienfaisance ce dur appétit de propriété » (37). Ainsi l'héritier aidé à l'orée de sa vie, saura ce qu'il doit à ses parents. « La notion de la prospérité s'ennoblit en lui ; un contrat tacite le relie à ses prédécesseurs mais aussi à ses successeurs. Au nom d'un terme abstrait : la Justice ce serait tarir une source

(36) « Au service de l'ordre », page 174.

(37) Idem.

vivante que d'abolir l'héritage » (38). Et TAINÉ l'avait senti quand il parlait des circonstances enveloppantes qui façonnent les hommes d'un même opays. Mais lui, avait regardé de trop haut et n'était pas descendu jusqu'à ce petit noyau familial qui se perpétue dans la vigueur grâce à l'héritage.

BOURGET revient alors au terme de son article sur la nécessité du testament libre, cher à LE PLAY, ou du droit d'aînesse « Le mal est là, dit-il. N'y aurait-il pas en France des législateurs intelligents pour oser une réforme semblable » (39).

3° LE MARIAGE INDISSOLUBLE

Quand on ne cherche que les satisfactions d'un individualisme bas et facile et qu'on professe, pour éviter toute contrainte, le mépris des règles catholiques, alors il ne subsiste plus rien de ce qui faisait la force des institutions qui, au cours des âges, ont aidé la France à vivre. TAINÉ a soumis à l'opinion les paradoxes de DIDEROT, qui certainement s'amusaient de sa plume quand il écrivait que le mariage perpétuel est un abus, « que c'est la tyrannie de l'homme qui a converti en propriété la possession de la femme ». Et, ajoute TAINÉ, « il n'y a de bonheur et de mœurs que dans les pays où la loi autorise l'instinct comme, par exemple, à Otaïti où le mariage dure un mois, souvent un jour, parfois un quart d'heure, où l'union des sexes est une fête religieuse que l'on célèbre en public » (40). La polygamie, basée sur le désir sexuel constamment renouvelé par la diversité, cherche une excuse dans les penchants humains et veut même se donner une cer-

(38) « Au service de l'ordre », page 174.

(39) Idem.

(40) Taine « Origines de la France contemporaine », livre III, chapitre III, page 285.

tainc allure de morale en s'autorisant de la nécessité de la repopulation, certainement plus aisée dans ce cas. Mais BOURGET ne s'arrête pas aux instincts de l'homme. S'il veut en France le mariage indissoluble, c'est parce qu'il voit une nécessité sociale et que, encore une fois l'homme doit se soumettre dans son propre intérêt, aux conditions d'existence de la société. Dans un drame puissant, paru sous forme de roman, en 1904, et transporté à la scène en 1908 : « Un divorce », le sociologue a stigmatisé les adeptes de cette institution qu'il déclare un attentat à la saine organisation de la famille, en en dévoilant les terribles résultats. On a reproché surtout à cette œuvre de partir dans l'intérêt des idées qu'elle défend, de postulats très discutables. L'écrivain s'est-il laissé entraîner seulement par son instinct de romancier ou a-t-il, à dessein, imaginer des complications morales susceptibles de faire triompher sa thèse ?

Madame DARRAS, divorcée d'un premier mari, renait à la foi catholique perdue. Elle se confie à un prêtre qui n'excuse pas son divorce. Dans sa maison, un autre drame s'élabore : son fils Lucien aime et veut épouser une jeune étudiante qui professe la libre pensée, honnête mais fille-mère à la suite d'une lamentable séduction. M. DARRAS, homme intègre et droit, bien que converti aux dogmes proudhoniens et certain de la valeur de la conscience individuelle, refuse malgré cela à son beau-fils, son consentement au mariage : il se met donc en contradiction avec sa doctrine d'émancipation de l'individu. Le vrai père de Lucien meurt et, celui-ci sent l'amour filial se réveiller et peut donc passer outre au refus de son beau-père qui n'est rien pour lui.

Le drame s'anime plus encore : Madame DARRAS veut revenir à l'Eglise, demande l'assentiment de son mari qui ne reconnaît pas son erreur, et dans ce

foyer, naguère paisible, vont régner la division et l'inimitié.

Le moraliste a fait de DARRAS le type de cette génération qui a voulu concilier toutes les vertus du monde traditionnel avec le système d'idées le plus contraire à ces vertus. Il a confié la défense de ses idées à un prêtre, l'abbé EVRARD, savant et puissant observateur du mécanisme de l'individu et de la société. Dans la famille, le divorce a des effets tragiques : « J'ai vu, dit l'abbé, des haines fratricides entre les enfants du premier et du deuxième lit ; ici les pères et des mères jugés et condamnés par leurs fils et leurs filles, ici des heurts meurtriers entre le beau-père et son beau-fils. Ailleurs, des luttes horribles entre le premier mari et son ancienne femme autour des maladies de leurs enfants » (41).

Comment parvenir à concilier l'éducation des enfants d'un premier lit et la création d'un nouveau foyer ? NAQUET, promoteur de la loi de 1884, a répondu dans son livre « Vers l'union libre » qu'on ne pouvait s'arrêter à des questions de détails domestiques quand il s'agissait de l'avenir de la société. BOURGET n'admet pas cette défense : il montre les avantages du mariage indissoluble, non seulement dans la famille où il évitera bien des troubles, mais dans la société ; au reste, la société se compose de familles et « tant valent ces familles, tant vaut la société » (42). Il nous fait considérer toutes les chances de santé que le mariage indissoluble apporte à la famille : « chance de réflexions sérieuses avant l'engagement, puisqu'il est irrévocable ; chance de cohésion plus étroite entre les ancêtres, les parents et les enfants, puisque la lignée comporte moins d'éléments hétérogènes ; chance d'unité dans l'esprit des

(41) « Un divorce », page 30.

(42) « Un divorcé », page 27.

membres et de suite dans la tradition » (43). Un pareil tableau paraît convaincant, mais n'est-il pas difficile d'omettre les situations tragiques de certains foyers où les commencements de discorde deviennent bientôt de la haine, et que seul le divorce peut résoudre ? Pour l'écrivain, le divorce ne repose que sur un élément unique : le désir sexuel et ses satisfactions. « Le divorce c'est de la polygamie successive (44) ». Et comme tout désir non bridé par une discipline sociale, il devient bientôt nocif. « Dans les pays où le divorce existe, le chiffre des criminels, fous et suicidés est proportionnellement décuplé chez les divorcés » (45). M. DE LAMARZELLE qui s'est associé avec une conviction profonde à la thèse de BOURGET, dans un article du « Correspondant » du 25 Octobre 1904, félicite l'auteur d'avoir montré qu'en acceptant le divorce, on est près d'accepter l'union libre et même l'amour libre tel que PLATON le conseillait dans sa « République ». Que ferait-on alors des enfants ? On les confierait à l'Etat qui se chargerait de leur éducation. Voilà la famille détruite, l'homme ravalé à ses plus vils besoins, la bête carnassière à l'affût pour tomber sur une proie nouvelle chaque jour, tout cela parce que l'individu veut suivre son bon plaisir. Nous ne sommes pas alors bien éloignés de l'idéal de LOTI disant à William BROWN : « J'ai pour règle de faire ce qui me plaît, en dépit de toute moralité et de toute convention sociale ». M. DE LAMARZELLE nous rappelle la phrase de DE MAISTRE, censeur impitoyable des institutions démocratiques : les Français iront jusqu'au bout de leur erreur. Le divorce en France comme ailleurs est diversement interprété ; ce n'est pas ici la place d'en faire le pro-

(43) « Un divorce », page 27.

(44) « Un divorcé », page 28.

(45) Idem.

cès ou l'apologie. Peut-être pourrions-nous trouver dans la formule courante qu'on applique à tant de choses : un mal nécessaire, un terrain de rapprochement de l'idéal moral et de la réalité sociale.

BOURGET qui veut intensifier la vie des centres familiaux, ne peut évidemment admettre l'esprit de la loi NAQUET, et au fil de ses ouvrages, il rappelle souvent par une phrase lapidaire, le mépris auquel il l'a vouée. Mais c'est dans « Un divorce » que nous avons pu trouver l'essentiel d'une argumentation résolument traditionaliste et qui ne laisse aucun doute sur les sentiments de l'écrivain à cet égard.

CHAPITRE III

LE MOYEN DE REVENIR AUX DEUX VÉRITÉS ET DE LES MAINTENIR : LA MONARCHIE

§ 1^{er}. — L'évolution politique de Bourget jusqu'à la solution monarchiste

Nous sommes arrivés à ce point de notre étude où les conceptions sociales d'un écrivain vont nécessairement réclamer un système de gouvernement habile à les instaurer. BOURGET paraîtrait un pourfendeur de nuées s'il se contentait de vanter les bienfaits de la religion et de la famille, incompatibles à son sens avec une démocratie et ne ponctuait d'une façon décidée, la série de ses raisonnements d'éthique sociale par une adhésion à un gouvernement d'ordre et de discipline. En effet, les méthodes dont l'écrivain semble vouloir nous prouver l'excellence, pourraient se limiter au domaine des conjectures morales et s'il a la volonté de conduire les générations montantes à l'assaut de la démocratie, il ne doit pas rester ainsi dans sa tour d'ivoire. Aussi bien ne tient-il pas à demeurer à l'écart : pour lui les deux facteurs d'une reconstruction nationale sont la religion et la tradition, c'est-à-dire les deux forces antithétiques des forces démocratiques et par lesquelles on recréera l'état d'esprit traditionaliste. Lorsque cet état d'esprit aura pénétré très avant dans la société alors l'atmosphère sera propice à un remaniement du Pouvoir.

Quand les hommes revenus à la foi et aux préceptes de leurs ancêtres, auront découvert la vérité, ils ne pourront plus se passer d'elle. La démocratie qui veut les ténèbres pour vivre ne pourra se complaire à cette lu-

mière brutale ; elle laissera la place à un régime logique et fort. Ce régime pour BOURGET, c'est la monarchie, le pouvoir autocratique et ses institutions rationnelles au rebours des principes premiers de la République.

Nous voici en face du traditionalisme par positivisme : ce n'est plus un terme derrière lequel le sociologue pouvait à l'aise essaimer ses idées sociales au fur et à mesure qu'une observation lui en fournissait l'occasion. Sa doctrine forme maintenant un tout concret. Le traditionalisme, c'est le résultat de ses études sur les sociétés diverses, et l'impeccable déduction des principes sociaux que la nature s'est plu à cacher sous les lois naturelles. Le positivisme c'est la méthode employée pour les découvrir, ou plutôt le manque de méthode définitive, l'absence de dogmatisme qui permet d'ajouter les expériences les unes aux autres et d'en tirer des hypothèses très voisines de la certitude.

Le traditionalisme par positivisme prétend affirmer que l'éthique générale du peuple français doit être formée de religion et de tradition. Pour que ce peuple puisse vivre à l'abri, sauvé de la démocratie qui a détruit dans un mouvement de haine l'œuvre de plusieurs siècles, pour rétablir une France logique avec son passé, il faut restaurer la monarchie.

En 1890, dans « Un cœur de femme », BOURGET qui sentait sourdre en soi les influences contradictoires de ses Maîtres et de ses lectures, était encore loin d'affirmer ses sympathies pour la monarchie. Mais dans les paroles d'un de ces personnages, Henri DE POYANNE, il laissait deviner ce qu'il pourrait être un jour. « Je ne laisserai jamais deviner que nous autres, monarchistes et chrétiens, nous n'avons pas le droit de nous inquiéter des misères du peuple. Comme si les quelques progrès dont notre âge se vante ne se fussent pas produits plus rapides et plus définitifs par la seule force des années, sans la boucherie de la Révolution... » (1). L'écrivain

(1) « Un cœur de femme », page 80.

s'attachait presque à la cause de l'Eglise et du Roi et prévenait les reproches des républicains qui ne manquaient pas d'opposer le régime autocratique au bien du peuple. Déjà il avait ouvert les yeux des lecteurs des « Essais de psychologie » en terminant une étude sur RENAN par l'affirmation de la famille, cellule sociale : d'où, l'idée en puissance d'une morale publique très différente de celle qui nous régit « et qui aboutit dès aujourd'hui à une conception du droit historique qui justifie le principe de l'aristocratie transmise, à une vue des rapports de la terre avec l'homme qui comporte le rétablissement des biens de main-morte et des majorats » (2). Quelle assertion plus directe pourrait nous éclairer sur les préférences du sociologue ? S'il ne fait pas encore de prosélytisme, il semble déjà convaincu et demande à TAINÉ et à RENAN l'aide de leur autorité.

Ce qui a entraîné d'ardentes controverses sur la date de la conversion définitive de BOURGET au réactionnarisme, c'est la curieuse différence qui existe entre le texte de l'édition de 1899 des « Essais de psychologie » que nous venons de citer et celui de l'édition de 1885. Le sociologue, quelques années après son retour des Etats-Unis, modifie sa doctrine sociale, comme nous l'avons déjà dit, en reniant l'individu cellule sociale pour accorder cette dignité à la famille. MAURRAS se sent lui-même un peu gêné quand, dans la « Revue Hebdomadaire » du 15 décembre 1923, il se propose de suivre l'évolution de BOURGET. Nous devons aussi signaler cette modification de texte quand il s'agit de l'unité d'une œuvre. Donc, depuis 1899, l'écrivain ne semble plus avoir de défaillance, il poursuit son raisonnement et on trouve désormais dans ses livres des allusions plus ou moins formelles. C'est d'abord dans la lettre qu'il écrit de Douvres, à Charles MAURRAS, le 19

(2) « Essais de psychologie », tome I, page 94.

août 1900, citée dans « L'enquête sur la Monarchie » qu'il semble se rapprocher de ce régime en se prévalant de raisonnements identiques à ceux du doctrinaire d'« Action Française ». Il le félicite de son livre « hommage rendu à la doctrine de construction et de réparation qui se dégage des traités de BONALD, des études de mœurs de BALZAC, des monographies de LE PLAY, et du vaste ouvrage historique de TAINÉ, les plus grands génies de la philosophie sociale (3) ». Sans prendre à son compte les conclusions qui résultent de la lecture de ce bréviaire du monarchisme, BOURGET est heureux de constater « que la solution monarchique est la seule qui soit conforme aux enseignements les plus récents de la science » (4), et que la génération d'alors, contrainte par les faits, de constater la fausseté du régime républicain, devra, si elle respecte la logique, aboutir au nationalisme intégral.

Dans « L'Etape » en 1902, nous trouvons une autre allusion : « Lorsqu'on pense ainsi, on est tout près des antiques doctrines : la famille veut durer... elle exige un droit reconnu des morts sur l'activité des vivants. Ce droit du passé doit avoir un représentant héréditaire, d'où la nécessité d'une famille royale et de la monarchie » (5). L'écrivain va ainsi subir une lente cristallisation de ses tendances sociales et politiques. Comme le dit de lui Jacques BAINVILLE, « il est parti de la simple tendance pour en arriver à l'adhésion intégrale » (6). Comment, en effet, aurait-il pu transposer son idée de constance et de durée dans un système gouvernemental, sans en arriver à la monarchie ? Et cette idée de constance, il l'affirme à tous propos, surtout quand elle entraîne des réflexions politiques : « René QUINTON, nous

(3) Charles Maurras « Enquête sur la Monarchie », page 116.

(4) Idem.

(5) « L'Etape », page 400.

(6) Revue « Minerva », juin 1902.

dit-il, a découvert la loi de constance, signifiant que le milieu tend à se conserver identique, d'où l'on peut décider d'une concordance entre cette loi et la loi d'évolution (7) ». Ainsi les controverses scientifiques des démocrates pour décider de l'invraisemblance d'une monarchie dans le siècle progressif où nous vivons, ne sont pas valables : ce n'est pas regresser que revenir à la royauté ; c'est retourner à l'état normal qui favorise l'évolution sans heurts et qu'on n'aurait jamais dû bouleverser.

Avec l'abbé DE PASCAL, il jette un coup d'œil sur l'histoire de France, toujours dans ses Pages de doctrine, et par ce moyen bien simple, il veut détruire la légende accréditée par les révolutionnaires à savoir que la loi de DARWIN constate un changement incessant, au cours des âges de l'espèce. « La loi de DARWIN, dont l'ignorance a fait un synonyme de changement, résume au contraire l'effort vers la durée. L'espèce n'évolue que pour se maintenir, les modifications ne sont qu'une résistance » (8). L'abbé DE PASCAL avait aperçu dans son ouvrage, des analogies entre la doctrine biologique de Claude BERNARD, certifiant que la vie a pour base une idée directrice et les peuples qui semblent avoir aussi une idée directrice. BOURGET voit là une nouvelle confirmation de sa thèse : « La France est née, elle a vécu catholique et monarchique » ; elle doit y revenir comme elle l'a déjà fait, entraînée dans un réflexe de la nature qui sait toujours reprendre ses droits, comme en 1800, en 1815, en 1871, etc... « *Natura medicatrix* ». Les remèdes des hommes sont sans valeur intrinsèque, mais peuvent aider la nature à ramener plus vite à la santé, le corps perclus ou malade. Les sociétés reviendront toutes à la monarchie quand elles seront arrivées « au dernier terme de la déconstitution ». BONALD en disait : « Comme

(7) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 143.

(8) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 7.

la pierre qu'une force étrangère a lancé dans les airs et éloignée de sa tendance naturelle au centre de la terre, tend à y revenir lorsque la force qui l'en éloigne est épuisée et qu'elle est au plus haut point de son éloignement du centre » (9), ainsi les Républiques tendent à revenir à la constitution politique, autrement dit à la monarchie. Car la monarchie est une nécessité, au moins en France, pour BOURGET. La réaction s'est créée insensiblement au milieu des manifestations erratiques de l'esprit français du 19^e siècle, qu'il signalera dans « Au Service de l'Ordre » : d'abord le césarisme militaire et démocratique jusqu'à Waterloo, puis une attirance de la constitution anglaise pendant la monarchie de juillet et les troubles qu'elle entraîna en 1848 ; enfin la République et ses basses passions.

Notre pays, maintenant voué à la tyrannie des charlatans démagogues, nous ne sortirons de l'ornière qu'après avoir fait refluer dans les cerveaux de leurs adeptes les premières erreurs de la Révolution. Jusqu'où l'homme peut donc pousser l'aveuglement pour chérir encore des hypothèses de bonheur social que l'observation des faits infirme tous les jours ? C'est que l'homme s'est laissé prendre aux douces espérances et qu'il ne veut pas voir la triste réalité.

Aucune des idées semées par les agents révolutionnaires n'est compatible avec la royauté sensée et organisée : la royauté se réclame de la continuité, de la relation nécessaire entre le passé, le présent et le futur ; elle vit pour la société, dans la société, et ne sait que faire de l'individu, force isolée et précaire, sans activité profonde s'il ne recherche pas l'appui d'autres éléments. Les utopies à la ROUSSEAU sont nées d'une exaspération de l'individualité, nous dit le sociologue, tandis que la monarchie a choisi le Décalogue comme recueil de préceptes, et ce Décalogue est basé sur la rédemption qui

(9) De Bonald « Théorie du Pouvoir », tome II, livre VI, page 444.

tient dans une unisson indéfectible les ancêtres et les vivants. Ceci étant admis dans une doctrine de gouvernement, revient à dire que les dogmes révolutionnaires sont incompatibles avec la royauté. BOURGET établit ainsi toute une défense de la monarchie dans son dernier livre d'essais « Au Service de l'Ordre », et spécialement au sujet du livre de M. DE LA GORCE sur Charles X (10). Mais encore faut-il situer, là où il se trouve, sans aucune réticence, l'aveu de son monarchisme. Nous ne pouvions tout uniment, répéter la profession de foi de l'écrivain, si nous n'avions pas, au préalable, recherché toutes les raisons scientifiques et morales dont il a entouré son programme actuel et définitif. L'écrivain, après les prétérations de sa lettre à MAURRAS, prend parti dans une autre lettre, parue en 1908 au sujet d'une enquête faite dans la « Revue Hebdomadaire » et reproduite en 1912 dans les pages de Critique et Doctrine : il y dénonce les vices du parlementarisme, la scandaleuse exploitation de la naïveté du peuple : « Tout cela finira par un coup de force ; en annoncer le caractère exact, dépasse la portée de la prévision humaine » (11). Mais quand on aura coupé, il faudra recoudre ; que peut-on installer à la place du régime renversé ? « L'Action Française » et son mouvement, se chargent d'y répondre : « Des intellectuels, républicains de la veille, ont su discerner la cause initiale du mal présent : le principe d'élection, et il demande la guérison aux principes contraires, la sélection par l'hérédité. Ils se sont ralliés aux chefs de la Maison de France... ; ils ont vu dans « le Capétien », le représentant par excellence de l'idée de durée, le réconciliateur du passé avec le présent, le chef que nos morts nous imposent de reconnaître... Pourquoi l'évolution de pensée que ces jeunes

(10) « Au service de l'ordre », pages 73 et suivantes.

(11) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 70 et suivantes.

gens ont accomplie resterait-elle exceptionnelle ? » (12). Il n'est pas besoin de citer plus loin pour trouver là le manifeste clair et précis d'une philosophie réactionnaire. En effet, sous une forme différente et plus décidée, il y a là la même substance que dans la lettre de Douvres. Aucun doute ne subsiste dans l'esprit de l'écrivain ; il peut espérer un pays réconforté à bref délai « si les hommes distingués ont le courage de reconnaître publiquement, comme Jules LEMAITRE, ce qu'implique leurs justes critiques : la nécessité de la monarchie traditionnelle » (13).

Nous sommes loin des incertitudes et des attermoissements que recelait le roman « Un cœur de femme » : l'homme « qui avait embrassé une cause sur laquelle l'avenir jugera en dernier ressort, et qui avait une invincible espérance d'opérer la suture entre les deux France, œuvre manquée du siècle, par une monarchie appuyée à la fois sur le droit traditionnel et le sens intime des problèmes modernes » (14) est arrivé maintenant à l'époque de réalisation. L'avenir a jugé, et le sociologue entraîne à sa suite tous ceux qui reconnaissent les chefs qui, pour le pays « ont souffert et triomphé à travers les siècles ».

La monarchie, pour le traditionaliste ne peut être qu'un ordre donné par Dieu et par la nature, de revenir aux bienfaisants enseignements du passé. Elle est la solution ultime du problème social, elle prend sa source dans la religion et aussi dans la science. Dès que nous aurons vaincu le stupide préjugé qui fait dire aux hommes qu'on ne remonte pas les fleuves, nous reviendrons à la monarchie : combien de

(12) « Pages de critique et doctrine », tome II, pages 70 et suivantes.

(13) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 74.

(14) « Un cœur de femme », page 80.

fois BOURGET nous a-t-il dit qu'il y avait des lois imprescriptibles des sociétés et en dehors desquelles les sociétés ne sauraient vivre ; et puis, ajoute-t-il « l'histoire n'est pas un fleuve, car les courants d'opinions n'ont pas cette pente invincible qui pousse les eaux dans le même sens » (15). L'histoire anime à nos yeux un diorama où nous découvrons, un à un, les bienfaits de la monarchie : l'ordre, la sécurité, les fortes personnalités (les hommes qui ont servi BONAPARTE étaient les fils de l'ancien régime), la certitude d'un avenir fécond, puisque le passé fût ainsi. Ce qu'il faut, c'est donc une monarchie puissante ; pour cela, elle sera absolue et héréditaire, d'ailleurs nous ne pouvons en concevoir aucun doute et la lecture de phrases aussi significatives, nous en donne la certitude. La bonté de la monarchie semble à BOURGET résider, en grande partie, dans le principe de l'hérédité. Pour qu'une politique solide puisse aider le pays, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il est nécessaire d'abord de donner le pouvoir à un seul homme, car l'expérience républicaine nous a prouvé qu'une souveraineté partagée entre des milliers de volontés particulières, ne peut pas établir la santé nationale. Mais comme l'homme est mortel, son gouvernement s'arrête avec lui, et il faut pallier à cet imparable inconvénient en cherchant la continuité dans la monarchie héréditaire. Ainsi le pouvoir octroyé par Dieu ne peut s'éteindre à la mort d'un homme, et la puissance demeure intacte, prête à passer automatiquement dans les mains d'un autre représentant. Tel, le coureur à bout de souffle passe le flambeau à celui qui le suit. On retrouve dans cette idée de la monarchie de droit divin, soutien de la nation à travers les âges, la marque de la doctrine de DE MAISTRE : Unité et Continuité, ces deux éléments

(15) « Pages de critique et doctrine », tome II, page 74.

que Dieu a su réunir pour le bienfait des peuples dans la royauté héréditaire et d'essence surnaturelle. Incontestablement la conclusion de BOURGET, bien que d'apparence scientifique, est très sentimentale : Certes il n'est pas possible de concevoir une monarchie nouvelle sans lui donner l'appui de l'hérédité qui lui assurera l'existence pour au moins quelques années. De plus, le dogme de droit divin n'est pas, nous l'avons vu, d'après l'écrivain, opposé en quoi que ce soit aux données de la science moderne ; mais encore faut-il être certain que la nature respecte en soi l'hérédité, et que le principe en est vérifié par l'histoire et par la science. Or, de multiples critiques ont été faites à ceux qui prônaient ainsi le nationalisme intégral et le retour à la royauté qu'annonce MAURRAS et qui, comme la catharsis du théâtre antique doit purger la morale de ses impuretés. Il n'est pas besoin d'entrer dans les querelles infinies qui dresseront toujours les démocrates contre les monarchistes. Il semble seulement que la nature ne se soit jamais préoccupée de promouvoir un type d'homme social apte au pouvoir, en quelque sorte interchangeable dans une même famille et qui puisse donner des garanties de compétence suffisantes pour qu'on lui accorde à perpétuité l'autocratie absolue. Les suggestions qui poussent l'organe du pouvoir, peuple ou souverain unique, à accomplir sa tâche, sont déterminées par la société elle-même qui entoure cet organe du pouvoir et lui donne sa vie et son utilité, et non par l'hérédité. Comment conserver, à travers les temps, un dynaste prototype ? La discussion nous entraînerait trop loin et nous devons y revenir au sujet de l'aristocratie.

BOURGET est donc entré dans le rang des nationalistes ; il se défend et à juste titre, d'y être entré comme beaucoup de jeunes gens de notre époque, pour obéir à un certain esprit de caste, ou au désir

de se singulariser à une époque où la démocratie remplit presque tous les Etats. Il nous montre que sa philosophie seule l'a entraîné à cette doctrine : le traditionalisme par positivisme ne pouvait le mener ailleurs ; car nos opinions politiques, au moins celles qui sont raisonnées, dépendent du point de départ qui, lui-même, est l'épicentre d'un vaste mouvement de contingences. Et le sociologue continue de manifester, depuis plusieurs années, son désir de reconstruction nationale et la nécessité d'une continuité de pouvoir. Il défend sa thèse contre les attaques des historiens du camp adverse, qui dévoilent à la jeunesse le vice de l'impérialisme, de l'esprit de conquête, agents officiels de guerres affreuses entre les peuples. BOURGET y répond en établissant une distinction importante entre la vraie conception monarchiste et le pouvoir brutal, instauré par le peuple, qui croit, un beau jour, au besoin d'une dictature pour rétablir les affaires du pays. L'immense appétit de conquêtes de NAPOLÉON et l'issue tragique de son épopée ont inspiré l'écrivain, il refuse désormais tout crédit à ceux qu'un peuple excité a investi du commandement : ceux-là, nécessairement, pour donner la mesure de leur génie et surtout de la puissance, veulent étendre leur domaine. Ainsi furent THÉODORIC et CHARLEMAGNE. Mais jamais les rois n'ont été coupables d'impérialisme ; « au contraire, la France dans ses rois, a donné l'exemple du royaume se satisfaisant de ses limites » (16). La Révolution, elle, dans la frénésie d'imposer au monde son idéologie, a versé dans l'impérialisme qu'elle reproche aux autres. Les rois et les révolutionnaires veulent l'ignorer, ont construit leur royaume morceau par morceau. Quel plus bel exemple de modé-

(16) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 160.

ration et d'opportunité dans la constitution d'une nation forte ?

Les convictions de M. BOURGET n'ont plus maintenant aucune équivoque. Il s'est attaché à la restauration de la Maison de France, sans jamais cependant faire figure de nihilitant déchainé. Mais il est bon de rappeler que déjà, à la suite de sa lettre d'éloges adressée à MAURRAS en 1900, le Duc Philippe d'ORLÉANS lui avait envoyé une missive chaleureuse pour le féliciter de ses magistrales réflexions sur la légitimité d'une restauration : « Comme vous le dites, l'accord est complet, de la science historique et naturelle et de la doctrine monarchique. Les esprits réfléchis et sincères seront certainement frappés de la démonstration que vous en faites. Le pouvoir légitime et traditionnel peut seul être autoritaire sans devenir despotique et violent. Ce n'est pas au roi de France que pourront jamais s'adresser les paroles vengeresses de MONTALEMBERT, quand il mettait le chef du pouvoir en garde contre les éni vrements de la victoire, et les éblouissements de la dictature » (17).

Mais de quelles institutions peut se servir la Monarchie ? Il ne suffit pas d'un roi héréditaire pour stimuler l'énergie nationale et BOURGET est simplement d'avis de revenir à nos vieilles habitudes de gouvernement, que le temps a ratifiées.

§ 2. — Les institutions logiques d'une Monarchie

On a vu que le processus d'évolution qu'a suivi BOURGET pour en arriver à conclure à la nécessité d'une monarchie semble avoir une certaine valeur scientifique, puisque le rapprochement constant de la science et des idées traditionalistes permet d'abou-

(17) Charles Maurras « Enquête sur la Monarchie », page 121.

tir au pouvoir absolu et héréditaire. Mais il nous faut savoir de quelle science s'est servi BOURGET. Il nous paraît qu'après avoir rejeté le monisme intellectuel, il a recherché la différenciation des méthodes propres à chacune des sciences, et a donc dû reconnaître à la science sociale et politique une méthode particulière. Or, on discerne dans les raisonnements de l'auteur une facilité non déguisée à se servir de la biologie pour aider la démonstration de ses théories. Jusqu'où peut-on admettre la biologie dans la sociologie ? MAURRAS a un peu critiqué cet organicisme de BOURGET, et il l'explique dans la « Revue Hebdomadaire » par les identités très frappantes qui existent entre les complexions de l'homme et de la société. Ceci dit au sujet de la discipline ferme qui doit présider à l'installation de toute constitution monarchique. Pour admettre le Pouvoir d'un seul, les individus doivent en effet faire abstraction d'une partie de leur liberté et de leur initiative, mais qui sera largement rémunérée par les bienfaits de l'ordre social et de l'administration réfléchie du pays. MAURRAS, en ramenant à de justes proportions la similitude d'organisme dans l'homme et dans la société, vérifie la nécessité d'une discipline des personnes dans un Etat, par la nécessité de la discipline corporelle, condition de vie des organes de l'homme. « Toutes infractions à ces deux sortes de disciplines doivent entraîner des sanctions égales : la maladie et la mort » ((18). Et ce rapprochement qui ne doit pas être considéré comme une démonstration rigoureuse menace constamment la doctrine individualiste qui est l'essence même de la démocratie. Il n'en demeure pas moins que BOURGET, pour vouer le peuple à la discipline, se sert d'une argumentation biologique bien osée. Faut-il pour cela lui dénier toute autorité ? Au sujet des institutions

(18) « Revue Hebdomadaire », 15 décembre, page 307.

monarchiques, il va procéder souvent avec cette méthode, et MAURRAS nous met en garde en prévenant les critiques de ceux qui étudient la doctrine sociale de BOURGET, toujours dans la « Revue Hebdomadaire » du 15 Décembre 1923. Certes, dira-t-il, les lois qui gardent de la mort l'homme quand il vit en société « sont du même ordre que celles des abeilles et des fourmis ». Mais nous ne pouvons pas affirmer qu'elles soient les mêmes. Cependant elles s'accordent toutes pour refouler la démocratie, et « toutes ces prescriptions enveloppent la preuve directe d'un doux rayonnement d'évidence persuasive qui sont à la vérité, contemplée face à face, ce qu'est le jeu flatteur de la phosphorescence aux flèches rectilignes, aux coups droits de la lumière pure » (19).

Ainsi la connaissance de ces présomptions va incliner le traditionaliste à démontrer l'excellence du régime dynastique, la vertu des institutions en complet accord avec tout l'ordre naturel et avec le christianisme, et dont l'histoire impartiale du pays nous fournit le témoignage.

Nous devons, si nous acceptons la véracité de la sélection par l'hérédité, dégager un programme de réforme tel que celui que BOURGET a révélé dans un compendieux passage d'« Outremer » et plus tard, affirmé et détaillé dans les « Pages de Critique et de Doctrine ». En opposant ainsi les solutions raisonnées de la monarchie à chacune des idéologies républicaines, il se réserve d'expliquer plus longuement les rouages de la machine politique tels qu'il les conçoit. On peut réduire toutes les institutions soutenues par BOURGET comme correctives de la société actuelle aux deux plus importantes : 1° la nécessité des castes sociales et les modalités d'organisation de chaque

(19) « Revue Hebdomadaire », 15 décembre, page 311.

classe, avec l'étape qu'elles impliquent et 2° la décentralisation politique née du régionalisme bienfaisant.

1° DE LA NÉCESSITÉ DES CASTES SOCIALES

BOURGET a toujours attaqué l'idée d'égalité, alors même que ses conceptions sociales étaient encore embryonnaires. Au fur et à mesure qu'il s'est rapproché du monarchisme, il a dirigé son offensive plus vivement, abandonnant cette attitude un peu passive dans laquelle il se contentait de relever les contradictions entre la démocratie et la science. Il va trouver dans l'hérédité au service de la royauté, l'explication du complexe des castes sociales que la Révolution a voulu supprimer. Les constituants croyaient alors réprimer l'injustice et se leurraient sur les modifications que les hommes sont en droit d'apporter à un système naturel. Quelles que soient les raisons qu'on oppose à la réalité, celle-ci se moque du bon droit et si elle semble défaillir sous les coups portés elle réapparaît insidieusement sous une autre forme. La hiérarchie sociale est pour BOURGET non seulement une nécessité nationale, mais une application des lois inéluctables qui régissent la nature physique. Ces lois interprétées par DARWIN ont été réunies dans la vaste doctrine de la sélection et de la lutte pour la vie : les plus forts doivent rester, et pour cela ils emploient tous les moyens, ils jouent des coudes, se battent, pour attaquer comme pour se défendre et tuent quand il le faut : le sol et la production sont en effet limités, ils doivent faire de la place pour survivre. Ce mode de sélection est peut-être dépourvu de douceur ; mais BOURGET le voit vérifié depuis la genèse du monde. Les sociologues ont reconnu tous, plus ou moins, la valeur de la théorie darwinienne ; presque tous ont conclu que l'évolution sociale, si on lui laisse libre cours, détermine

par des luttes successives la domination d'un être par un autre, et que le plus fort s'il ne détruit pas le moins fort, tente au moins de l'asservir. L'âpreté de ce combat terrorise les hommes, mais depuis des siècles qu'une hiérarchie logique s'était organisée, la rigueur s'en trouvait singulièrement amenuisée. Alors une révolution contraire à la norme d'évolution vint semer le trouble dans l'ordonnance des groupes sociaux. Or, ces groupes sont impuissants à se féconder eux-mêmes pour donner des produits utiles à leur propre vitalité et à fortiori, à la vie sociale. Ils sont fécondés par les autres groupes supérieurs qui sont ainsi nécessaires. Voilà à peu près l'interprétation sociologique de cette loi de DARWIN, admise par BOURGET comme une vérité reconnue mais qui semble depuis quelques années, aux dires de savants autorisés, avoir perdu droit de cité. L'écrivain trouve dans la philosophie tainienne, des considérations importantes sur la diversité des classes de la société. Il faut une différenciation des tissus pour faire un organisme ; comment y parvenir si tous ont la même texture ? La complexion répond à un rôle déterminé et si tous les rôles sont utiles, il n'en existe pas moins une subordination de certains moins importants à certains absolument indispensables. S'il n'y a pas différence de nature, il y a différence de degré et qui implique une hiérarchie. En effet, BOURGET la découvre chez les jeunes gens et aussi chez les courtisanes ! « La nature sociale comme la nature physique, invincible en ses moindres décrets, impose cette loi de hiérarchie, méconnue par les doctrines d'égalité dans les domaines les plus fantaisistes en apparence » (20).

Mais il y a une possibilité d'abandonner progressivement un rôle subalterne dans la société et de gra-

(20) « Pastels », page 8.

vir les échelons sans rechuter. Cette possibilité, nous l'examinerons quand nous parlerons de l'ascension sociale. Seulement le dénivèlement entre les classes subsistera toujours puisqu'il restera des agents inférieurs d'ailleurs aussi nécessaires que les agents supérieurs. BOURGET nous a dit que la nature n'avait jamais établi un niveau égal pour tous les individus, puisqu'elle avait distribué l'intelligence et la force à des degrés bien différents. Par conséquent, ce qui n'existe pas dans le monde physique ne peut exister dans le monde social, quelle que soit la subtilité de l'esprit humain. Le Maître a posé depuis longtemps, le postulat de l'inégalité d'où découlent, quoi qu'on pense, les règles ordinaires de la vie : la justice absolue et le bonheur universel n'existeront jamais. Et dans l'« Etape » le Professeur FERRAND nous recommande de nous soumettre aux lois intérieures de la société parce que la société est un phénomène de nature et non une création conventionnelle de l'homme : deux de ces lois inéluctables du genre humain sont vérifiées depuis l'origine des âges ; ce sont « l'inégalité et la douleur » (21). Evidemment, les injustices sont douloureuses pour l'homme et s'il lui arrive de se révolter, son geste n'est pas toujours répréhensible. TAINE, jeune professeur encore, aux prises avec une vie pénible, sentait bien qu'il ne fallait pas opposer la rébellion aux injustices de l'ordre social « parce qu'elles tiennent à l'ensemble de son établissement » (22).

L'exemple des Etats-Unis nous prouve que le désir de nivellement n'existe pas dans toutes les démocraties. BOURGET a vu dans ce monde nouveau d'étonnantes inégalités entre les individus ; et c'est, dit-il, le jeu normal de la loi de concurrence vitale

(21) « L'Etape », page 125.

(22) « Sociologie et Littérature », page 92.

« qui opère là comme dans la nature, à tel point que cette démocratie donne l'impression d'une aristocratie, j'allais dire, d'une féodalité » (23). Les raisonnateurs de la République française ont beau vouloir la justice sociale, elle ne viendra pas sur un ordre donné par eux. La prétention de s'insurger contre la nature ne peut que montrer la faiblesse des hommes. A travers les années de démocratie que nous avons subies, les intellectuels comme les manuels n'ont jamais eu la sensation d'une égalité réelle malgré la Déclaration des droits. C'est avoir un minimum de vertu sociale, aux dires des sociologues, que savoir se courber devant la nécessité nationale aussi pénible soit-elle. Nous voyons le résultat des dogmes républicains : les classes ont subsisté, modifiées non dans leur principe, mais dans leur tenue extérieure parce qu'on a voulu conférer aux inférieures le prestige des classes dirigeantes. Il n'en reste pas moins que les savants en imposent toujours aux ignorants, que l'ouvrier, s'il n'est pas sous la coupe d'un syndicat, trouve bon de gagner sa vie tranquillement, en se pliant aux volontés patronales quand elles ne sont pas excessives. La démocratie n'a donc pas réalisé l'égalité sociale qu'elle voulait en 1793. La toute-puissante nature a su faire respecter son œuvre, malgré le défi des hommes. L'écrivain reconnaît là une preuve encore que toute organisation suppose des éléments directeurs et des éléments subordonnés (24). Chez nous il est quotidiennement vérifié que l'égalitarisme est une gageure. Pourquoi s'y attarder alors que les résultats n'ont fait qu'augmenter l'animosité entre les classes ? La différence initiale qui subsiste entre les Etats-Unis et la France décèle le point

(23) « Outremer », tome II, page 319.

(24) inclus dans les « Pages de critique et doctrine », tome II, page 102.

névralgique de notre organisation républicaine. Là-bas « il y a entre eux une profonde égalité, une singulière unité d'habitudes, de goûts, qui traduit l'absolue unité sinon de dates, au moins d'origines » (25). En France, nous avons connu l'ancien régime et il y a une puissante survie de l'organisation sociale abolie. Cette survie se manifeste dans les classes supérieures, par une conscience exacte des privilèges que la Révolution a supprimés, dans les classes inférieures par la haine et l'envie, constamment attisés à l'aide d'une propagande virulente. BOURGET découvre le seul résultat visible de la constitution imposée par la Révolution : la guerre des classes. Combien éprouvent le besoin de quitter leur classe, d'égaliser à tout prix, dans leur façon de vivre, ceux qui leur sont immédiatement supérieurs. Curieux symptôme de la dégénérescence démocratique qui paraît dans le fait de refuser un système logique de transfert de classes et préfère la discorde et la violence. Il faudrait montrer aux réfractaires que le premier homme, lorsqu'il a cultivé un coin de terre pour nourrir sa femme et ses enfants, a créé du même geste : la famille, la propriété, la classe, puisque suivant son degré d'habileté, il s'est placé au-dessus ou au-dessous de ses voisins. Les classes possédantes et les classes non-possédantes devront comprendre qu'elles sont autant en état de conflit qu'en état d'interdépendance. Et comme le plus faible ne voudra jamais avoir tort et supporter de bonne grâce son infériorité, qu'on lui laisse la liberté de passer au degré supérieur, mais seulement s'il le peut, et non pas en vertu d'un décret anti-physique, ou en l'autorisant à employer la force brutale. En effet, pourquoi serait-il au niveau de ceux que leur talent et leur travail ont servis ?

(25) « Outremer », tome II, page 76.

Les responsables du désordre sont les conducteurs de foules, comme LASSALLE qui éleva au rang de lois économiques sa loi d'airain des salaires et qui prononçait cette phrase criminelle : « il faut apprendre à l'ouvrier qu'il est malheureux ». Ainsi des hommes ont aidé la jalousie, germe de la lutte des classes, et l'état actuel de notre pays est celui d'une démocratie tourmentée, sans discipline, où les classes jouent à se dépasser, où les unes essaient d'accaparer la propriété des autres. Tout l'effort de la civilisation française travaille au rebours de vérités démontrées par la tradition et l'habitude. Pour BOURGET, il est nécessaire que les classes supérieures sachent le lent travail de mine qu'ordonnent les révoltes dans les rangs du peuple. Dans une conférence faite au sujet de sa pièce « La Barricade » qui souleva tant de discussions passionnées, conférence prononcée le 17 février 1910 à la Société des Conférences, l'écrivain mettait en garde la société contre la demi-instruction qu'on accorde aux classes inférieures et qui ne leur procure qu'un demi-éveil des facultés critiques. C'est en réservant toujours un arrière-fond de rancœur et de jalousie qu'on maintient le conflit des classes et ménage la révolte. On apprend aux non-possédants qu'ils sont leurrés par la prétendue charité des riches et la justice des grands, qu'ils doivent s'arranger pour conquérir eux-mêmes leurs grades et rétablir ainsi l'égalité normale. Le sociologue concluait en faisant appel à la résistance des gens d'ordre et de bon sens et leur conseillait de parfaire leur éducation sociale en faisant connaissance avec ce double sentiment, nécessaire dans une nation désorganisée : le sentiment des droits de la classe à laquelle nous appartenons, celui de l'implacable hostilité de celle qui veut déposséder la nôtre. BOURGET croit donc que notre démocratie, si elle dure encore quelque temps, aboutira sûrement à une

révolution sociale pour l'installation du collectivisme ou du communisme : on a déchainé les appétits des ignorants, on ne les arrêtera pas.

Au lieu de cela, une constitution monarchique raisonnée saurait faire valoir les avantages d'une lente progression sociale. Dans les « Etudes anglaises » (26) nous apprenons qu'en Angleterre toutes les familles peuvent arriver à toutes les situations mais lorsqu'elles ont fait la preuve de leur talent pendant de nombreuses années. Là, règne la vraie démocratie, la possibilité pour tous de parvenir au sommet sans brusquer la nature. Nous verrons encore dans la théorie de l'étape qui est une des plus marquantes de BOURGET, quel est le moyen naturel de s'adapter sans trouble sensible, aux degrés successifs de l'ordre social. Ce qu'il nous a fallu marquer c'est la nécessité des classes, parce que la nature le veut ainsi et qu'il n'a jamais résulté aucun bien de fausser sa direction. L'homme est ainsi fait qu'il ne se contentera jamais de son sort, mais pour vivre en société, n'écouterait-il pas l'important conseil que lui ont donné ses ancêtres : respecter scrupuleusement la hiérarchie, qui une fois pour toutes, sauvera le pays des querelles intestines et surtout reculera l'avènement redouté du communisme. Le sociologue a traité des exemples de classes sociales que nous allons citer pour limiter exactement le problème à ses données actuelles et trouver alors logiquement un palliatif à notre régime d'égalité : l'étape sociale, que la monarchie seule pourrait ramener en France.

a) *L'Aristocratie*

Comment BOURGET qui, en tant que romancier mondain, a recueilli les suffrages de toute la caste noble et qui veut établir l'utilité d'un retour de cette caste à la direction des affaires du pays, a-t-il pu

(26) « Etudes anglaises », page 351.

écrire dans « Outremer » : « Vous ne rencontrerez pas là, dans leurs conversations, l'impertinence de ton, cette maladie des sociétés où il y a une cour, une noblesse, une hiérarchie, par conséquent des gens qui méprisent et d'autres qui sont méprisés » (27). L'auteur peut se servir de cette phrase pour nous montrer qu'il n'a jamais goûté l'esprit de l'aristocratie française, qu'il a reconnu ses tares, mais qu'il ne juge pas moins de la légitimité d'une aristocratie. Dans « L'Envers du décor » il ne s'est pas privé de découvrir la scélératesse de personnages nobles ou grands bourgeois : quand on a vu la veulerie de certains nobliaux aventuriers, occupés seulement à redorer leur blason et de certains grands financiers pour acquérir droit d'entrée dans un cercle distingué, le « Jockey Club » par exemple, on ne se sent pas enclin à la sympathie pour ces sortes de privilégiés. Mais l'exception confirme la règle d'une noblesse probe et courageuse, et si l'écrivain a peint la vanité ridicule d'un richard sans conscience morale, c'est dans l'idée de faire regretter l'ancienne aristocratie balayée par la révolution. « Etait-ce la peine de réunir les Etats généraux en 89, de prendre la Bastille, de massacrer des innocents, d'assassiner le plus débonnaire des rois et la plus gracieuse des reines, pour installer cette aristocratie à la place de l'autre ? » (28). La ploutocratie, voilà la classe suprême à notre époque, ce qui prouve que la République, malgré ses promesses, ne fera jamais l'égalité. Ce qu'on a pu reprocher à la vraie noblesse c'est son apathie et son désintérêt des affaires nationales au 18^e siècle, son luxe ostentatoire, son snobisme d'idées généreuses qui, comme le pense TAINE, a préparé une révolution inévitable. Mais cette période ne prouve

(27) « Outremer », tome II, page 97.

(28) « Un homme d'affaires », page 3.

en rien l'inutilité d'une aristocratie ; réformer un système c'est suivre le progrès, et non pas le supprimer parce qu'il vous gêne. RENAN avait bien remarqué au passage, l'œuvre du patriciat intelligent : « La conservation de la civilisation est une œuvre aristocratique » (29). Cet écrivain dont les démocrates se réclament si souvent avait, dans deux drames symboliques « Caliban » et « L'Eau de Jouvence » fait connaître à chaque classe, le travail qui lui est dévolu par la nature. Aux aristocrates le maintien de la civilisation, aux autres classes des besognes plus simples et moins graves : Caliban, démagogue incapable mais souple, lorsqu'on le porte au pouvoir, adopte immédiatement les façons d'agir de l'aristocratie comme les seules possibles. Les classes à qui incombe ainsi la direction d'une nation, ont acquis leur titre de commandement, non pas comme le croit le peuple, par la décision d'un monarque des temps les plus reculés, mais par l'épuration de la lignée, l'affinement de l'intelligence, l'augmentation de la compétence. BOURGET nous fait vivre cette noblesse qui a obtenu par une acquisition humaine le caractère et l'énergie active, « ce qui suppose que pendant des siècles et des siècles des files d'individus dont on est l'addition suprême ont voulu et agi » (30). Son Robert GRESLOU, qui veut juger sans prévention, est surpris de « la révélation d'une préséance de la race que la science moderne affirme nettement et qui vraie de toute la nature doit être vraie pour l'homme » lorsqu'il aperçoit le comte de JUSSAT, magnifique exemple de droiture et de courage.

L'écrivain consacre aussi son roman « L'Emigré » à une peinture du milieu noble, attaché aux vieux

(29) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome I, page 31.

(30) « Le Disciple », page 129.

préjugés et aux traditions désuètes, mais dont la force est si intacte, qu'un fils comprend qu'il doit se soumettre aux antiques droits de puissance paternelle, et qu'un père, après un tragique dénouement, pourra désirer que sa race s'éteigne avec lui plutôt que manquer aux coutumes de ses ancêtres.

Dans « Un drame dans le monde », BOURGET crée une figure de noble terrien décidé à servir après avoir été un inutile, un atôme mort, pour redevenir comme tout noble doit le faire, le chef sur le domaine héréditaire, apprenant alors à son fils la magnifique puissance de l'hérédité pour l'attacher dès l'enfance à la terre de ses pères et à la religion : Nous serons un jour les morts d'autres vivants. Le sociologue, qui s'épouvante de l'émigration des paysans vers la ville préconise ainsi la reconstitution de la noblesse possédante rurale qui seule peut retenir le paysans en devenant leur conseillère et leur amie. La France meurtrie d'après la guerre saura se recréer en tirant à temps la force rurale du sommeil. Mais comment refaire une aristocratie apte à conduire la masse et à regagner les privilèges auxquels elle a droit ? Là BOURGET exige comme pour le roi, l'appoint de l'hérédité : ceux qui sont détenteurs de « fiefs moraux dont la teneur oblige » ne garderont leurs avantages « qu'autant qu'ils maintiendront les conditions auxquelles le peuple les leur laisse » (31). Nous empruntons cette citation à l'étude sur BALZAC, car la politique de cet écrivain semble avoir décidé singulièrement des opinions de BOURGET.

Il faudra donc aux derniers représentants des hautes classes se montrer à la hauteur de leur tâche, et comme ils ne sont ni assez nombreux, ni assez forts, ils doivent essayer de créer à côté d'eux « une oli-

(31) « Sociologie et Littérature », pages 16 et suivantes.

garchie nouvelle qui rende au pays une conscience et une direction » (32). Pour cela, pour augmenter la vitalité de la noblesse, il faut « s'assimiler les hommes forts en les prenant partout où ils se trouvent et enlever aux masses les gens d'énergie qui les soulèvent » (33) mais cette aristocratie ne devra pas être établie à l'occasion de supériorités viagères. Seules les supériorités héréditaires pourront être familiales et ainsi échapper à l'élection, procédé abominable à BALZAC et fondé sur l'égalité, « droit qu'aucune puissance humaine ne saurait convertir en fait » (34). La noblesse faite pour gouverner le pays, diriger ses affaires sous les ordres du roi, terme dernier auquel la hiérarchie des familles aboutit sera recrutée par l'accession des talents et se défera par la rentrée des cadets dans les classes inférieures. BOURGET adopte en totalité cette politique d'autant qu'il la trouve conforme à ses idées sur l'hérédité, excellente dispensatrice des compétences. Quant aux reproches faits à BALZAC de ne rêver que d'une France à nouveau soumise aux préjugés et à l'esprit de castes, il y répond que le génial auteur de la « Comédie humaine » n'a pas obéi à un sentiment de snobisme, mais que comme le théoricien tory BURKE dans ses réflexions sur la révolution, il s'est élevé au-dessus « de la misérable haine des supériorités sociales » (35), et qu'il a reconnu dans les usages invétérés d'un pays les seules manières de « donner de la stabilité à l'estime fugitive et dans les efforts vigoureux de chaque individu pour défendre les propriétés et les distinctions qui lui ont été transmises le moyen de repousser l'injustice et le despo-

(32) « Sociologie et Littérature », page 16 et suivantes.

(33) Idem.

(34) Idem.

(35) Idem, page 74.

tisme » (36). BALZAC n'est donc pas le seul, en son temps, qui accorde à la noblesse une vertu propre à refaire les fondations solides de la société et en même temps à créer un centre de forces régulatrices du pouvoir souverain, appliquant la formule de BONALD : « Toute noblesse est une limite au pouvoir ».

Toute cette combinaison paraît fort logique, mais ne faut-il pas récuser avant toute chose, les qualités que les réactionnaires ont toujours accordées à l'hérédité, pierre angulaire de toute la bâtisse ? BOURGET n'est pas plus affirmatif que RENAN dans ses dialogues philosophiques, à la partie intitulé « Rêves » lorsque celui-ci constatait le résultat probant de l'hérédité dans la prééminence des races qui ont su durer, et présageait même « un asservissement complet du plus grand monde par une élite de penseurs » (37), lente création des générations successives. En effet, l'aptitude se caractérise au fur et à mesure de la connaissance accrue et de la facilité à commander et RENAN pense que nous ne sommes pas loin du jour où « quelques privilégiés de la raison règneraient par la terreur absolue ». Si l'on juge impartialement de la valeur de l'hérédité, il paraît que toutes ces assertions en faveur d'une aristocratie conservée héréditairement et au-dessus de laquelle planera le monarque héréditaire, n'ont pas toujours les faveurs du raisonnement scientifique. Sur les possibilités d'une aristocratie héréditaire, nombreux sont les sociologues qui ont constaté une dégénérescence probante des tissus nerveux dans les classes privilégiées, se laissant dominer après quelques générations par les fantaisies de leurs instincts, tombant souvent dans l'égoïsme, la lâcheté, et aussi la stérilité. Ce qui semble prouver que l'aristocratie ne peut vivre que par la force d'individus se dégageant par une sélection libre de la masse « gré-

(36) Idem, page 75.

(37) « Essais de psychologie contempor. », tome I, page 87 et suivantes.

gaire et misonciste », mais non par l'hérédité. Ce mode de constitution d'une classe dirigeante doit donner des résultats fâcheux à en juger par le relâchement de l'énergie nationale qui précède les révolutions : l'aristocratie a entraîné à l'abîme dans sa propre chute les nations tout entières. Et cette loi darwinienne, dont se prévalent tous les monarchistes ne représente qu'une sélection favorable : celle qui distingue et fait progresser l'intelligence. Mais n'y a-t-il pas une sélection inverse qui affaiblit bientôt cette qualité jusqu'à la faire disparaître ? (38). BOURGET a presque prévenu ces observations en préconisant une aristocratie ouverte et constamment renouvelée, sans supprimer l'ancienne, atténuant par un afflux de sang jeune les tares en croissance. Au reste, pour les philosophes contre-révolutionnaires la nécessité de reconstruire une aristocratie ne procède pas surtout de considérations scientifiques, mais d'un esprit de castes signifiant que dans une nation il y a des différences marquées entre les individus, qu'il est donc impossible de donner à tous la même autorité et les mêmes droits, et que le groupement des individus par affinités et sympathies ne peut que consolider l'ordre social. Puisqu'il y aura toujours des forts et des faibles, on doit essayer de donner aux forts la garde du prestige national. La frénésie révolutionnaire de tout niveler n'a pas fait perdre aux esprits supérieurs la conscience de leur supériorité. Et le fait de dévaster les richesses intellectuelles et morales des possédants a rabaisé singulièrement l'étiage de bonheur de la société. N'est-ce pas le mot de RIVAROL : « On a renversé les fontaines publiques sous prétexte qu'elles accaparaient les eaux et les eaux se sont perdues » ?

(38) NOTE. - Cette opinion est celle de M. Ch. Cornéjo dans sa « Sociologie générale », éditeurs : Giard et Boère, 1911.

b) *La Bourgeoisie et les paysans*

Ce sont les bourgeois français qui détiennent par parcelles plus ou moins grandes la force matérielle de la nation. Aussi l'on doit ménager leur susceptibilité, tout en essayant de l'éclairer sur les avantages d'un ordre social reconstitué grâce à la discipline monarchique. BOURGET regrettait dans les préfaces du « Disciple » que « cette brave classe moyenne, cette solide et vaillante bourgeoisie que possède encore la France » ait perdu une partie de ses croyances d'antan, prosrites par « d'ignobles maîtres, des politiciens abominables » au nom de la liberté. La bourgeoisie provinciale est un rempart, derrière lequel la France solide d'autrefois pourrait encore vivre, si « depuis 100 ans l'erreur révolutionnaire n'avait pas faussé la mise en œuvre de tant de vertus » (39). Elle s'est laissé submerger sous le flot des évangiles républicains, et aujourd'hui elle ne se sent plus capable de « rétablir la forme traditionnelle du gouvernement, ni de résoudre les problèmes redoutables que l'erreur démocratique nous impose » (40).

Même, certains groupes de la bourgeoisie adhèrent aux idéologies démocratiques et beaucoup des Français moyens, incapables de gagner lentement leurs grades et de se hausser par leur seule valeur, veulent établir un niveau social au moyen d'une problématique égalité. Ceux-là ne savent pas se satisfaire de leur état et font fi de la prospérité collective. Ils n'ont pas cette aisance de la classe moyenne anglaise, que BOURGET a tant louée dans toute son œuvre, son optimisme ni ses plaisirs qui font bien augurer de la vitalité de ce pays, encore « rebelle à l'instinct de révolte ». La bourgeoisie française doit comprendre son intérêt, situer sa position vis-à-vis des révolutionnaires qui lui reprochent

(39) « Drames de Famille », page 295.

(40) Idem.

de ne pas exercer de travaux manuels et d'être bien habillée. Et l'effort nécessaire pour répondre à l'organisation destinée à détruire le capital des grands bourgeois et l'épargne des petits bourgeois, doit être dirigé dans le sens d'une réforme morale : modération dans les plaisirs, et surtout développement de l'instruction pour s'imposer par l'intelligence aux agitateurs sociaux. La bourgeoisie est destinée par la synergie sociale à constituer la partie nerveuse du corps social, elle doit faire comme RENAN le propose dans sa « Réforme Intellectuelle et Morale », au lendemain de 1870, pour remédier aux convulsions de la France, et sentant la valeur du conseil de Georges SOREL dans ses réflexions sur la violence, « susciter dans les classes possédantes des vertus que la sécurité d'une fortune trop assise laissait s'émousser » (41), de plus rester sourde aux invites du prolétariat qui crie : Le monde doit changer de base. Certes, la défense est rude pour maintenir la paix intérieure contre les désirs de certaine classe laborieuse mais le courage naît de la difficulté et il faut plus que jamais pratiquer la maxime de Marc AURELE, « que l'obstacle soit la matière de notre action ». Cette défense échoit aussi bien aux paysans, qui n'ont pas encore été touchés par les miasmes nocifs des cités et qui savent garder en même temps que l'attachement à la terre, les saines coutumes de la famille et du foyer ruraux. BOURGET trouve rarement la révolte ou même l'animosité dans la forte race des terriens, comme celle qu'il a peinte dans « Laurence Albani » satisfaits de leur bien modeste, courageux et droits. Et si parfois il y a des heurts entre le grand propriétaire et l'ouvrier de campagne c'est que les adversaires de la propriété ont su porter la parole néfaste jusqu'aux moindres villages. Au cours de son voyage en Angleterre, l'écrivain avait signalé dans ses « Etudes Anglaises », la concorde

(41) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 194.

qui existait entre le « landlord » possesseur de terres immenses et le « farm labourer » (42). On sentait dans ce pays d'ordre que les autorités locales ne pesaient pas rudement sur les classes pauvres et qu'elles étaient considérées plutôt comme des alliées que comme des ennemies. En France, la tradition se perd partout et en même temps la santé du pays. Cependant les multiples exemples de familles rurales, vivant dans l'aisance et parvenant par lentes étapes à la bourgeoisie provinciale, devraient inciter les campagnards à se débarrasser des ferments de guerre sociale qu'on leur apporte. Le paysan de l'ancien régime, nous dit BOURGET dans « Au Service de l'Ordre », ne connaissait pas l'envie sociale. Le père de Restif de la Bretonne, paysan travailleur, heureux de l'aisance qu'il a acquise, religieux et traditionaliste, demandait à ses enfants de continuer son œuvre dans leur milieu. « Nous sommes des roturiers et je m'en félicite sincèrement » (43). Pour détruire cette civilisation heureuse, des idéologistes comme J.-J. RŒUSSEAU avec ses sociétés de pensée, sont venus contaminer la province et rompre l'équilibre national, en exhortant l'homme des champs à l'égalitarisme. Ils méconnaissaient cette permanence nécessaire à la société dont GŒTHE disait : « Le chef-d'œuvre de l'homme est de durer ».

c) *Les ouvriers et le mouvement ouvrier*

La classe ouvrière, foyer d'élection de la propagande révolutionnaire est pour le sociologue traditionaliste l'objet d'une étude suivie et qu'il essaie de rendre impartiale. BOURGET théoricien monarchiste vient s'inquiéter des misères du peuple. Comme il l'avait fait dire à son personnage de « Un cœur de femme », « Nous avons qualité pour résoudre la question ouvrière, nous

(42) « Etudes anglaises », page 265.

(43) « Au service de l'ordre », page 14.

qui nous appuyons sur l'Eglise et la Monarchie, les deux grandes forces historiques du pays » (44). Et il résout le problème ouvrier en partant d'un point de vue très différent de celui que partagent les apôtres du socialisme. Avant tout, il est faux de penser, comme le soutiennent tous les jours les défenseurs du prolétariat, que l'ouvrier constitue une classe à part. Des politiciens seuls peuvent tirer parti de cet état d'esprit, créé par leurs boniments, lisons-nous dans « L'Etape », mais l'ouvrier qu'on essaie ainsi de faire sortir du cadre de l'humanité normale est homme comme nous ! Il mange, dort, lit comme nous, sans doute avec moins de confort. Mais il serait bien embarrassé au milieu d'un luxe bourgeois, auquel il ne pourrait s'adapter. D'autre part, nous avons pu juger en France que l'ouvrier n'est pas ce que ses flatteurs prétendent « l'être fruste et intact, le primitif en qui dorment des réserves de force de quoi rajeunir notre société vieillie » (45). C'est avec de pareils matériaux qu'on entretient le feu dans la grange ; ces arguments sentimentaux ne laissent à l'auditeur de réunions publiques que la conviction d'une injustice soutenue et destinée à le confiner dans la pauvreté. Mais la mauvaise besogne ne s'arrête pas là : on a persuadé l'ouvrier qu'il devait avoir l'entière propriété de son travail. A travers les raisonnements abstrus du marxisme le politicien a conduit l'ouvrier manuel à croire qu'il était le facteur le plus important de la vie économique. L'œuvre créatrice du capital a été niée, la connaissance intellectuelle rabaisée. Et, à l'encontre de Prospero (« Caliban », théâtre de Renan) qui proclamait que le travail matériel est serf du travail spirituel, l'ouvrier se persuade que son travail crée la valeur, en oubliant les lois que le savant a su découvrir pour qu'il ait un outil. Ainsi, si l'ouvrier se rendait compte du travail accumulé qui a

(44) « Un cœur de femme », page 80.

(45) « L'Etape », page 104.

été nécessaire pour lui permettre de fournir son propre travail, il s'avouerait dépositaire et débiteur de ceux qui l'ont investi d'un formidable capital matériel et intellectuel. Mais les stigmates de la maladie révolutionnaire sont visibles : la lutte sociale continue, indifférente à la civilisation dont elle enraie les progrès, et le socialisme se charge par une propagande active de mûrir les cerveaux pour la révolte contre le patronat. Si l'ouvrier comprend mal la théorie, il est sensible aux déclamations qui flattent ses désirs et qui augmentent ses rancœurs. Ainsi subsiste ce paradoxe qui exaspère BOURGET d'une direction du socialisme français confié à des philosophes professionnels « qui s'adressent aux instincts les plus brutaux avec les arguments les plus abstraits » (46). Le prosélytisme est aisé quand on pressent des ignorants qui préfèrent laisser de côté tout l'appareil économique du marxisme, et suivre les orateurs virulents qui prônent à l'envi la dictature du prolétariat, la revanche sur la bourgeoisie, et qui se maintenant « dans la sphère des idées générales prodiguent les théories de vaste régénérescence, invérifiables et par conséquent indiscutables » (47). Aiguillonnée sans répit, la classe ouvrière, groupement factice ordonné pour les besoins de la lutte, dresse une barricade de plus en plus haute entre elle et les classes dirigeantes. Elle veut donner la mesure de sa force, en multipliant les grèves, sans paraître comprendre qu'elle ralentit la production et fait perdre au capital une bonne part de sa fécondité.

BOURGET dénonce le danger du droit de grève poussé à l'excès : ce droit amène le renversement de la discipline du travail nécessaire au bon fonctionnement de l'industrie et l'abaissement de la technique industrielle livrée aux fantaisies du prolétariat qui en bouleverse

(46) « L'Etape », page 159.

(47) « Outremer », tome II, page 257.

le rythme. Le résultat ne s'est pas fait attendre en Russie ; là-bas c'est maintenant la disparition de l'aisance au foyer ouvrier et l'esclavage « Affermi pour défendre la dignité du travail, le droit de grève arrive à en provoquer l'avilissement » (48). Une pièce de théâtre, fortement construite « La Barricade », représentée en 1910, situe bien les opinions de l'auteur sur le conflit social : La fabulation contient une intrigue romanesque sans grand intérêt, mais les conclusions sont significatives : Un jeune industriel, sensible aux idées généreuses, rêve de l'association du patron et du personnel. Une grève se déclare dans l'usine dont il partage la direction avec son père. Le sabotage dans la fabrication, et la malveillance des ouvriers, dominés par un contre-maitre « professeur de paix sociale », révèlent à l'idéaliste le ton exact des relations entre le salariat et le patronat. Les grévistes veulent brûler l'atelier et rosser les jaunes, sans prendre garde qu'ils portent ainsi une grave atteinte à la liberté du travail. Car pour l'auteur, l'ouvrier a le droit le plus absolu de disposer de son métier, et la démocratie prétendue libératrice a fait de l'ouvrier l'esclave du syndicat « l'individu ouvrier est-il moins esclave qu'autrefois ? Il l'était du patron ; il l'est du syndicat » (49).

BOURGET ne semble pas très partisan du syndicat, mode d'association de la classe ouvrière et cependant, lors de son voyage en Amérique il avait été frappé de la discipline dans l'industrie américaine. Une interview de Monseigneur Ireland (50) lui fait savoir que l'ouvrier est, là, beaucoup plus conservateur que nous nous l'imaginons en Europe et s'il se contente de son sort, c'est qu'on le lui fait le plus heureux possible, grâce aux associations qui se chargent de défendre ses intérêts.

(48) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 201.

(49) « Le Tribun », acte I.

(50) « Outremer », tome II, page 239.

Peut-on croire à une volte-face dans le jugement du sociologue ? C'est peu probable puisqu'il ne cesse d'établir une comparaison entre le mouvement ouvrier aux Etats-Unis et celui qui existe en France. D'un côté, les propagandistes ont fait de la bonne besogne, mais ce sont les prêtres américains, les rabbins, les pasteurs, et ils ont gagné le peuple à se soumettre aux volontés divines et à opposer la résignation aux apparences d'injustice ! De l'autre, le socialisme français se plaît à démontrer sans cesse aux ouvriers que quelle que soit leur situation matérielle, ils doivent demeurer des révoltés. Le mieux serait, certes, de parvenir à une amélioration dans la répartition, mais par des réformes appropriées, avec cet esprit de méthode qu'on trouve chez les sociologues américains (Comme PATRICK de « Nos actes nous suivent ») observateurs impartiaux de l'économie nationale.

La France se caractérise par l'incompréhension et l'engouement. L'ouvrier Gaucheran, dans « La Barricade » prend la parole au nom des électeurs raisonnables de la classe ouvrière contre les élus du prolétariat « la Fraternité ? les 15,000 balles aux députés socialistes qui montent le cou aux pauvres bougres ; La Justice ? L'unification des salaires qu'ils réclament dans leurs grèves ? La paye égale pour tous, hommes et femmes, capables et incapables » (51). N'est-ce pas toujours la même négation de l'égalité constitutionnelle que BOURGET trouve absolument contraire aux manifestations d'inégalité de la nature.

Mais bien que la crise sociale ne perde rien de son acuité, la tenue des patrons ne doit pas changer : de l'avis de l'écrivain, pour répondre aux violences de la classe ouvrière, les classes possédantes doivent agir dans le calme, développer leur talent et leur intelligence. Le jour viendra où le bon sens aura raison des utopies en vogue depuis plusieurs années, et où une monarchie

(51) « La Barricade », acte III, scène IV. -

bienfaisante restaurera les antiques corporations, combien plus logiques et mieux organisées que les syndicats auxquels les ouvriers ont été obligés de se confier malgré l'individualisme révolutionnaire, et qui sont créateurs d'une ère d'infériorité professionnelle et de conflits. Plus que jamais, après la tourmente de la guerre mondiale, la France a besoin de travail et de calme. Le prolétariat semble prendre plaisir à retarder la reconstruction de ce pays. Il se préoccupe seulement des questions de classe, insensible aux devoirs de conscience professionnelle, de solidarité, d'entraide sociale, devoirs qui étaient stipulés dans la charte des métiers du 13^e siècle. L'écrivain rejette dans les « Nouvelles pages de critique et doctrine » la responsabilité des troubles actuels sur TURGOT et la Révolution qui ont supprimé les corporations ouvrières avec leurs corps différents, la sage conception du contrat d'apprentissage, réglementé par le corps de métier et n'admettant que des maîtres « créables » (52). Organisation quasi mystique, reposant sur une sorte de dévotion ouvrière à laquelle nous devons les splendides cathédrales du Moyen-âge.

Certainement, la classe ouvrière « sera ramenée au sens commun par la présence du danger », comme disait TAINE, en parlant des soldats de la Révolution : les travailleurs verront alors où se trouve leur intérêt ; ils comprendront, comme au moment de la première révolution les artistes ouvriers l'avaient compris « que plus que les nobles, ils sont des victimes de l'utopie révolutionnaire et ils réclameront bientôt ce qu'ils ont perdu : La sécurité vigoureuse que les antiques corporations d'avant les Droits, avec leur hiérarchie, leur trésor, leur discipline, leurs jurandes, le nombre limité de leurs membres, procuraient aux apprentis aussi bien qu'aux compagnons » (53).

(52) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 181.

(53) « Monique », page 5.

d) *L'étape sociale*

L'organisation des classes de la société ne suppose pas des castes impénétrables dont les démocrates auraient tôt fait de discréditer l'esprit. Un régime fort, une monarchie, veut une constitution inspirée des grandes lois naturelles. Or, jamais une constitution naturelle n'établirait de cloisons étanches entre les diverses classes. C'est même ce qui ferait une part de la valeur de cette constitution, d'être résolument opposée à la conception à-prioristique de la démocratie. A la place du rêve égalitaire des démagogues, le secret de la durée s'est révélé enfin aux traditionalistes qui essaient de pénétrer, depuis des années, les profonds arcanes de la science sociale : ils ont découvert la raison morale de la famille et, désireux d'en perpétuer les bienfaits, ont rejeté l'individualisme qui ne peut que brouiller le résultat de ces patientes observations sur le rythme de la vie. En effet, rien n'est plus contraire à la santé sociale que le déchaînement des basses passions humaines, le désir des gloires factices, l'arrivisme mesquin qui mène les individus à user de tous les moyens pour gravir, le plus rapidement possible, l'échelle de la société. Le système qui comportait le plus de facilités a été, certes, pratiqué par la démocratie : décréter le nivellement social, l'égale possibilité pour tous d'arriver au plus haut poste et ceci, sans considérer le malaise que peut entraîner pour l'individu comme pour la nation le déclassement trop prompt, sans essayer d'amortir le coup droit que porte au noyau familial ce mode de translation d'une classe à l'autre. Toutes les personnes d'une même famille se sont ainsi trouvées autorisées à grimper les unes sur les autres, à écraser les plus faibles au mépris de la solidarité élémentaire. Mais ce qui est bien autrement décevant, c'est que ceux qui sont arrivés au pallier le plus haut placé, n'en tirent qu'une petite satisfaction d'ambition et ne tardent pas à s'apercevoir

que la transgression des lois naturelles n'est jamais impunie, et ils éprouvent de telles difficultés à s'adapter qu'ils déchoient petit à petit ou sont brutalement expulsés de la classe où ils s'étaient fait admettre. Les vices physiques et mentaux se chargent de les éteindre dans la suite des générations. Quelle est alors la loi normale pour nous aider à prévoir le développement de la famille ? BOURGET nous dit qu'elle est essentielle puisqu'elle est la loi de la vigueur des peuples : celle de la modération ; et il est indéniable que les nombreux malaises qu'a connus notre pays ont leurs raisons secrètes dans la méconnaissance de ces directives impérieuses sans lesquelles la société n'est qu'un magma incohérent d'individualités. Toute la force de la règle qui régit le transfert des classes est dans sa compréhension de la vie de la famille, cellule première de la société. Cette règle préserve ainsi d'une déchéance probable, ce noyau primordial que BALZAC, TAINE, LE PLAY, d'autres encore ont placé au centre de toute doctrine sociale.

BOURGET va donc renforcer, après ces puissants ingénieurs, les digues pour refréner la violence du courant social. Il va énoncer le principe de la continuité naturelle des familles fortes qui permet aux efforts de s'additionner au lieu de se juxtaposer, simplement. La tradition se perpétuera à travers les siècles, signifiant que chaque génération n'est qu'un épisode dans la longue histoire des familles. La découverte d'une méthode normative de translation de classe nous permet de sauvegarder la famille française, de la délivrer de ce péché d'orgueil qui existe chez tous les démocrates et qui, en répandant l'utopie malfaisante, de nivellement des classes, semble vouloir recommencer la société à chaque génération. Nous ne pouvons mieux résumer les réflexions de BOURGET au sujet de cette ascension sociale, qui lui tient tant au cœur, qu'en nous référant au roman « L'Étape » paru en 1902. Là, dans une étude saisissante, il attaque la prétention commune à plusieurs

familles de vouloir s'élever trop rapidement aux classes supérieures, sans respecter les transitions nécessaires. Il observe la crise sociale flagrante, déterminée par cette erreur au départ que la carence des mœurs et des pouvoirs publics ne fait qu'augmenter. La moralité de son œuvre tient que les adversaires de l'étape sociale invoqueront vainement la justice, l'égalité et le mérite personnel contre les lois irréfragables. Les dérogations à ces lois dont les démocrates ont cru pouvoir prendre la responsabilité, ont entraîné des malheurs et des troubles. Une fois pour toutes, il faut se résigner à suivre la nature dans ses prescriptions, c'est l'avis de Jacques BAINVILLE, prenant la défense du roman de BOURGET dans « Minerva » (54) quand il cite la parole de l'ancien: « Ducont volentem, nolentem trahunt » (acceptez-les, elles vous guident, résistez-leur, elles vous traînent). Il sied de se défier de la vanité de monter plus vite que les autres, de se laisser gagner par la fièvre qui échauffe le cerveau, sans lui opposer tout de suite une médication sévère. L'odyssée fantaisiste de Jérôme PATUROT contenait déjà une morale très voisine de celle développée par BOURGET dans ses considérations sur l'étape sociale. Et la tragédie qui bouleverse la famille MONNERON prend naissance dans cette envie malade qui s'insinue lentement chez les classes laborieuses : Joseph MONNERON est le prototype de l'universitaire radical et intolérant, bafouant l'église et la tradition. Fils de paysans, parvenu intellectuel, marié à une mégère qui veut cacher sous des rudiments d'éducation sa haine profonde pour les fortunés de ce monde, il vit petitement dans un foyer sans affection. Bien qu'il ait voulu faire de son fils son digne continuateur, celui-ci se rend compte de la fausseté des conceptions révolutionnaires et découvre dans une famille de la même classe sociale, le bonheur et la paix, grâce aux

(54) « Minerva », juin 1902, pages 625 et suivantes.

préceptes de tradition qui y sont rigoureusement suivis. Chez lui, les drames se succèdent, résultats infaillibles d'une éducation sans principe familial. Le jeune homme, convaincu par l'observation, va fuir les harangues politiques, le cercle de réfractaires et d'autodidactes prétentieux qui s'était chargé de son éducation sociale, et insensible aux arguments scientifiques de ses amis, il se rapproche des conceptions chrétiennes, vérifiées si pleinement par l'expérience : la société doit être traitée, dira-t-il, comme la physiologie apprend à traiter un corps vivant. Car il a pu observer qu'on ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans tout l'être.

Ne savons-nous pas que ces troubles se répercutent dans toute la société et qu'ils créent une ambiance d'exaspération propre à hâter les grands bouleversements. L'écrivain a synthétisé dans ce roman toutes les décisions dictées par la sagesse des nations, et il établit la règle de passage dans les classes supérieures afin que les répercussions n'en soient pas trop violentes dans la famille et dans la classe. Du reste, toutes les erreurs démocratiques s'enchaînent : là où on a pris comme unité sociale l'individu, on laisse agir la poussée populaire sans parvenir à la discipliner, et les résultats sont toujours les mêmes depuis des siècles. Après avoir méconnu les exigences de la durée, on active l'ascension sociale « sans égards pour cette maturation antérieure de la race sans laquelle le transfert est très dangereux » (55). Le drame familial conçu par BOURGET n'est qu'un cas entre mille, de la méconnaissance des lois essentielles de la famille : « Vous avez brûlé une étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'erreur française » (56).

Il y a longtemps, le monde chrétien s'était soumis

(55) « L'Étape », page 51.

(56) Idem.

aux dogmes de la réversibilité qui symbolisait puissamment la continuité dans la famille. La démocratie, elle, a créé des hommes qui méprisent leur caste, et qui, aidés par l'Etat, n'ont cessé qu'ils ne soient parvenus au faite de la société, pour s'y trouver bientôt mal à l'aise. L'étape sociale est une nécessité ; il ne suffit pas de l'avoir brûlée sans grandes difficultés pour se croire à l'abri des chocs en retour. Les MONNERON ont hâté leur ascension, ils ont préjugé d'une adaption facile, mais « la nature qui n'admet pas qu'on aille contre ses droits, contraint toutes les familles qui prétendent la violenter, à faire dans la douleur, cette étape qu'elles n'ont pas faite dans la santé » (57). BOURGET a constaté cette exigence depuis longtemps : dans « Crime d'Amour » il parlait déjà d'un homme abstrait, déraciné du monde extérieur par le passage subit de sa famille dans une classe supérieure. Sa doctrine pour s'affirmer, a pris bientôt à BONALD quelques-unes de ses conclusions positivistes, entr'autres celle qui attribue à chaque famille une destination à remplir dans la société inférieure, avant d'acquérir l'indépendance de la propriété. Les degrés sont nettement marqués, l'écrivain multiplie les exemples, pris dans les familles terriennes qui grandissent patiemment et sûrement ou dans les centres urbains. Ces exemples se rapportent toujours à la nécessité d'une lenteur dans la montée sociale dont avait déjà parlé TAINE, et dont BALZAC avait senti toute l'importance pour le pays quand il disait « On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale » (58). STENDHAL, de son côté, avait créé « Julien Sorel », type de jeune homme impressionnable, transplanté fiévreux, qui bientôt, se découvre un arriviste et, inconscient des traditions, emploie les pires moyens avec l'excuse « que chacun est l'artisan de sa propre

(57) « L'Etape », page 515.

(58) « Sociologie et Littérature », page 98.

fortune » (59). A l'opposé de ce triste portrait, combien de vies ont été consacrées au labeur sain et fécond, pour le bien de tous ? Combien de supériorités lentement élaborées ? D'abord GËTHER, dont la transplantation s'accomplit dans l'équilibre et dans la santé, GËTHER sorti « de ce milieu héréditaire dont la vieille maison est le témoin » (60) et toute sa race changeant de classe « en lui et avec lui ». BOURGET a suivi cette famille « qui, des métiers manuels, s'élève à des travaux moins serviles, puis à des fonctions plus hautes » (61) et qui suit une magnifique évolution. « Des mœurs nationales qui se prêtent à ce développement assurent à l'héritier génial du forgeron, de l'aubergiste, du tailleur et du légiste, la protection d'un prince intelligent, après avoir assuré aux aïeux la sécurité d'une ville libre » (62) ; voilà un magnifique résultat qui permet d'espérer un recrutement de la noblesse suivant la formule de BURKE « une aristocratie renouvelée ».

Puis TAINE « exemplaire admirable de l'homme dont la famille a monté lentement et progressivement » (63) ; ce maître que BOURGET vénère et qu'il oppose à VALLÈS pour donner plus de force à cet autre exemple : tous deux répétiteurs dans la même pension, l'un satisfait de son sort, l'autre réfractaire « blessé par l'éducation », tels ils sont restés dans leur position morale vis-à-vis de l'ordre social.

Tous ceux qui ont traité ainsi de l'angoissante question du transfert de classes : STENDHAL, VALLÈS, BALZAC, etc., ont conclu à l'obligation d'une maturation dans chaque stade, et les collectivistes sont bien près de partager leur avis quand « ils préconisent l'avancement du

(59) « Essais de psychol. contempor. », tome I, page 327.

(60) « Sociologie et Littérature », page 198.

(61) Idem.

(62) Idem.

(63) « Sociologie et Littérature », page 97.

travailleur sur place, de l'ouvrier en tant qu'ouvrier » (64). L'étape sociale tient une grande place dans la conception traditionaliste d'une société. Les monarchistes sauront tenir compte à l'avènement du régime qu'ils réclament, des enseignements du passé : ils veulent la continuité en tout et la preuve de cette continuité, ils la demanderont à la famille avant de l'autoriser à accomplir son passage dans la classe supérieure. Pour cela, la famille devra conserver son rang social « par l'énergie de la fibre, la solidité de la tradition, la qualité de l'effort » (65). C'est là le meilleur moyen de renouveler l'aristocratie, l'application de la remarquable formule d'Auguste COMTE, d'un patriciat fixé par l'hérédité et renouvelé par l'accession des supériorités.

BOURGET est bien loin d'avoir échappé aux critiques. L'apparition de son livre « L'Étape » entraîna de longues discussions. Ceux mêmes qui partageaient beaucoup de ses théories l'abandonnèrent quand il attaqua, aussi directement, le principe de l'égalité démocratique. Le marquis de VOGUE lui adressa une lettre le 9 mars 1902 (lettre citée par la « Revue des Deux Mondes » de janvier 1924) dans laquelle il ne craignait pas de lui dire : « Je ne vous étonnerai pas en disant que votre thèse est généralement contestée, surtout blaguée dans le monde qu'elle devrait flatter » (66). Deux articles de M. D'HAUSSONVILLE, dans le journal « Le Gaulois », (juillet et août 1902) reprenaient les idées sociales de « L'Étape », et critiquaient assez sévèrement les paroles prononcées par BOURGET, au cours d'un banquet offert quelques jours avant, par le Groupe d'Action Française. Cet écrivain riposta dans deux lettres reproduites dans « Sociologie et Littérature » (67). Il y défend le réa-

(64) Idem, page 147.

(65) « Revue Hebdomadaire », 15 décembre 1923, page 315.

(66) « Revue des Deux Mondes », janvier 1924, page 170.

(67) « Sociologie et Littérature », pages 140 et suivantes.

lisme de la famille MONNERON, bien que celle-ci n'ait jamais existé que dans son imagination ; mais surtout, il reproche à M. D'HAUSSONVILLE d'avoir choisi dans les arguments démocratiques les plus ordinaires, d'avoir proclamé les droits de l'homme et la légitimité du développement des facultés intellectuelles. Quiconque a le sens social sait qu'il n'existe pas de classes supérieures et inférieures. Ce sont les révolutionnaires qui nous ont imposé ces qualificatifs. La grande erreur est de ne pas considérer, avant toute chose, l'intérêt vital de la famille et pour cela il faut admettre qu'elle ne doit pas être transplantée ni déracinée aveuglément. Laissez-la se développer sur place, garder le goût du terroir, de son milieu, de ses mœurs, de son patois si elle vit en province. Ce n'est pas, pense BOURGET, parce qu'un enfant est intelligent qu'il doit passer nécessairement, des champs à la plume, et c'est aussi l'avis de MAURRAS qui ajoute : et si l'enfant agit ainsi, il appauvrit la substance de son pays ; la communauté en souffre et lui, ne s'en trouve la plupart du temps, ni amélioré, ni enrichi. Au contraire, le paysan qui prospère sur son sol est le modèle de la progression mesurée. BOURGET n'a pas cessé de nous vanter cette mesure qui répond si bien au caractère français, et il n'admet pas qu'on essaie d'inculquer au peuple de fausses théories de montée sociale et de faire miroiter à ses yeux un paradis réservé aux classes privilégiées. Les idéologies des révolutionnaires sévissent encore ; l'écrivain traditionaliste en signale, inlassablement, les résultats, et ces dernières années, il écrit dans « Quelques témoignages » : « On a pu rendre les cloisons entre classes plus ou moins perméables, l'égalité complète entre familles ne s'est jamais établie » (68). Et dans « Au Service de l'Ordre » » (69) il se dresse contre l'hérésie sociale d'une école unique

(68) « Quelques témoignages », page 50.

(69) « Au service de l'ordre », pages 185 et suivantes.

qui a pour prétention d'égaliser au mieux, les points de départ. Les démocrates, à son sens, ne sont pas encore avertis sur les dangers de l'intellectualisme répandu à tort et à travers ; ils ne savent pas discerner que les vertus morales et intellectuelles s'élaborent lentement : PASCAL, MICHELET, PASTEUR ont hérité surtout des qualités paternelles.

§ 3. — Régionalisme et Décentralisation

BOURGET n'est-il pas toujours très près de l'idéal social de BALZAC quand il magnifie la famille terrienne, ce prototype de la famille qui dure « avec un développement de ses facultés harmonisé au cadre local » ? (70). Le cadre local a été mis en pièces par la révolution, et maintenant le pays souffre d'avoir perdu sa vie provinciale. Le redressement de la France restera un mythe si on continue à accorder à l'Etat l'importance que lui donnaient ROBESPIERRE, BONAPARTE et même LOUIS XIV qui commença l'œuvre de centralisation. Les traditionalistes connaissent un remède : réchauffer des énergies qui ne sont pas mortes, mais qui sommeillent dans l'oubli : les vieilles provinces françaises. BOURGET est l'un d'eux, et en visitant les cités italiennes, il a perçu l'afflux de « cette vitalité prodigieuse que jamais ne remplacera l'inefficacité des idées abstraites » (71). Les conclusions de son voyage outremer étaient aussi tout empreintes de régionalisme : « Nous devrions chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé ; l'autonomie municipale sous la centralisation administrative ; les Universités locales et fécondes sous

(70) « Sociologie et Littérature », page 74.

(71) Idem, page 175.

notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne, etc. (72). Pour l'écrivain, la démocratie est donc un régime inhumain car l'homme est une créature locale et bornée, l'histoire nous le prouve et par conséquent, il a besoin d'être situé dans un milieu local et borné comme lui. La famille ne peut se développer normalement que si l'on aide le mouvement régionaliste, que si l'on plante l'idée de santé nationale dans chaque province. Les féroces d'individualisme défendront alors dans le désert les droits de l'homme et du citoyen. Ainsi nous parviendrons au but qui est la décentralisation, à substituer au système administratif employé jusqu'ici. Diminuer l'autorité de l'Etat et celle accordée dans tous les pays centralisés à la majorité des représentants, voilà la première réforme qui s'impose. BOURGET a rapporté de son voyage aux Etats-Unis, la certitude que la distribution des pouvoirs entre les autorités locales, est d'une excellente réalisation. On évite ainsi que les républiques deviennent des césarismes, et l'individu ayant un plus grand nombre de chances d'indépendance, la naissance de la dictature est à peu près impossible. L'écrivain veut sans doute parler de la dictature démagogique combien plus néfaste, à son avis, qu'une autocratie exagérée.

Donc, si nous voulons faire face au péril du despotisme de l'Etat, qui supprime les initiatives privées et bride singulièrement l'esprit d'entreprise qui a si longtemps caractérisé les Français, il nous faut hâter l'œuvre de décentralisation. Comment y parvenir ? Mais le Moyen-Age est un prestigieux exemple : la forte vie municipale produit naturellement les vertus municipales. Et le voyageur qui parcourt l'Amérique doit considérer chaque ville comme une patrie dans la grande patrie, une république dans la grande république. « On comprend à mille signes, cette énergie de la cellule muni-

(72) « Outremer », tome II, page 319.

cipale » (73). Là-bas, autant de cités, autant d'enseignements.

Les détails d'administration décentralisée pourront être discutés par les techniciens ; mais c'est l'esprit de la réforme qui intéresse le sociologue. Or, la clé de voûte dans une société, c'est l'école où on prépare les jeunes cerveaux pour l'avenir de la nation ; ce sont les organismes d'instruction qui doivent être donc avant tout, modifiés. Le précédent existe en France d'une proposition en faveur de l'indépendance des Universités. Et BOURGET se souvient qu'à la suite de ce projet M. CHALLEMEL-LACOUR avait pu soutenir qu'une « telle mesure allait au rebours de l'œuvre de la Révolution. Aucun argument, ajoute l'écrivain, ne prouve davantage la tyrannie et la misère de cette œuvre de 89 » (74). « En Amérique, la lutte s'est poursuivie pour accorder aux Universités leur autonomie de plus en plus entière, et cette façon de comprendre l'école « représente la plus puissante des forces conservatrices » (75).

BOURGET revient très souvent sur cette nécessité d'accorder la complète liberté aux Universités locales qui seront une limite au pouvoir de l'Etat. C'est le traitement spécifique auquel il nous soumet et qui a déjà été révélé dans la formule sociale : créer, d'abord, un milieu. Puisque le régionalisme, la résurrection des vieilles provinces d'après leur histoire et leurs nécessités économiques, doit nous ramener à la décentralisation, créons ce milieu régionaliste propice aux efflorescences provinciales. La règle principale de la méthode est de délivrer les Universités de la tutelle de l'Etat. Mais les Jacobins ont peur de « créer des centres de force indépendants » (76). Ils ne veulent

(73) « Outremer », tome II, page 82.

(74) Idem, page 89.

(75) Idem.

(76) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, page 246.

pas rendre la vigueur aux Universités locales parce que la résistance pourrait s'y organiser rapidement et aussi parce que, pour eux, l'histoire de France ne remonte jamais au delà de 1789.

APPENDICE

**Du rôle de l'Armée et de son importance dans
la politique extérieure**

L'armée fut d'abord, pour BOURGET, un sujet de crainte. En effet, les événements tragiques qui avaient bouleversé notre pays, et le souvenir de faits historiques assez rapprochés, évoquaient la possibilité d'un despotisme militaire. A cette date où l'écrivain entreprend son voyage aux Etats-Unis, il a maintes fois signalé le danger du militarisme excessif à l'intérieur aussi bien que dans les relations avec l'étranger. Et cependant pour lui, le métier des armes est parmi les plus nobles, les plus désintéressés. Nous lisons dans « Un homme d'affaires » un panégyrique de l'officier français, homme de courage et de conscience « isolé de l'expérience directe et brutale des bassesses humaines » (77). « L'Enigme » nous donne un bel exemple d'abnégation, symptomatique d'une race forte, développée dans de solides traditions. Mais quel est le rôle véritable de l'officier ? D'aucuns l'oublient, qui le destinent aux besognes de police intérieure ; mais l'armée a pour raison d'être la guerre et non la police. « Les politiciens ont horreur de la guerre, cette mâle et sainte école d'héroïsme » (78). Certes, nous voilà assez loin du pacifisme, et BOURGET, depuis la dernière guerre, a singulièrement affirmé cette opinion ; il nie les possibilités de rapprochement entre les nations, les hypothèses de philoso-

(77) « Un homme d'affaires », page 48.

(78) « L'Emigré », page 196.

phie politique que le Président WILSON, aidé de quelques intellectuels sans positivisme, ont groupées sous le nom d'eupéanisme. Jamais, pense BOURGET, on ne saurait couler l'esprit d'un continent tout entier dans un creuset forgé par les Américains. Du reste, les essais de rapprochement entre nations sont concluants : même, les sympathies intellectuelles sont nocives. Depuis la guerre, la question de ces relations redonne de l'ampleur au problème. Il faut être « un grand enseigneur d'idées fausses » (79) comme ROUSSEAU pour proclamer : il n'y a que des Européens et « nier l'évidence d'une nationalité pénétrant même les idées les plus abstraites » (80), suivant le milieu, l'hérédité, etc... Oui, il nous est possible de nous enrichir intellectuellement chez les autres et de leur porter nos connaissances, mais cela n'empêche en rien de nous maintenir chez nous. Du reste, combien d'esprits supérieurs ont fait fausse route, comme RENAN par exemple qui, après avoir idéalisé l'Allemagne et l'avoir vénérée à l'égal d'un temple de l'esprit, dut revenir, en 70, sur ses illusions de poète.

Comment alors s'éterniser dans la duperie du pacifisme ? La guerre de 1914 est venue porter un nouveau coup à ces fragiles créations sentimentales : Ne désarmions ni matériellement ni intellectuellement, conseille BOURGET, dans ses réflexions sur la paix de Versailles (81). Gardons une armée contre l'envahisseur, contre ceux qui mûrissent maintenant une idée de revanche car « de Bouvines à la Marne, l'attaque est toujours venue du même côté » (82). Les nations comblées, disait l'écrivain, dans son discours à M. BOUTROUX, en

(79) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome II, pages 109 et suivantes.

(80) Idem, page 113.

(81) « Nouvelles pages de critique et doctrine », tome I, pages 147 et suivantes.

(82) Idem, tome II, page 154.

janvier 1914, devraient savoir qu'elles ne possèdent rien qui ne soit menacé dès qu'elles ne sont plus capables de maintenir cette possession par la force. La défense de l'œuvre nationale échet au soldat ; et celui-ci doit être prêt à se battre, cultiver l'endurance physique et morale, pratiquer l'obéissance dans la discipline. Modèle du dévouement, il ira jusqu'au sacrifice du sang, de son initiative, de sa volonté propre. Et l'écrivain monarchiste préconise quelques réformes qui redonneront à l'armée des cadres solides car le système du volontariat reste une erreur. Former et maintenir un esprit militaire, c'est bâtir une forteresse solide qui défera l'avenir. L'Allemagne avait tout sacrifié à l'organisation de ces cadres, et son armée était la plus disciplinée du monde. C'est du reste obéir à cette idée géniale de la spécificité des métiers chère à BALZAC, que de faire des militaires avec leurs qualités professionnelles ; et si nous voulons avoir, pour défendre notre patrimoine national, une armée de métier résistante et insensible à la rhétorique subversive : comme on a fait des officiers-exemples, faisons des sous-officiers-exemples.

CONCLUSION

Comment conclure sans prendre le parti de M. BOURGET ou le contre-pied de sa doctrine sociale ? Retracer rapidement sa longue évolution ? Rechercher les causes de son traditionalisme ailleurs que dans la méthode positive, et, comme le proposent certains historiens de gauche, les découvrir dans une sentimentalité un peu périmée, propre à beaucoup d'écrivains qui regrettent le temps heureux de leur jeunesse « *laudatores temporis acti* ? » Peut-être BOURGET est-il hors de cause ; en effet, au temps que les écrivains de sa génération se passionnaient au jeu des idées, il écrivait déjà, ramené, comme le dit TAINE, au devoir par la présence du danger, pour appeler au secours de la Nation meurtrie les talents nouvellement révélés « Qui ne l'a entendu ce soupir de la grande vaincue, parmi ceux qui entraient dans la vie par la porte de la sinistre année ? » (1).

Depuis, il a parcouru la longue voie de la tradition, fort de sa science qui, comme celle de DESCARTES, lui indique « de se soumettre à l'ordre des faits », fort de sa conscience qui lui affirme qu'avec Dieu et le Roi, la France renaîtra bientôt de ses ruines. Il a marché sans défaillance derrière son maître, TAINE, et conclu par la Monarchie la magnifique œuvre d'observation de ce savant impartial. Il a volontairement abandonné son prédécesseur lorsque sa grande voix lui dictait ce sage conseil : la révolution a eu lieu et il faut compter avec elle comme avec un fait accompli, quittes à essayer d'en corriger l'action malfaisante. BOURGET répugne à ces demi-mesures ; le salut du pays est, pour lui, dans

(1) « *Essais de psychol. contempor.* », tome II, page 67.

la restauration intégrale d'une monarchie. Notre République est tarée à l'origine, qui se prévaut de redoutables idéologies. Et quand des doctrinaires comme Condorcet ont osé affirmer, au nom du progrès humain « que la philosophie a déclaré aux oppresseurs de l'humanité une guerre acharnée qui durera tant qu'il y aura des prêtres et des rois », ils se faisaient les serviteurs de la violence contre une expérience raisonnable.

L'écrivain s'attache de plus en plus ferme, au mouvement de réaction ; il sympathise avec l'Action Française, préside quelques réunions du Cercle FUSTEL DE COULANGE ; et ces derniers mois donne à « Figaro » (18 mars 1930) des notes sociales où il prévoit l'agonie du régime à très bref délai. « La tâche des bons citoyens est de se rapprocher des vérités essentielles que nous ont fait connaître les plus beaux génies ». La République va s'effritant ; le parlementarisme la ronge. L'aube du monarchisme se lève et, seuls, ceux qui sont aveuglés par leur parti-pris démocratique, peuvent le nier. Et puis, nous sommes liés par la gratitude et le souvenir, aux rois qui ont fait la France, au fil de son histoire. Le passé parle en faveur d'un retour à un gouvernement puissant et continu : le pays a acquis sa force au cours de longs siècles de royauté héréditaire. Et le christianisme détient, intangible, sous la magnificence de ses pompes et de ses rites, le secret de la continuité. La démocratie ne fait alors que profiter de l'œuvre patiemment élaborée par une suite de monarques justes et catholiques.

Telle apparaît dans l'ensemble la doctrine sociale et politique de M. BOURGET. Sa renommée de romancier et de philosophe, sa probité intellectuelle, donnent un grand relief aux réflexions qu'il confie aux lecteurs de son pays. Mais autour de l'Action Française qu'il patronne quelque peu, s'ordonnent sans cesse des groupements, soumis à une rude discipline de parti, et aussi

singulièrement coupables d'intempérance politique. La foi royaliste est parfaitement respectable, mais la force brutale est toujours répréhensible ; encore croyons-nous que la nature la prodigue beaucoup plus que l'intelligence. Les jeunes réactionnaires ont le droit d'espérer, mais ils doivent se soumettre, avant tout, à la science que propose leur doctrine et qui exclut certainement les privautés du geste et de la parole. La « *natura medicatrix* » dont parlait TROUSSEAU, doit seule ramener la France à la monarchie, si ce retour est possible. Nul ne doit être inquiet parce qu'il veut rester sceptique. Julien BENDA, dans un des derniers numéros de la « *Nouvelle Revue Française* », s'adressant à un jeune réactionnaire, lui conseille de modérer ses expansions et ajoute : le fait de dire que ce sont vos rois qui ont fait la France et que pour cela il faut y revenir, est à peu près comme si l'on disait à un homme de 40 ans : « Confiez à nouveau votre conduite à votre nourrice sous prétexte qu'elle vous a appris à marcher. »

Pour notre part, nous avons essayé, au cours de cette contribution à la doctrine sociale de Paul BOURGET, d'éviter tout panégyrique comme toute critique qui ne s'adressât pas essentiellement à la logique intrinsèque des arguments. Si parfois le débat nous a passionné, au point qu'on puisse préjuger de notre opinion personnelle, c'est que la discussion d'une thèse nécessite sur le même terrain une même ardeur. Nous avons fait œuvre d'exégète, aucunement de partisan. Et aussi nous avons pensé qu'à d'autres plus autorisés que nous revenaient la controverse, le réquisitoire et le prononcé de l'arrêt. Ce que nous devions éclairer c'est une formule absconse dans laquelle l'auteur a incorporé son évolution et sa doctrine : cette « *apologétique expérimentale* » agrégeant la religion à la **tradition**.

BOURGET revient souvent sur ce publicain de l'écri-

ture qui, isolé des fidèles, regardait le tabernacle longuement et n'osait s'en approcher. Tels nous avons voulu demeurer : longé stans ; loin et curieux de connaître.

VU :

Le Président de Thèse,

GAFFIOT.

VU :

Le Doyen,

MORAND.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur,

Président du Conseil de l'Université,

TALLIART.

ŒUVRES DE PAUL BOURGET

- La vie inquiète.* — Lemerre, 1874.
Edel. — Lemerre, 1878.
Les aveux. — Lemerre, 1882.
Essais psychologie contemporaine. — Lemerre, 1^{er} volume, 1883 ; 2^e volume, 1885.
L'irréparable. — Lemerre, 1884.
Cruelle énigme. — Lemerre, 1885.
Crime d'amour. — Lemerre, 1886.
André Cornélis. — Lemerre, 1887.
Mensonges. — Lemerre, 1887.
Le disciple. — Lemerre, 1889.
Pastels. — Lemerre, 1889.
Etudes et portraits (1^{re} série), 2 volumes, Lemerre, 1889.
Un cœur de femme. — Lemerre, 1890.
Psychologie de l'amour moderne. — Lemerre, 1890.
Nouveaux pastels (compris à nouveau dans le volume *Un saint*). — Lemerre, 1891.
Sensations d'Italie. — Lemerre, 1891.
La terre promise. — Lemerre, 1892.
Cosmopolis. — Lemerre, 1893.
Un scrupule. — Lemerre, 1893.
Un saint. — Lemerre, 1893.
Steeple-chase. — Lemerre, 1893.
Outremer. — (2 volumes), Lemerre, 1895.
Une idylle tragique. — Lemerre, 1896.
Etudes et portraits, (2^e série). — Lemerre, 1896.
Recommandements. — Lemerre, 1897.
Voyageuses. — Lemerre, 1897.
La Duchesse bleue. — Lemerre, 1898.
Complications sentimentales. — Lemerre, 1898.
Drames de famille. — Plon-Nourrit, 1900.
Un homme d'affaires. — Plon-Nourrit, 1900.

- Le fantôme.* — Plon-Nourrit, 1901.
Monique. — Plon-Nourrit, 1902.
L'eau profonde. — Plon-Nourrit, 1902.
L'étape. — Plon-Nourrit, 1902.
Un divorce. — Plon-Nourrit, 1904.
Bonald, en collaboration avec Michel Salomon à la « Pensée chrétienne ». — Bloud et C^{ie}, 1905.
Les deux sœurs. — Plon-Nourrit, 1905.
L'émigré. — Plon-Nourrit, 1907.
Les détours du cœur. — Plon-Nourrit, 1908.
L'envers du décor. — Plon-Nourrit, 1911.
Pages de critique et doctrine (2 volumes). — Plon-Nourrit, 1912.
Le démon de midi. — Plon-Nourrit, 1914.
Le sens de la mort. — Plon-Nourrit, 1915.
Lazarine. — Plon-Nourrit, 1917.
Neurésis. — Plon-Nourrit, 1918.
Laurence Albani. — Plon-Nourrit, 1918.
Le justicier. — Plon-Nourrit, 1919.
Anomalies. — Plon-Nourrit, 1920.
Un drame dans le monde. — Plon-Nourrit, 1921.
Nouvelles pages de critique et doctrine. — Plon-Nourrit, 1922.
La Geole. — Plon-Nourrit, 1923.
Cœur pensif ne sait où il va. — Plon-Nourrit, 1924.
Le Danseur mondain. — Plon-Nourrit, 1925.
Nos actes nous suivent. — Plon-Nourrit, 1927.
Quelques témoignages. — Plon-Nourrit, 1928.
Au service de l'ordre. — Plon-Nourrit, 1929.
La vengeance de la vie. — Plon-Nourrit, 1930.
Agnès Delas. — Plon-Nourrit, 1930.

THEATRE

- Un divorce*, 1908.
La Barricade, 1910.
Le Tribun, 1911.
La crise (en collaboration avec A. Beaunier), 1912.

REVUES PARLANT DES ŒUVRES DE PAUL BOURGET

NOTA. — Nous n'avons considéré pour notre bibliographie que les revues et livres s'intéressant aux idées sociales ou politiques de Bourget. Le point de vue purement littéraire était hors de notre sujet.

Nuova Antologia. — BONGHI : Le Disciple, vol. XXIV, 1889.

Revue des Deux Mondes. — BRUNETIÈRE : A propos du Disciple, vol. XCIV.

Nord-Sud. — (Sokal ein roman der experimentirenden) : Le Disciple, 1889.

Revue des Deux Mondes. — BRUNETIÈRE : La Terre promise, vol. CXIV, 1892.

Correspondant. — E. KLEIN, vol. CLXXV, 1894.

Revue de Paris. — CH. MAURRAS, vol. VI, 1894.

North American Review. — MARK TWAIN, vol. CLX, 1895.

Revue Bleue de mars 1896. — Un article de Paul MONCEAUX sur Bourget.

Revue Blanche. — ARNOULD : Sur quelques idées de Paul Bourget, 1^{er} février 1900.

Minerva. — J. BAINVILLE : Les Conclusions de Paul Bourget, 15 juin 1902.

Revue Latine. — FAQUET : L'Etape, 1902.

Revue des Revues. — PÉLISSIER, vol. XLVII.

Correspondant. — C. de LAMARZELLE : Un roman à thèse, 1904, vol. CCXVII.

Renaissance Latine. — C. RAGEOT : Ou en est Paul Bourget, 15 septembre 1904.

Revue Politique et Littéraire. — FIRMIN ROZ : l'Art et la Doctrine chez Paul Bourget, 2 juillet 1921.

Revue Hebdomadaire du 15 décembre 1923 (jubilé de Paul Bourget).

Revue des Deux Mondes. — Lettres d'E. de VOGUE à Paul Bourget, janvier 1924.

Nuova Antologia. — Rennomavento della Francia et suoi maestri, C. FEDELINI, février 1925.

La Quinzaine. — G. FONSEGRIVE : L'Ascension sociale à propos de « L'Etape ».

LIVRES SUR L'ŒUVRE DE PAUL BOURGET

P. DESCHANEL. — *Figures littéraires*, chez Calmann Lévy, 1889.

Ed. ROD. — *Les Idées morales du temps présent*, chez Perrin et C^{ie}, 1892.

B. D'AUREVILLY. — *Les Œuvres et les hommes*, Alphonse Lemerre, 1893.

DOUMIC. — *Ecrivains d'aujourd'hui*, Perrin et C^{ie}, 1894.

BRUNETIÈRE. — *Nouvelles questions de critique*, chez Calmann Lévy, 1898.

A. REGGIO. — *L'Œuvre de Paul Bourget*, Perrin et C^{ie}, 1902.

VAN DEN BOSCH. — *Le Chemin de Damas*, Société Belge de Librairie, Bruxelles, 1903.

Abbé DELMONT. — *3 Conquêtes de la foi*, Lyon, Vitte éditeur, 1904.

FAGUET. — *Propos littéraires* (Société Française d'Imprimerie et Librairie, 1905).

A. FRANCE. — *La Vie littéraire*, Calmann Lévy, 1905.

Jules SAGERET. — *Les grands convertis*, Mercure de France, 1906.

Comte d'HAUSSONVILLE. — *A l'Académie Française et autour de l'Académie*, chez Hachette, 1907.

E. GILBERT. — *Le traditionalisme de P. Bourget*, Qœlnare, Bruxelles, 1907.

Conférence par G. de CASSAIGNAC. — *Idée traditionaliste dans le roman de P. Bourget*, Société Française d'Imprimerie et Librairie, 1908.

TANCREDÉ DE VISAN. — *Paul Bourget sociologue*, Nouvelle Librairie Nationale, 1908.

M. C. POINSOT. — *Littérature sociale*, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1908.

V. GIRAUD. — *Esquisses contemporaines : P. Bourget avant le Disciple*, Hachette, 1911.

F. S. LARDEUR. — *La vérité psychologique de P. Bourget*, Fontemoing et C^{ie}, 1912.

VICOMTE DE BONNE. — *La Pensée de Paul Bourget*, Nouvelle Librairie Nationale, 1913.

Jules DELAFOSSE. — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, Plon-Nourrit, 1913.

Paul FLAT. — *Figures et questions du temps*, Sansot, 1914.

R. DE RIVASSO. — *L'unité d'une pensée*, Plon-Nourrit, 1914.

V. GIRAUD. — *Les maîtres de l'heure*, Hachette et C^{ie}, tome I, 1919.

René LALOU. — *Histoire de la littérature contemporaine*, chez Crès et C^{ie}, 1922.

Léon DAUDET. — *Le stupide 19^e siècle*, Nouvelle Librairie Nationale, 1922.

PARODI. — *Traditionalisme et Démocratie*, chez Armand Colin, 1924.

Ch. MAURRAS. — *L'enquête sur la monarchie*, Nouvelle Librairie Nationale, 1924.

J. LAFORGUE. — *Les hommes d'aujourd'hui*, L. Vanier. Date imprécise.

PONTMARTIN. — *Souvenir d'un vieux critique*, Calmann Lévy, 1884.

Ch. FUSTER. — *Essais de critique*, Giraud, 1886.

S. de RZEWSKI. — *Études littéraires*, librairie de la Revue Contemporaine, 1888.

G. FEUGÈRE. — *La Révolution et la critique contemporaine*, Lecou, 1889.

G. RENARD. — *Les Princes de la jeune critique*, Nouvelle Revue, 1890.

J. LEMAITRE. — *Les Contemporains*, Paris, Lecène et Oudin, 1891.

LARROUMET. — *Études de littérature et d'art*, Hachette 1895.

SCHERER. — *Études de la littérature contemporaine*, Calmann Lévy, 1855-1885.

FELGÈRES. — *Essais d'histoire et littéraire*, Savine, 1896.

LA JEUNESSE. — *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, Perrin, 1896.

BRISSON. — *Portraits intimes*, Armand Colin, 1897.

H. BORDEAUX. — *Les écrivains et les mœurs*, Plon-Nourrit, 1900.

C. FRÉDÉRIX. — *Trente ans de critique*, Hetzel, 1900.

Ernest CHARLES. — *La littérature française d'aujourd'hui*, Perrin, 1902.

L. DE MONTESQUIEU. — *La thèse sociale de l'étape*, 1903, Levé.

W. NEUMAN. — *Les idées littéraires de P. Bourget*, Progr. Essen, 1903.

L. BLOY. — *Les dernières colonnes de l'église*, Société du Mercure de France, 1903.

LECIGNE. — *L'évolution morale et religieuse de Paul Bourget*, Arras, Sœur-Charrue, 1904.

J. LIONNET. — *L'évolution des idées chez quelques uns de nos contemporains*, Perrin, 1905.

H. BORDEAUX. — *Pèlerinages littéraires*, Fontemoing, 1906.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
--------------------	---

PREMIERE PARTIE

INTRODUCTION

Considérations sur le mouvement d'idées au cours du 19 ^e siècle. — Affirmation de l'action religieuse et con- tre-révolutionnaire	17
--	----

CHAPITRE I^{er}

LE MAL : LA SCIENCE ET L'ERREUR SCIENTISTE.....	21
---	----

CHAPITRE II

L'AUTRE MAL : LA RÉVOLUTION ET L'ERREUR RÉVOLU- TIONNAIRE	33
--	----

CHAPITRE III

LE RÉSULTAT DES DEUX MAUX : LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE	47
§ 1 ^{er} . — <i>Les institutions erronées</i>	48
§ 2. — <i>L'état d'esprit démocratique</i>	60
APPENDICE. — <i>D'une démocratie logique et de quelques contradictions</i>	66

DEUXIEME PARTIE

Les vérités et les remèdes

CHAPITRE I^{er}

LA RELIGION	73
§ 1 ^{er} . — <i>Querelles de principes. — Co-existence ra- tionnelle de la foi et de la science. — Incompati- bilité de la religion et de la démocratie</i>	74
§ 2. — <i>Valeur sociale de l'église</i>	80

CHAPITRE II

LA TRADITION	86
§ 1 ^{er} . — <i>Ce qu'elle est</i>	86
§ 2. — <i>Ce que veut la tradition</i>	93

CHAPITRE III

LE MOYEN DE REVENIR AUX DEUX VÉRITÉS ET DE LES MAINTENIR : LA MONARCHIE	107
§ 1 ^{er} . — <i>L'évolution politique de Bourget jusqu'à la solution monarchiste</i>	107
§ 2. — <i>Les institutions logiques d'une Monarchie</i> ..	118
§ 3. — <i>Régionalisme et Décentralisation</i>	150
CONCLUSION	156
ŒUVRES DE PAUL BOURGET	161
REVUES PARLANT DES ŒUVRES DE PAUL BOURGET	163
LIVRES SUR L'ŒUVRE DE PAUL BOURGET	165
